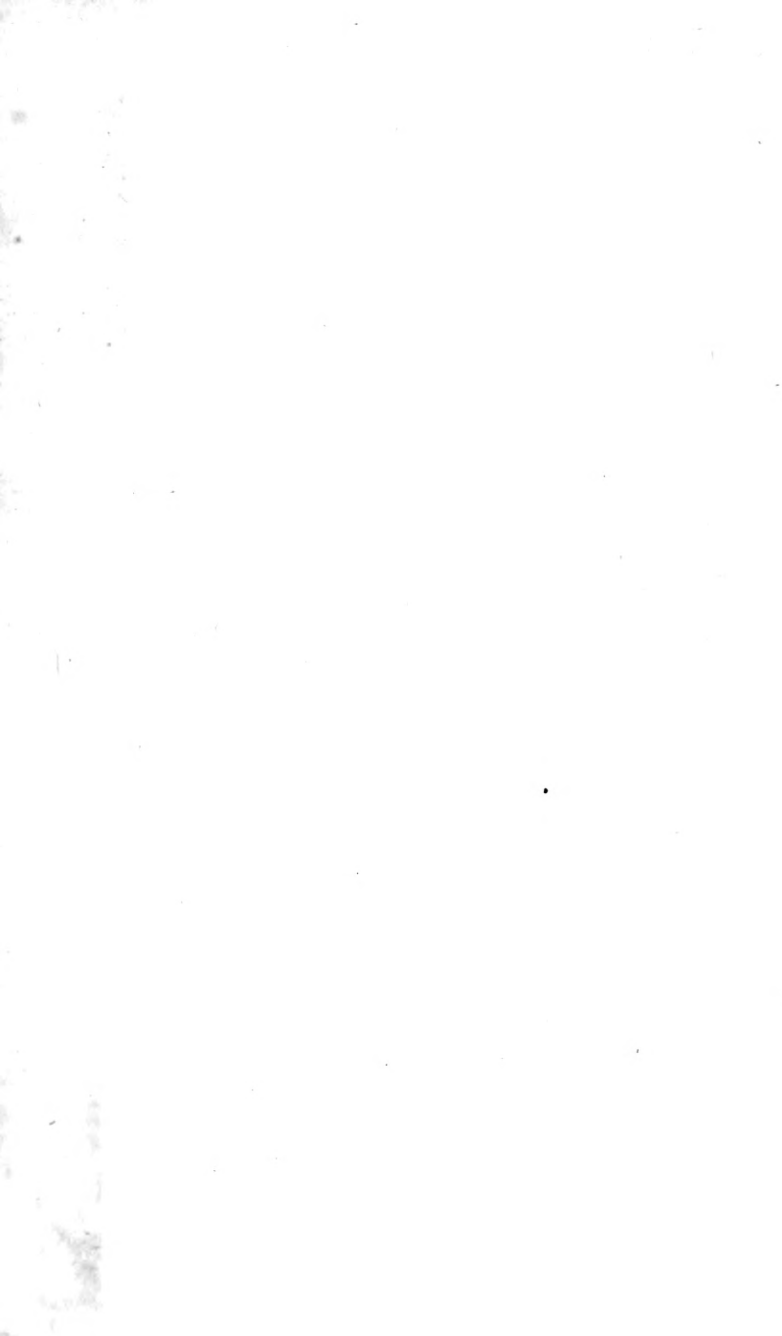




Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa







PREMIERE PARTIE
DES
CONFESSIONS
DE J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

SUIVIES des Réveries du Promeneur
Solitaire.

T O M E II.

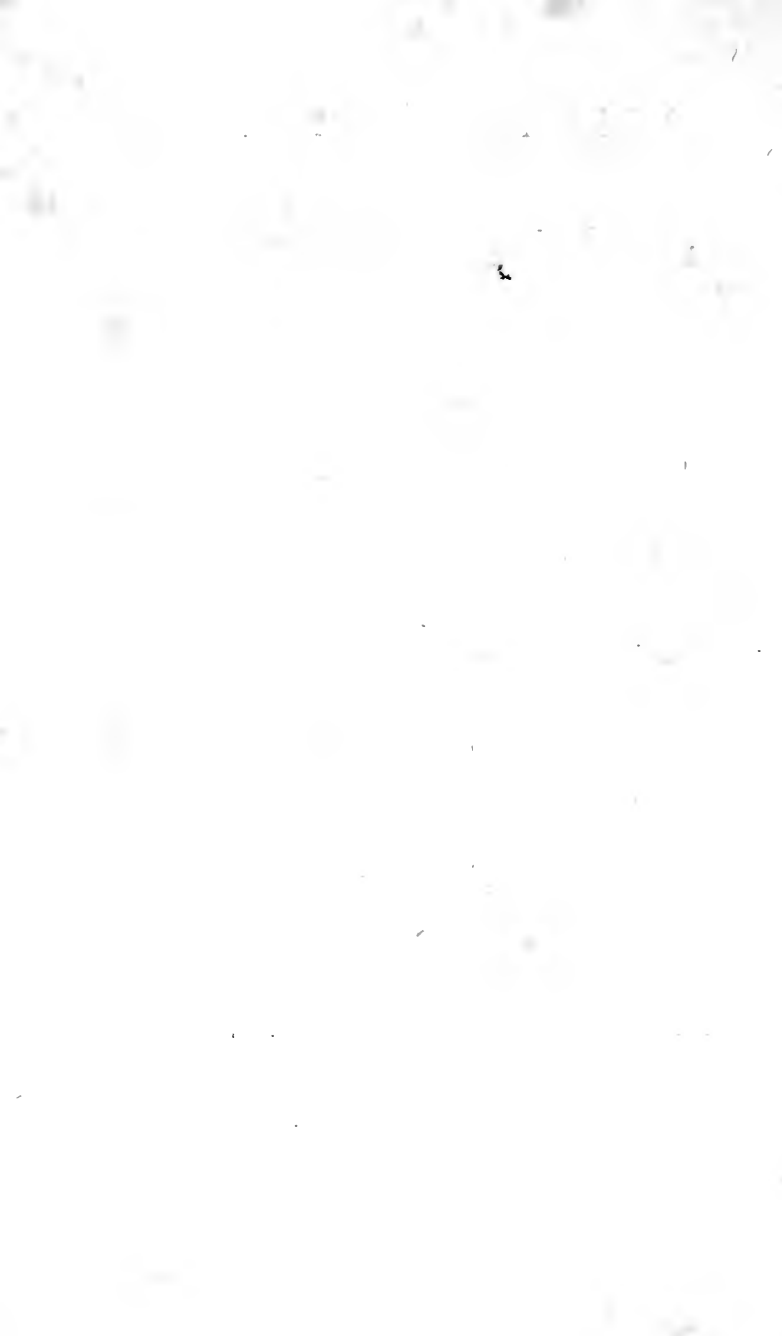


A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de L. FAUCHE-BOREL,
Imprimeur du Roi.



M. DCC. XC.



LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIÈME.

CE fut, ce me semble, en 1732, que j'arrivai à Chambéry, comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au cadastre pour le service du roi. J'avois vingt ans passés, près de vingt-un. J'étois assez formé pour mon âge du côté de l'esprit; mais le jugement ne l'étoit guère, & j'avois grand besoin des mains dans lesquelles je tombai, pour apprendre à me conduire; car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques; & malgré tous les maux que j'avois soufferts, je connoissois aussi

2 LES CONFESIONS.

peu le monde & les hommes, que si je n'avois pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire, chez Maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupoit étoit sombre & triste, & ma chambre étoit la plus sombre & la plus triste de la maison. Un mur pourvue, un cul-de-fac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'espace, des grillons, des rats, des planches pourries; tout cela ne faisoit pas une plaisante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle; sans cesse à mon bureau ou dans sa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le temps d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle se fût fixée à Chambéry, tout exprès pour habiter cette vilaine maison : cela même fut un trait d'habileté de sa part, que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, sentant bien qu'après des révolutions toutes récentes & dans l'agitation où l'on étoit encoré à la cour, ce n'étoit pas le

moment de s'y présenter. Cependant ses affaires demandoient qu'elle s'y montrât; elle craignoit d'être oubliée ou desservie. Elle favoit sur-tout que le comte de***, intendant - général des finances, ne la favorisoit pas. Il avoit à Chambéry une maison vieille, mal bâtie, & dans une si vilaine position, qu'elle restoit toujours vuide; elle la loua & s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage; sa pension ne fut point supprimée, & depuis lors le comte de*** fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à peu près monté comme auparavant, & le fidele Claude Anet toujours avec elle. C'étoit, comme je crois l'avoir dit, un paysan de Moutru, qui dans son enfance herborisoit dans le Jura pour faire du thé de Suisse, & qu'elle avoit pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes, & elle favorisa si bien son goût, qu'il devint un vrai botaniste, & que s'il ne fût mort jeune, il se seroit fait

4 LES CONFESIONS.

un nom dans cette science , comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit sérieux , même grave , & que j'étois plus jeune que lui , il devint pour moi une espece de gouverneur qui me sauva beaucoup de folies ; car il m'en imposoit , & je n'osois m'oublier devant lui. Il en imposoit même à sa maîtresse , qui connoissoit son grand sens , sa droiture , son inviolable attachement pour elle , & qui le lui rendoit bien. Claude Anet étoit sans contredit un homme rare , & le seul même de son espece , que j'aie jamais vu. Lent , posé , réfléchi , circonspect dans sa conduite , froid dans ses manieres , laconique & sentencieux dans ses propos , il étoit dans ses passions , d'une impétuosité qu'il ne laissoit jamais paroître , mais qui le dévoroit en-dedans , & qui ne lui a fait faire en sa vie qu'une sottise , mais terrible ; c'est de s'être empoisonné. Cette scene tragique se passa peu après mon arrivée , & il la falloît pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec sa maîtresse ; car si elle ne me l'eût

dit elle-même , jamais je ne m'en ferois douté. Affurément , si l'attachement , le zele & la fidélité peuvent mériter une pareille récompense , elle lui étoit bien due ; & ce qui prouve qu'il en étoit digne , il n'en abufa jamais. Ils avoient rarement des querelles , & elles finissoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : sa maîtresse lui dit dans la colere un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne consulta que son désespoir ; & trouvant sous sa main une phiole de laudanum , il l'avala , puis fut se coucher tranquillement , comptant ne se réveiller jamais. Heureusement Mad. de Warens inquiète , agitée elle-même , errant dans sa maison , trouva la phiole vuide & devina le reste. En volant à son secours , elle poussa des cris qui m'attirerent ; elle m'avoua tout , implora mon assistance , & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette scene , j'admiraï ma bêtise de n'avoir jamais eu le moindre soupçon des liaisons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude Anet étoit si discret , que de

plus clair-voyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même ; & depuis ce temps , ajoutant pour lui le respect à l'estime , je devins en quelque façon son élève , & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas sans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas songé même à desirer pour moi cette place ; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre : cela étoit fort naturel. Cependant , au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avoit soufflée , je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle. Je desirois sur toute chose qu'elle fût heureuse ; & puisqu'elle avoit besoin de lui pour l'être , j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entroit parfaitement dans les vues de sa maîtresse , & prit en sincère amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettoit en droit de prendre , il prit naturellement celle que son jugement lui

donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désapprouver, & il ne désapprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme, est que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient, se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge; & s'ils trouvent, en y pensant, quelque autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence, depuis mon arrivée à Chambéry jusqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce; & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand

besoin pour achever de former mon caractère, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables ; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement, je n'étois guere occupé que de mon travail ; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de temps que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman ; & n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne, devenue une espece de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire ; & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il seroit redevenu passion comme chez mon maître, si d'autres goûts venus à la tra-

verse, n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien transcendante, il en falloit assez pour m'embarasser quelquefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetai des livres d'arithmétique, & je l'appris bien; car je l'appris seul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne pense, quand on y veut mettre l'exakte précision. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons géometres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées, dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, & qui font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien qu'il n'y avoit point de question soluble par les seuls chiffres, qui m'embarassât; & maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que, dans un

voyage que j'ai fait à Davenport, chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute avec un plaisir incroyable, une opération des plus composées. Il me sembloit, en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambéry, dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géometres m'avoit aussi rendu le goût du dessin. J'achetai des couleurs, & je me mis à faire des fleurs & des payfages. C'est dommage que je me sois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y étoit toute entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux, j'aurois passé des mois entiers sans sortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en est ainsi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer: ils augmentent, deviennent passion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même; & maintenant que j'écris

ecci , me voilà comme un vieux radoteur , engoué d'une autre étude inutile , où je n'entends rien , & que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse , sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion étoit belle , & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'Anet revenant chargé de plantes nouvelles , me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui. Je suis presque assuré que , si j'y avois été une seule fois , cela m'auroit gagné , & je serois peut-être aujourd'hui un grand botaniste : car je ne connois point d'étude au monde , qui s'affocie mieux avec mes goûts naturels , que celle des plantes ; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne , n'est guere qu'une herborifation continuelle , à la vérité sans objet & sans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique , je l'avois prise en une sorte de mépris & même de dégoût ; je ne la regardois que

comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faisoit pas elle-même un autre usage; elle ne recherchoit que les plantes usuelles, pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique, la chymie & l'anatomie, confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servoient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée, & à m'attirer des soufflets de temps en temps. D'ailleurs, un goût différent & trop contraire à celui-là croissoit par degrés, & bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il est le seul que j'aie aimé constamment dans tous les temps. Ce qu'il y a d'étonnant, est qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des succès si lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter sûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit sur-tout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec

Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens , la musique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire usage. Elle ne s'y refusoit pas ; j'étois alors à peu près auffi avancé qu'elle ; en deux ou trois fois nous déchiffriens un air. Quelquefois , la voyant empressée autour d'un fourneau , je lui disois : Maman , voici un duo charmant , qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah ! par ma foi , me disoit-elle , si tu me les fais brûler , je te les ferai manger. Tout en disputant , je l'entraînois à son clavecin : on s'y oubloit ; l'extrait de genievre ou d'absynthe étoit calciné , elle m'en barbouilloit le visage , & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de temps de reste , j'avois beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus , qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé , qu'on avoit besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. Anet engagea

Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette assez jolie, qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit; nous allions souvent y diner, & j'y couchois quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite; j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes; je passois une partie de mon temps à l'orner & à y préparer à Maman quelque surprise agréable, lorsqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir; autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la chose étoit ainsi. Je me souviens qu'une fois Mad. de Luxembourg me parloit en raillant, d'un homme qui quittoit sa maîtresse pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais senti près de Maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage; car tête-à-tête avec elle, j'étois aussi parfaitement

mon aise que si j'eusse été seul, & cela ne m'est jamais arrivé près de personne autre, ni homme ni femme, quelque attachement que j'aie eu pour eux. Mais elle étoit si souvent entourée, & de gens qui me convenoient si peu, que le dépit & l'ennui me chassoient dans mon asyle, où je l'avois comme je la voulois, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

Tandis qu'ainsi partagé entre le travail, le plaisir & l'instruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas si tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entre-déclarer la guerre : le roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoisse filoit en Piémont, pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Chambéry, & entr'autres le régiment de Champagne, dont étoit colonel M. le duc de la Trimouille, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, & qui sûrement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au

haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes ; de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer , & je me passionnois pour le succès de cette guerre , comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques , & je me mis à lire les gazettes pour la première fois , mais avec une telle partialité pour la France , que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages , & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagere , je ne daignerois pas en parler ; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur , sans aucune raison , que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote & le fier républicain , je sentois en dépit de moi-même , une prédilection secrète pour cette même nation que je trouvois fervile , & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaissant , étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes , je n'osois l'avouer à personne ; & je rail-

lois

lois les François de leurs défaites ; tandis que le cœur m'en faignoît plus qu'à eux. Je suis sûrement le feul qui, vivant chez une nation qui le traitoit bien , & l'adorant, se-foit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si défintéressé de ma part , si fort , si constant , si invincible , que même depuis ma fortie du royaume , depuis que le gouvernement, les magistrats, les auteurs s'y font à l'envi déchainés contre moi, depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi , quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-temps la cause de cette partialité , & je n'ai pu la trouver que dans l'occasion qui la vit naître. Un goût croissant pour la littérature, m'attachoit aux livres françois , aux auteurs de ces livres , & au pays de ces auteurs. Au moment même que défiloit sous mes yeux l'armée Françoise , je lisois *les grands Capitaines de Brantôme*. J'avois

la tête pleine des Clifton, des Bayard, des Lautrec, des Coligny, des Montmorency, des la Trimouille, & je m'affectionnois à leurs descendans, comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque régiment qui passoit, je croyois revoir ces fameuses bandes noires, qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois, les idées que je puisois dans les livres; mes lectures continuées & toujours tirées de la même nation, nourrissoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une passion aveugle, que rien n'a pu surmonter. J'ai eu dans la suite occasion de remarquer dans mes voyages, que cette impression ne m'étoit pas particulière, & qu'agissant plus ou moins dans tous les pays fut la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inspire l'air avantageux des François. Les romans, plus que les hommes, leur attachent les femmes de tous les pays; leurs chefs-d'œuvres dramatiques affec-

tionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers, qui en reviennent enthousiastes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur foumet tous les esprits qui en ont; & dans la guerre si malheureuse dont ils sortent, j'ai vu leurs auteurs & leurs philosophes soutenir la gloire du nom François, ternie par leurs guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliste. J'allois avec la foule des gobes-mouches, attendre sur la place l'arrivée des couriers; & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour savoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât: car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faisoit de la Savoyè un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques sujets de crainte; car si cette guerre eût mal tourné pour les alliés, la pension de Maman couroit un grand risque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis; & pour le coup, malgré la surprise,

de M. de Broglie, cette confiance ne fut pas trompée, graces au roi de Sardaigne, à qui je n'avois pas pensé.

Tandis qu'on se battoit en Italie; on chantoit en France. Les opéra de Rameau commençoient à faire du bruit & relevoient ses ouvrages théoriques, que leur obscurité laissoit à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son *Traité de l'harmonie*, & je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire : elle fut vive & courte ; mais ma convalescence fut longue, & je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce temps j'ébauchai, je devorai mon *Traité de l'harmonie*; mais il étoit si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me falloit un temps considérable pour l'étudier & le débrouiller. Je suspendois mon application & je récréois mes yeux avec de la musique. Les cantates de Bernier, sur lesquelles je m'exerçois, ne me fortoient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entre

autres celle des *amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce temps-là, & que je fais encore presque toute entière, de même que *l'amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de Clerambault, que j'appris à peu près dans le même temps.

Pour m'achever, il arriva de la Valdoise, un jeune organiste appelé l'abbé Palais, bon musicien, bon homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoissance avec lui; nous voilà inséparables. Il étoit élève d'un moine Italien, grand organiste. Il me parloit de ses principes; je les comparois avec ceux de mon Rameau; je remplissois ma tête d'accompagnemens, d'accords, d'harmonie. Il falloit se former l'oreille à tout cela: je propoſai à Maman un petit concert tous les mois; elle y consentit. Me voilà si plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre chose; & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour rassembler la musique, les concertans, les instrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit; le Pere

22 LES CONFESIONS.

Caton, dont j'ai déjà parlé & dont j'ai à parler encore, chantoit aussi; un maître à danser, appelé Roche, & son fils, jouoient du violon; Canavas, musicien Piémontois, qui travailloit au cadastre, & qui depuis s'est marié à Paris, jouoit du violoncelle; l'abbé Palais accompagnoit du clavecin; j'avois l'honneur de conduire la musique, sans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau! Pas tout-à-fait comme chez M. de Treytorens, mais il ne s'en falloit guere.

Le petit concert de madame de Warens, nouvelle convertie, & vivant, disoit-on, des charités du roi, faisoit murmurer la sequelle dévote; mais c'étoit un amusement agréable pour plusieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occasion. Un moine; mais un moine homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la suite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'est encore chere. Il s'agit du

P. Caton, cordelier, qui conjointement avec le comte d'Ortan, avoit fait faisir à Lyon la musique du pauvre petit-chat, ce qui n'est pas le plus beau trait de sa vie. Il étoit bachelier de Sorbonne : il avoit vécu long-temps à Paris dans le plus grand monde, & très-faufilé sur-tout chez le marquis d'Antremont, alors ambassadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme, bien fait, le visage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faisoient sans affectation le crochet à côté du front, l'air à la fois noble, ouvert, modeste, se présentant simplement & bien, n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des moines, ni l'abôrd cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'assurance d'un honnête homme qui, sans rougir de sa robe, s'honore lui-même & se sent toujours à sa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. Caton n'eût pas beaucoup d'étude pour un docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde ; & n'étant point pressé de montrer son acquis, il le plaçoit si à propos,

qu'il en paroiffoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la fociété, il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un folide favoir. Il avoit de l'esprit, faisoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, auffi l'étoit-il; mais cela lui fit fi peu négliger les foins de fon état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux, à être élu définitiveur de fa province, ou, comme on dit, un des grands colliers de l'ordre.

Ce P. Caton fit connoiffance avec Maman, chez le marquis d'Antremont. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la mufique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une paffion très-vive; avec cette différence, qu'il étoit vraiment muficien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec Canavas & l'abbé Palais faire de la mufique dans fa chambre, & quelquefois à fon orgue

les jours de fête. Nous dînions souvent à son petit couvert; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine, est qu'il étoit généreux, magnifique, & fenfuel fans groffiéreté. Les jours de nos concerts il foupoit chez Maman. Ces soupers étoient très-gais, très-agréables; on y difoit le mot & la chofe, on y chantoit des duo; j'étois à mon aife. J'avois de l'efprit, des faillies; le P. Caton étoit charmant, Maman étoit adorable; l'abbé Palais, avec fa voix de bœuf, étoit le plafton. Momens fi doux de la folâtre jeunefse, qu'il y a de temps que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. Caton, que j'acheve ici en deux mots fa triste hiftoire. Les autres moines, jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monastique, le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas auffi haïffable qu'eux. Les chefs fe liguèrent contre lui & ameutèrent les moinillons envieux de fa place,

& qui n'osoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le destitua, on lui ôta sa chambre qu'il avoit meublée avec goût, quoiqu'avec simplicité; on le relégua je ne fais où; enfin ces misérables l'accablèrent de tant d'outrages, que son ame honnête & fiere avec justice n'y put résister; & après avoir fait les délicés des sociétés les plus aimables, il mourut de douleur sur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie, je fis si bien en très-peu de temps, qu'aborbé tout entier par la musique, je me trouvai hors d'état de penser à autre chose.

Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur; la gêne & l'affiduité au travail m'en firent un supplice insupportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi, pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette

folie ne passa pas fans opposition. Quit-
ter un poste honnête & d'un revenu fixe,
pour courir après des écoliers incertains,
étoit un parti trop peu sensé pour plaire
à Maman. Même en supposant mes pro-
grès futurs aussi grands que je me les
figurois, c'étoit borner bien modeste-
ment mon ambition, que de me réduire
pour la vie à l'état de musicien. Elle qui
ne formoit que des projets magnifiques,
& qui ne me prenoit plus tout-à-fait au
mot de M. d'Aubonne, me voyoit avec
peine occupé sérieusement d'un talent
qu'elle trouvoit si frivole, & me répétoit
souvent ce proverbe de province, un
peu moins juste à Paris, que *qui bien
chante & bien danse, fait un métier qui peu
avance*. Elle me voyoit d'un autre côté
entraîné par un goût irrésistible; ma
passion de musique devenoit une fureur,
& il étoit à craindre que mon travail se
fentant de mes distractions, ne m'attirât
un congé qu'il valoit beaucoup mieux
prendre de moi-même. Je lui représen-
tois encore, que cet emploi n'avoit pas

long - temps à durer , qu'il me falloit un talent pour vivre , & qu'il étoit plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choïsi , que de me mettre à la merci des protections , ou de faire de nouveaux essais qui pouvoient mal réussir , & me laisser , après avoir passé l'âge d'apprendre , sans ressource pour gagner mon pain. Enfin , j'extorquai son consentement , plus à force d'importunités & de carettes , que de raisons dont elle se contentât. Aussi-tôt je courus remercier fièrement M. Coccelli , directeur général du cadastre , comme si j'avois fait l'acte le plus héroïque , & je quittai volontairement mon emploi , sans sujet , sans raison , sans prétexte , avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre , il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche , toute folle qu'elle étoit , m'attira dans le pays une forte de considération qui me fut utile. Les uns me supposèrent des ressources que je n'avois pas ; d'autres me voyant livré tout-à-

fait à la musique, jugerent de mon talent par mon sacrifice, & crurent qu'avec tant de passion pour cet art, je devois le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écoules qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paie de secrétaire.

Il est certain que, pour l'agrément de la vie, on ne pouvoit passer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadastre, occupé huit heures par jour du plus maussade travail, avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau empuanti de l'haleine & de la sueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me sentoie quelquefois accablé jusqu'au vertige, par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela, me voilà tout-à-coup jeté parmi le beau monde, admis, recherché

dans les meilleures maisons ; par-tout un accueil gracieux , careffant , un air de fête : d'aimables demoifelles bien parées m'attendent , me reçoivent avec empreflement ; je ne vois que des objets charmans , je ne fens que la rofe & la fleur d'orange ; on chante , on caufe , on rit , on s'amufe ; je ne fors de là que pour aller ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages , il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Auffi me trouvai-je fi bien du mien , qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir , & je ne m'en repens pas même en ce moment , où je pefe au poids de la raifon les actions de ma vie , & où je fuis délivré des motifs peu fenfés qui m'ont entraîné.

Voilà prefque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans , je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aifé , l'efprit liant , l'humeur facile des habitans du pays me rendirent le commerce du monde aimable ; & le goût que j'y pris alors , m'a bien prouvé que fi je n'aime pas

à vivre parmi les hommes , c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches , ou peut-être seroit-ce dommage qu'ils le fussent ; car tels qu'ils sont , c'est le meilleur & le plus sociable peuple que je connoisse. S'il est une petite ville au monde , où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & sûr , c'est Chambéry. La noblesse de la province , qui s'y rassemble , n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre ; elle n'en a pas assez pour parvenir ; & ne pouvant se livrer à l'ambition , elle suit par nécessité le conseil de Cinéas. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire , puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur & la raison président à ce partage. Les femmes sont belles & pourroient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté , & même y suppléer. Il est singulier qu'appelé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles , je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambéry une seule qui ne fût pas charmante. On dira que

j'étois disposé à les trouver telles, & l'on peut avoir raison ; mais je n'avois pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeler sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolières. Que ne puis-je, en nommant ici les plus aimables, les rappeler de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles ! La première fut Mlle. de Mellarede ma voisine, sœur de l'élève de M. Gaime. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité careffante, pleine de graces, & sans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge ; mais ses yeux brillans, sa taille fine & son air attirant, n'avoient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, sans autre coëffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ pour se coëffer. Je ne crains rien tant dans le monde, qu'une jolie per-

sonne

bonne en déshabillé; je la redouterois cent fois moins parée. Mlle. de Menthon, chez qui j'allois l'après-midi, l'étoit toujours, & me faisoit une impression toute aussi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré: elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche; une voix nette, juste & flûtée, mais qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante, qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de Challes, une autre de mes voisines, étoit une fille faite, grande, belle quarure, de l'embonpoint: elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté; mais c'étoit une personne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, Mad. de Charly, la plus belle femme de Chambéry, n'apprenoit plus la musique; elle la faisoit apprendre à sa fille, toute jeune encore, mais dont la beauté naissante eût promis d'égaliser celle

de sa mere, si malheureusement elle n'eût été un peu rousse. J'avois à la Visitation, une petite demoiselle Françoisse, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuses, & sur ce ton traînant elle disoit des choses très-faillantes, qui ne sembloient pas aller avec son maintien. Au reste, elle étoit paresseuse, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer son esprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisois à mes leçons quand j'y étois; mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre, ni que l'heure me commandât: en toute chose la gêne & l'assujettissement me sont insupportables; ils me feroient prendre en haine le plaisir même. On dit que, chez les Mahométans, un homme passe au point du jour dans les rues, pour ordonner aux maris de rendre

le devoir à leurs femmes ; je ferois un mauvais Turc à ces heures là.

J'avois quelques écolieres auffi dans la bourgeoisie , & une entr'autres , qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler , puisqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un épicier , & se nommoit Mlle. L*** , vrai modele d'une statue grecque , & que je citerois pour la plus belle fille que j'aie jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté fans vie & fans ame. Son indolence , sa froideur , son insensibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impossible de lui plaire & de la fâcher ; & je suis persuadé que , si l'on eût fait sur elle quelque entreprise , elle auroit laissé faire , non par goût , mais par stupidité. Sa mere , qui n'en vouloit pas courir le risque , ne la quittoit pas d'un pas. En lui faisant apprendre à chanter , en lui donnant un jeune maître , elle faisoit tout de son mieux pour l'émoussiller ; mais cela ne réussit point. Tandis que le maître agaçoit la fille , la mere agaçoit le maître , & cela

ne réussissoit pas beaucoup mieux. Mad. L*** ajoutoit à sa vivacité naturelle, toute celle que sa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit presque toujours mal. Tous les matins, quand j'arrivois, je trouvois prêt mon café à la crème; & la mere ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, & que par curiosité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reste, tout cela se faisoit si simplement & si fort sans conséquence, que quand M. L*** étoit là, les agaceries & les baisers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme, le vrai pere de sa fille, & que sa femme ne trompoit pas, parce qu'il n'en étoit pas besoin.

Je me prêtois à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois; car la viye Mad. L*** ne laissoit

pas d'être exigeante ; & si dans la journée j'avois passé devant la boutique sans m'arrêter , il y auroit eu du bruit. Il falloit , quand j'étois pressé , que je prisse un détour pour passer dans une autre rue , sachant bien qu'il n'étoit pas aussi aisé de sortir de chez elle que d'y entrer.

Mad. L*** s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup ; j'en parlois à Maman comme d'une chose sans mystere ; & quand il y en auroit eu , je ne lui en aurois pas moins parlé ; car lui faire un secret de quoi que ce fût , ne m'eût pas été possible : mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés ; elle jugea que Mad. L*** , se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé , parviendroit de maniere ou d'autre à se faire entendre ; & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son

élève, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des pièges auxquels mon âge & mon état m'exposoit. Dans le même temps on m'en tendit un d'une espece plus dangereuse, auquel j'échappai, mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Mad. la comtesse de M***, mere d'une de mes écolieres, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres qui avoit eu des suites fatales à la maison d'A***. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractère; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Mad. de M*** avoit des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée; & Mad. de M*** chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours, dont aucun

ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques, par maniere d'échantillon. Elles étoient ensemble à la campagne, avec plusieurs gentilshommes du voisinage, & entr'autres l'aspirant en question. Mad. de M*** dit un jour à un de ces messieurs, que Mad. de Warens n'étoit qu'une précieuse, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle se mettoit mal, qu'elle couvroit sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit un plaisant, elle a ses raisons, & je fais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant qu'on diroit qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule. Mad. de M*** résolut de tirer parti de cette découverte; & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit son temps pour passer derriere sa rivale; puis renversant à demi sa chaise, elle découvrit adroitement son mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le monsieur ne vit qu'un objet fort différent, qu'il n'étoit pas plus aisé d'ou-

blier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la dame.

Je n'étois pas un personnage à occuper Mad. de M***, qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure, dont assurément elle ne se soucioit point du tout, mais pour l'esprit qu'on me supposoit & qui m'eût pu rendre utile à ses goûts. Elle en avoit un assez vif pour la satire. Elle aimoit à faire des chansons & des vers sur les gens qui lui déplaisoient. Si elle m'eût trouvé assez de talent pour lui aider à tourner ses vers, & assez de complaisance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambéry sens-dessus-dessous. On seroit remonté à la source de ces libelles; Mad. de M*** se seroit tirée d'affaire en me sacrifiant, & j'aurois été enfermé le reste de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Mad. de M*** me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire causer, & trouva

que je n'étois qu'un sot. Je le sentoïſ moi-même & j'en gémiſſois , enviant les talens de mon ami Venture , tandis que j'aurois dû remercier ma bêtife des périls dont elle me fauvoit. Je demeurai pour Mad. de M*** , le maître à chanter de ſa fille , & rien de plus : mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambéry. Cela valoit mieux que d'être un bel eſprit pour elle , & un ſerpent pour le reſte du pays.

Quoi qu'il en ſoit , Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeunefſe , il étoit temps de me traiter en homme ; & c'eſt ce qu'elle fit , mais de la façon la plus ſingulière , dont jamais femme ſe ſoit aviſée en pareille occaſion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à ſon ordinaire. A la gaieté folâtre , dont elle entre-mêloit ordinairement ſes inſtructions , ſuccéda tout-à-coup un ton toujours ſoutenu , qui n'étoit ni familier ni ſévère , mais qui ſembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raiſon de ce changement , je la lui demandai ; c'étoit ce

qu'elle attendoit. Elle me propofa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris fes mefures pour qu'on nous laiffât feuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi ; non comme une autre femme , par du manège & des agaceries , mais par des entretiens pleins de fentiment & de raifon , plus faits pour m'inſtruire que pour me féduire , & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes ſens. Cependant , quelque excellens & utiles que fuſſent les diſcours qu'elle me tint , & quoiqu'ils ne fuſſent rien moins que froids & triftes , je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient , & je ne les gravai pas dans ma mémoire , comme j'aurois fait dans tout autre temps. Son début , cet air de préparatif m'avoient donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit , rêveur & diftrait malgré moi , j'étois moins occupé de ce qu'elle diſoit , que de chercher à quoi elle en vouloit venir ; & fi-tôt que je l'eus compris , ce qui ne me fut pas facile , la

nouveauté de cette idée qui , depuis que je vivois auprès d'elle , ne m'étoit pas venue une seule fois dans l'esprit , m'occupant alors tout entier , ne me laissa plus le maître de penser à ce qu'elle me disoit. Je ne pensois qu'à elle , & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire , en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux , est un contre-sens très-ordinaire aux instituteurs , & que je n'ai pas évité moi-même dans mon *Emile*. Le jeune homme , frappé de l'objet qu'on lui présente , s'en occupe uniquement , & saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires , pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif , il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance , & c'est en quoi Maman fut mal-adroite. Par une singularité qui tenoit à son esprit systématique , elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions ; mais si tôt que j'en vis le prix , je ne les écoutai pas même , & je me

dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entière un homme assez franc ou assez courageux pour ofer marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie, elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penser, huit jours, dont je l'affurai faussement que je n'avois pas besoin : car, pour comble de singularité, je fus très-aïse de les avoir ; tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je sentoïis un bouleversement dans les miennes, qui me demandoient du temps pour les arranger.

On croira que ces huit jours me durèrent huit siècles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les eussent duré en effet. Je ne fais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je desirois, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent &

Jascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge ; qu'on pense que dans cet état, altéré de la soif des femmes, je n'avois encore approché d'aucune ; que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissoient pour me dévorer de l'ardent desir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute sur-tout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle, loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour ; que je n'étois bien qu'auprès d'elle ; que je ne m'en éloignois que pour y penser ; que j'avois le cœur plein, non-seulement de ses bontés, de son caractère aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'elle, en un mot, par tous les rapports sous lesquels elle pouvoit m'être chere ; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avois éprouvé des transports si doux à sa première vue, elle étoit réellement très-peu

changée, & ne me le paroiffoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille feule avoit pris un peu plus de rondeur. Du refte c'étoit le même œil, le même teint, le même fein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaieté, tout jufqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeunefle, qui fit toujours fur moi tant d'impreffion, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre fans émotion le fon d'une jolie voix de fille.

Naturellement, ce que j'avois à craindre dans l'attente de la poffeffion d'une perfonne fi chérie, étoit de l'anticiper, & de ne pouvoir affez gouverner mes defirs & mon imagination, pour refter maître de moi-même. On verra que, dans un âge avancé, la feule idée de quelques légères faveurs qui m'attendoient près de la perfonne aimée, allumoit mon fang à tel point qu'il m'étoit impoffible de faire impunément le court trajet qui me féparoit d'elle. Comment, par quel prodige, dans

la fleur de ma jeunesse, eus-je si peu d'empressement pour la première jouissance ? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir ? Comment, au lieu des délices qui devoient m'enivrer, sento-je presque de la répugnance & des craintes ? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienfiance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle : en voilà sûrement une, à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur, déjà révolté, juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradait à mes yeux en se partageant, & qu'un sentiment de méfiance attiédissoit ceux qu'elle m'avoit inspirés ; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisoit une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi ; mais quant à mes sentimens pour elle, il ne les altéroit point, & je peux jurer que

jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je desirois si peu de la posséder. Je connoissois trop son cœur chaste & son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables, & de me conserver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faisoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il sera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire : non, Maman, il n'est pas nécessaire ; je vous répons de moi sans cela : mais je n'osois ; premièrement parce que ce n'étoit pas une chose à dire, & puis parce qu'au fond je sentoís que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans desirer de la posséder, j'étois bien aise qu'elle m'ôtât le desir d'en posséder d'autres ;

tres ; tant je regardois tout ce qui pouvoit me distraire d'elle , comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble & d'y vivre innocemment , loin d'affoiblir mes sentimens pour elle , les avoit renforcés , mais leur avoit en même temps donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux , plus tendres peut-être , mais moins sensuels. A force de l'appeller Maman , à force d'ufer avec elle de la familiarité d'un fils , je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder , quoiqu'elle me fût si chere. Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens , sans être plus vifs , étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse , à Chambéry je n'y étois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fût possible ; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi , ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une sœur , plus qu'une mere , plus qu'une

amie, plus même qu'une maîtresse ; & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtresse. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagements, sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux ? Non ; je goûtai le plaisir. Je ne fais quelle invincible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois, en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triste ni vive ; elle étoit caressante & tranquille. Comme elle étoit peu sensuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le répète : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions.

Elle étoit bien née , son cœur étoit pur , elle aimoit les choses honnêtes , ses penchans étoient droits & vertueux , son goût étoit délicat , elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée & qu'elle n'a jamais suivie ; parce qu'au lieu d'écouter son cœur qui la menoit bien , elle écouta sa raison qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée , ses vrais sentimens les ont toujours démentis : mais malheureusement elle se piquoit de philosophie ; & la morale qu'elle s'étoit faite , gâta celle que son cœur lui dictoit.

M. de Tavel , son premier amant , fut son maître de philosophie ; & les principes qu'il lui donna , furent ceux dont il avoit besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari , à ses devoirs , toujours froide , raisonnante & inattaquable par les sens , il l'attaqua par des sophismes , & parvint à lui montrer ses devoirs , auxquels elle étoit si attachée , comme un bavardage de catéchisme , fait uniquement pour amuser les enfans , l'union

des sexes comme l'acte le plus indifférent en foi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire, dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la seule règle du devoir des femmes; enforte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offensoient, l'étoient aussi pour la conscience. Enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'existence que par le scandale, & que toute femme qui paroissoit sage, par cela seul l'étoit en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but, en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie, persuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter son mari. Je ne fais s'il se trompoit sur ce point. Le ministre P*** passa pour son successeur. Ce que je fais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme, qui l'auroit dû garantir de ce système, fut ce qui l'empêcha dans la suite d'y renoncer. Elle ne pou-

voit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu, une abstinence qui lui coûtait si peu.

Elle n'eût donc guere abusé de ce faux principe pour elle-même; mais elle en abusa pour autrui, & cela par une autre maxime presque aussi fautive, mais plus d'accord avec la bonté de son cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme, que la possession; & quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié si tendre, qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire, est qu'elle a presque toujours réussi. Elle étoit si réellement aimable, que plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque, est qu'après sa première foiblesse elle n'a guere favorisé que des malheureux; les gens brillans ont tous

perdu leur peine auprès d'elle : mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre , fût bien peu aimable si elle ne finissoit par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle , bien loin que ce fût par des inclinations basses qui n'approcherent jamais de son noble cœur , ce fut uniquement par son caractère trop généreux , trop humain , trop compatissant , trop sensible , qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée , combien n'en avoit-elle pas d'admirables , dont elle ne se départoit jamais ! Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ses foiblesses , si l'on peut appeller de ce nom , des erreurs où les sens avoient si peu de part ! Ce même homme qui la trompa sur un point , l'instruisit excellemment sur mille autres ; & ses passions qui n'étoient pas fougueuses , lui permettant de suivre toujours ses lumieres , elle alloit bien quand ses sophismes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables jusques dans ses fautes : en s'abusant , elle pouvoit

mal faire ; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le mensonge ; elle étoit juste, équitable, humaine, désintéressée, fidelle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle reconnoissoit pour tels, incapable de vengeance & de haine, & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin, pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguoit ; mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre ; & j'ose dire que si Socrate put estimer Aspasia, il eût respecté Madame Warens.

Je fais d'avance, qu'en lui donnant un caractère sensible & un tempérament froid, je serai accusé de contradiction, comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaison n'ait pas dû être ; je fais seulement qu'elle a été. Tous ceux

dont un si grand nombre existe encore, ont pu favoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise; & de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu à peu tout ce que je viens de dire, dans les entretiens qui suivirent notre union, & qui seuls la rendirent délicieuse. Elle avoit eu raison d'espérer que sa complaisance me seroit utile; j'en tirai pour mon instruction, de grands avantages. Elle m'avoit jusqu'alors parlé de moi seul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme, & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit si intéressant, je m'en sentoisi si touché, que, me repliant sur moi-même, j'appliquois à mon profit ses confidences plus que je n'avois fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ou-

vre pour recevoir ses épanchemens ; & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme sensée, pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant mise à portée de m'apprécier plus avantageusement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que, malgré mon air gauche, je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que si je m'y montrois un jour sur un certain pied, je serois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée, elle s'attachoit, non-seulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manières, à me rendre aimable autant qu'estimable ; & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Mad. de Warens connoissoit les hommes, & savoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge & sans imprudence, sans les

tromper & fans les fâcher. Mais cet art étoit dans son caractère bien plus que dans ses leçons ; elle favoit mieux le mettre en pratique que l'enseigner , & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard fut-il, peu s'en faut, peine perdue , de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse & pour les armes. Quoique lesté & bien pris dans ma taille , je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avois tellement pris , à cause de mes cors , l'habitude de marcher du talon , que Roche ne put me la faire perdre , & jamais avec l'air assez ingambe je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de leçons , je tirois encore à la muraille , hors d'état de faire assaut , & jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût

être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique, qu'il ne savoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte, il me disoit de prendre garde à ce diefe, parce qu'anciennement les diefes s'appelloient *des feintes* : quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit *une pause*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices, que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus brillant, pour lequel je commençois à sentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au desir de rendre à Maman la vie heureuse, je me plaisois toujours plus auprès d'elle; &

quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençois à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore si Claude Anet s'aperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clair-voyant, mais très-difcret, qui ne parloit jamais contre sa pensée, mais qui ne la disoit pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paroissoit l'être; & cette conduite ne venoit sûrement pas de bassesse d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse, il ne pouvoit défapprouver qu'elle agit conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle, il étoit si mûr & si grave, qu'il nous regardoit presque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme respectable, dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle, que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme

elle favoit que je ne pensois , ne sentoies , ne respirois que par elle , elle me monroit combien elle l'aimoit , afin que je l'aimasse de même ; & elle appuyoit encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime , parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embrasser avec larmes , en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie ! Et que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement : avec le tempérament qu'elle avoit , ce besoin n'étoit pas équivoque ; c'étoit uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux , nos soins , nos cœurs étoient en commun. Rien n'en passoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble & d'y vivre exclusivement , devint si grande , que si dans nos repas un des trois manquoit , ou qu'il vînt un quatrième , tout étoit dérangé ; & malgré nos liaisons particulieres , les tête-à-

têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne, étoit une extrême confiance réciproque; & ce qui prévenoit l'ennui, étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projetante & toujours agissante, ne nous laissoit guere oisifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte, de quoi bien remplir notre temps. Selon moi, le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracasseries, de mensonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la nécessité de babiller continuellement. Quand tout le monde est occupé, l'on ne parle que quand on a quelque chose à dire; mais quand on ne fait rien, il faut absolument parler toujours: & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin, & je soutiens que pour rendre un cercle vraiment agréa-

ble , il faut non-seulement que chacun y fasse quelque chose , mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'est ne rien faire ; & il faut tout autant de soins pour amuser une femme qui fait des nœuds , que celle qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode , c'est autre chose ; elle s'occupe assez pour remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant , de ridicule , est de voir pendant ce temps une douzaine de flandrins se lever , s'asseoir , aller , venir , pirouetter sur leurs talons , retourner deux cents fois les magots de la cheminée , & fatiguer leur Minerve à maintenir un intarissable flux de paroles : la belle occupation ! Ces gens là , quoi qu'ils fassent , seront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers , j'allois faire des lacets chez mes voisines ; si je retournois dans le monde , j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet , & j'en jouerois toute la journée , pour me dispenser de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faisoit autant , les hommes devien-

droient moins méchans , leur commerce deviendroit plus sûr & , je pense , plus agréable. Enfin , que les plaifans rient s'ils veulent ; mais je foutiens que la feule morale à la portée du préfent fiecle , est la morale du bilboquet.

Au refte , on ne nous laiffoit guere le foin d'éviter l'ennui par nous-mêmes ; & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence , pour nous en laiffer quand nous reftions feuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois , n'étoit pas diminuée , & toute la différence étoit que j'avois moins de temps pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu fon ancienne fantafie d'entreprises & de fyftêmes. Au contraire , plus fes befoins domestiques devenoient preffans , plus pour y pourvoir elle fe livroit à fes vifions. Moins elle avoit de reffources préfentes , plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faifoit qu'augmenter en elle cette manie ; & à mefure qu'elle perdoit le goût des plaifirs du monde & de la jeunefse , elle le remplaçoit par celui
des

des secrets & des projets. La maison ne défemplissoit pas de charlatans , de fabricans , de souffleurs , d'entrepreneurs de toute espece , qui , distribuant par millions la fortune , finissoient par avoir besoin d'un écu. Aucun ne sortoit de chez elle à vuide ; & l'un de mes étonnemens est , qu'elle ait pu suffire aussi long-temps à tant de profusions , sans en épuiser la source & sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au temps dont je parle , & qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé , étoit de faire établir à Chambéry un jardin royal de plantes , avec un démonstrateur appointé ; & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes , étoit très-favorable à la botanique ; & Maman qui facilitoit toujours un projet par un autre , y joignit celui d'un college de pharmacie , qui véritablement paroïssoit très-utile dans un pays aussi pauvre , où les apothicaires font presque les seuls médecins. La retraite du protomédecin Grossi

à Chambéry , après la mort du roi Victor , lui parut favoriser beaucoup cette idée , & la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit , elle se mit à cajoler Grossi , qui pourtant n'étoit pas trop cajolable ; car c'étoit bien le plus caustique & le plus brutal monsieur que j'aie jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en consultation avec d'autres médecins , un , entr'autres , qu'on avoit fait venir d'Annecy , & qui étoit le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme , encore mal appris pour un médecin , osa n'être pas de l'avis de monsieur le proto. Celui-ci , pour toute réponse , lui demanda quand il s'en retournoit , par où il passoit , & quelle voiture il prenoit. L'autre , après l'avoir satisfait , lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien , rien , dit Grossi , sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage , pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. Il étoit aussi avare que riche &

dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes sûretés. Mon ami, lui dit-il, en lui serrant le bras & grinçant les dents, quand S. Pierre descendroit du ciel pour m'emprunter dix pistoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêteroïis pas. Un jour, invité à dîner chez M. le comte Pico, gouverneur de Savoye & très-dévoït, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le rosaire, lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre, il fait une grimace affreuse & se met à genoux. Mais à peine avoit-il récité deux *Ave*, que n'y pouvant plus tenir, il se leve brusquement, prend sa canne, & s'en va sans mot dire. Le comte Pico court après, & lui crie : M. Groffi, M. Groffi, restez donc; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le comte, lui répond l'autre en se retournant, vous me donneriez un ange rôti, que je ne resteroïis pas. Voilà quel étoit M. le protomédecin Groffi, que Maman entreprit

& vint à bout d'appriivoiser. Quoiqu'extrêmement occupé, il s'accoutuma à venir très-souvent chez elle, prit Anet en amitié, marqua faire cas de ses connoissances, en parloit avec estime, &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec considération, pour effacer les impressions du passé. Car, quoiqu'Anet ne fût plus sur le pied d'un domestique, on savoit qu'il l'avoit été; & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'autorité de M. le proto-médecin, pour donner à son égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude Anet avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite sage & circonspecte, des connoissances assez étendues en matiere médicale & en botanique, & la faveur du chef de la faculté, pouvoit raisonnablement espérer de remplir avec applaudissement la place de démonstrateur royal des plantes, si l'établissement projeté avoit lieu; & réellement, Grossi en avoit goûté le plan, l'avoit adopté,

& n'attendoit , pour le proposer à la cour , que le moment où la paix permettroit de songer aux choses utiles , & laisseroit disposer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet, dont l'exécution m'eût probablement jeté dans la botanique , pour laquelle il me semble que j'étois né , manqua par un de ces coups inattendus qui renversent les desseins les mieux concertés. J'étois destiné à devenir par degrés un exemple des miseres humaines. On diroit que la Providence , qui m'appelloit à ces grandes épreuves , écartoit de sa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une course qu'Anet avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du génipi , plante rare , qui ne croît que sur les Alpes , & dont M. Grossi avoit besoin , ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleurésie , dont le génipi ne put le sauver , quoiqu'il y soit , dit-on , spécifique ; & malgré tout l'art de Grossi , qui certainement étoit un très-habile homme , malgré les soins in-

finis que nous prîmes de lui, sa bonne maîtresse & moi, il mourut le cinquième jour entre nos mains, après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes; & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zèle qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable & rare, en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua, pour se montrer tel, à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain, j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus sincère; & tout d'un coup, au milieu de l'entretien, j'eus la vile & indigne pensée que j'héritois de ses nippes, & sur-tout d'un bel habit noir, qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même chose. Rien

ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot, le défintéressement & la noblesse d'ame, étant des qualités que le défunt avoit éminemment possédées. La pauvre femme, sans rien répondre, se tourna de l'autre côté & se mit à pleurer. Cheres & précieuses larmes ! Elles furent entendues, & coulerent toutes dans mon cœur ; elles y laverent jusqu'aux dernières traces d'un sentiment bas & mal-honnête ; il n'y en est jamais entré depuis ce temps là.

Cette perte causa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment, ses affaires ne cessèrent d'aller en décadence. Anet étoit un garçon exact & rangé, qui maintenoit l'ordre dans la maison de sa maîtresse. On craignoit sa vigilance, & le gaspillage étoit moindre. Elle-même craignoit sa censure, & se contenoit davantage dans ses dissipations. Ce n'étoit pas assez pour elle de son attachement, elle vouloit conserver son estime, & elle redoutoit le juste reproche qu'il osoit quelquefois lui faire, qu'elle

prodiguoit le bien d'autrui autant que le sien. Je pensois comme lui, je le disois même; mais je n'avois pas le même ascendant sur elle, & mes discours n'en impofoient pas comme les fiens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre fa place, pour laquelle j'avois auffi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étois peu foigneux, j'étois fort timide: tout en grondant à part moi, je laiffois tout aller comme il alloit. D'ailleurs, j'avois bien obtenu la même confiance, mais non pas la même autorité. Je voyois le défordre, j'en gémiſſois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raifonnable; & quand je voulois mé mêler de faire le cenſeur, Maman me donnoit de petits foufflets de careſſes, m'appelloit fon petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le ſentiment profond de la détrefſe où ſes dépenſes peu meſurées devoient néceſſairement la jeter tôt ou tard, me fit

une impression d'autant plus forte , qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison , je jugeois par moi-même , de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice , que je me suis toujours senti depuis ce temps là. Je n'ai jamais été follement prodigue. que par bourrasques ; mais jusqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété si j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention , & à prendre du souci de ma bourse. Je devenois vilain par un motif très-noble ; car en vérité , je ne songeois qu'à ménager à Maman quelque ressource dans la catastrophe que je prévoyois. Je craignois que ses créanciers ne fissent saisir sa pension , qu'elle ne fût tout-à-fait supprimée ; & je m'imaginois , selon mes vues étroites , que mon petit magot lui seroit alors d'un grand secours. Mais pour le faire , & surtout pour le conserver , il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu , tandis qu'elle étoit aux expédiens , qu'elle eût su que j'avois de l'argent mignon. J'allois

donc cherchant par-ci par-là de petites caches, où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt sans cesse jusqu'au moment de le mettre à ses pieds. Mais j'étois si mal- adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éven- toit toujours ; puis, pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres especes. Je venois tout honteux rapporter à la bourse commune mon petit trésor, & jamais elle ne manquoit de l'em- ployer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre, ou autre chose pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réussiroit jamais & feroit pour elle une mince ressource, je sentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois, que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à sa subsis- tance, quand, cessant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui man- quer. Malheureusement, jetant mes pro- jets du côté de mes goûts, je m'obstinois

à chercher follement ma fortune dans la musique ; & sentant naître des idées & des chants dans ma tête , je crus qu'aussi-tôt que je serois en état d'en tirer parti , j'allois devenir un homme célèbre , un Orphée moderne , dont les sons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissoit pour moi , commençant à lire passablement la musique , étoit d'apprendre la composition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enseigner ; car avec mon Rameau seul , je n'espérois pas y parvenir par moi-même ; & depuis le départ de M. le Maître , il n'y avoit personne en Savoie , qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces incon-
séquences dont ma vie est remplie , & qui m'ont fait si souvent aller contre mon but , lors même que j'y pensois tendre directement. Venture m'avoit beaucoup parlé de l'abbé Blanchard , son maître de composition , homme de mérite & d'un grand talent , qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon , & qui l'est maintenant de la chapelle de Ver-

failles. Je me mis en tête d'aller à Befançon prendre leçon de l'abbé Blanchard ; & cette idée me parut si raisonnable , que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage , & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi , toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation , je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit cents francs : j'accélérois sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite , l'illusion étoit entière de ma part & même de la sienne. Nous étions persuadés l'un & l'autre , moi que je travaillois utilement pour elle , elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver Venture encore à Annecy & lui demander une lettre pour l'abbé Blanchard. Il n'y étoit plus. Il fallut , pour tout renseignement , me contenter d'une messe à quatre parties de sa composition & de sa main , qu'il m'avoit laissée. Avec cette recommandation , je vais à

Besançon, passant par Geneve, où je fus voir mes parens, & par Nion, où je fus voir mon pere, qui me reçut comme à son ordinaire, & se chargea de me faire parvenir ma malle, qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Besançon. L'abbé Blanchard me reçoit bien, me promet ses instructions & m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer, quand j'apprends par une lettre de mon pere, que ma malle a été faisie & confisquée aux Rouffes, bureau de France, sur les frontieres de Suisse. Effrayé de cette nouvelle, j'emploie les connoissances que je m'étois faites à Besançon, pour favoir le motif de cette confiscation; car bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir sur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin: il faut le dire, car c'est un fait curieux.

Je voyois à Chambéry un vieux Lyonnais, fort bon homme, appelé M. Duvivier, qui avoit travaillé au visa sous la régence, & qui, faute d'emploi, étoit venu travailler au cadastre. Il avoit vécu

dans le monde ; il avoit des talens , quelque favoir , de la douceur , de la politesse ; il favoit la musique ; & comme j'étois de chambrée avec lui , nous nous étions liés de préférence , au milieu des ours mal léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris , des correspondances qui lui fournissoient ces petits riens , ces nouveautés éphémères qui courent on ne fait pourquoi , qui meurent on ne fait comment , fans que jamais personne y repense quand on a cessé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman , il me faisoit sa cour en quelque sorte ; & pour se rendre agréable , il tâchoit de me faire aimer ces fadaïses , pour lesquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'est arrivé de la vie d'en lire une à moi seul. Malheureusement , un de ces maudits papiers resta dans la poche de veste d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en regle avec les commis. Ce papier étoit une parodie janséniste , assez plate , de la belle scène du Mithridate de Racine. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laissé

par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confisquer mon équipage. Les commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle, un magnifique procès-verbal, où, supposant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & distribué en France, ils s'étendoient en saintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Eglise, & en éloges de leur pieuse vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouverent sans doute que mes chemises sentoient aussi l'hérésie; car en vertu de ce terrible papier, tout fut confisqué, sans que jamais j'aie eu ni raison ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes, à qui l'on s'adressa, demandoient tant d'instructions, de renseignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conservé le procès-verbal du bureau des Rouffes. C'étoit une piece à figurer avec distinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambéry tout de suite, sans avoir rien fait avec l'abbé Blanchard ; & tout bien pesé, voyant le malheur me suivre dans toutes mes entreprises, je résolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir sa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme si j'avois rapporté des trésors, remonta peu à peu ma petite garde-robe ; & mon malheur, assez grand pour l'un & pour l'autre, fut presque aussi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi sur mes projets de musique, je ne laissois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits essais de composition, dont le succès m'encouragea. Le comte de Bellegarde, fils du marquis d'Antremont, étoit revenu de Dresde après la mort du roi Auguste. Il avoit vécu long-temps à Paris ; il aimoit extrêmement la musique, & avoit pris en passion celle de Rameau. Son frere le comte de Nangis

Nangis jouoit du violon, Mad. la comtesse de la Tour leur sœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambéry la musique à la mode, & l'on établit une maniere de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction : mais on s'aperçut bientôt qu'elle passoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laissois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plut beaucoup. Ce n'étoit pas une piece bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choses d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces messieurs ne purent croire que, lisant si mal la musique, je fusse en état d'en composer de passable, & ils ne douterent pas que je ne me fusse fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose, un matin M. de Nangis vint me trouver avec une cantate de Clerambault, qu'il avoit transposée, disoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre basse, la transposition rendant celle de Clerambault impraticable sur l'instrument : je

répondis que c'étoit un travail considérable, & qui ne pouvoit être fait sur-le-champ. Il crut que je cherchois une défaite, & me pressa de lui faire au moins la basse d'un récitatif. Je la fis donc, mal sans doute, parce qu'en toute chose il me faut pour bien faire, mes aises & la liberté: mais je la fis du moins dans les regles; & comme il étoit présent, il ne put douter que je ne fusse les élémens de la composition. Ainsi je ne perdis pas mes écolieres; mais je me refroidis un peu sur la musique, voyant qu'on faisoit un concert & que l'on s'y passoit de moi.

Ce fut à peu près dans ce temps là que, la paix étant faite, l'armée Françoisse repassa les monts. Plusieurs officiers vinrent voir Maman; entr'autres M. le comte de Lautrec, colonel du régiment d'Orléans, depuis plénipotentiaire à Geneve, & enfin maréchal de France, auquel elle me présenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéresser beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choses, dont il ne s'est souvenu que la dernière année de sa vie,

lorsque je n'avois plus besoin de lui. Le jeune marquis de Senneckerre, dont le pere étoit alors ambassadeur à Turin, passa dans le même temps à Chambéry. Il dîna chez Mad. de Menthon ; j'y dînois aussi ce jour là. Après le dîné, il fut question de musique ; il la favoit très-bien. L'opéra de Jephthé étoit alors dans sa nouveauté ; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir, en me proposant d'exécuter à nous deux cet opéra ; & tout en ouvrant le livre, il tomba sur ce morceau célèbre à deux chœurs :

La terre, l'enfer, le ciel même,
Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit : combien voulez-vous faire de parties ? je ferai pour ma part ces six là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance françoise ; & quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même temps six parties, ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique, que de sauter ainsi légèrement d'une partie à l'autre,

& d'avoir l'œil à la fois sur toute une partition. A la maniere dont je me tirai de cette entreprise, M. de Senneckerre dut être tenté de croire que je ne favois pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute, qu'il me proposa de noter une chanson qu'il vouloit donner à Mlle. de Ménton. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanson ; je l'écrivis, même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'étoit pourtant une chose très-simple. Au fond, je favois fort bien la musique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil, que je n'eus jamais sur rien, & qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoi qu'il en soit, je fus sensible à l'honnête soin qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres & dans le mien, la petite honte que j'avois eue ; & douze ou quinze ans après, me rencontrant avec lui dans diverses maisons de

Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeler cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le souvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce temps là : je craignis de renouveler ses regrets, en lui rappelant l'usage qu'il en avoit su faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec la présente. Quelques amitiés de ce temps là, prolongées jusqu'à celui-ci, me sont devenues bien précieuses. Elles m'ont souvent fait regretter cette heureuse obscurité où ceux qui se disoient mes amis, l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaisons avec un homme connu, ou par le desir secret de trouver ainsi plus d'occasions de lui nuire. C'est d'ici que je date ma première connoissance avec mon vieux ami Gauffecourt, qui m'est toujours resté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours resté ! Non, Hélas ! je viens de le perdre. Mais il n'a cessé de m'aimer qu'en cessant de vivre ; & notre amitié n'a fini

qu'avec lui. M. de Gauffecourt étoit un des hommes les plus aimables qui aient existé. Il étoit impossible de le voir sans l'aimer, & de vivre avec lui sans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une physionomie plus ouverte, plus caressante, qui eût plus de féréntité, qui marquât plus de sentiment & d'esprit, qui inspirât plus de confiance. Quelque réservé qu'on pût être, on ne pouvoit dès la première vue se défendre d'être aussi familier avec lui que si on l'eût connu depuis vingt ans; & moi qui avois tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accent, son propos, accompagnoient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de basse étouffée & mordante, qui remplissoit l'oreille & sonnoit au cœur. Il est impossible d'avoir une gaieté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus simples, des talens plus naturels, & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais ai-

mant un peu trop tout le monde, un caractère officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zèle, ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvoit servir, & sachant faire très-adroitement ses propres affaires, en faisant très-chaudemment celles d'autrui. Gauffecourt étoit fils d'un simple horloger, & avoit été horloger lui-même; mais sa figure & son mérite l'appelloient dans une autre sphere, où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoissance avec M. de la Clofure, résident de France à Geneve, qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoissances qui lui furent utiles, & par lesquelles il parvint à avoir la fourniture des fels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rente. Sa fortune, assez belle, se borna là du côté des hommes: mais du côté des femmes, la presse y étoit; il eut à choisir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare & de plus honorable pour lui, fut qu'ayant des liaisons dans tous les états, il fut partout chéri, recherché de tout le monde sans jamais être envié ni haï de personne;

& je crois qu'il est mort fans avoir eu de sa vie un seul ennemi. Heureux homme ! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix, où se rassemble la bonne compagnie des pays voisins. Lié avec toute la noblesse de Savoye, il venoit d'Aix à Chambéry voir le comte de Bellegarde & son pere le marquis d'Antremont, chez qui Maman fit & me fit faire connoissance avec lui. Cette connoissance, qui sembloit devoir n'aboutir à rien, & fut nombre d'années interrompue, se renouvela dans l'occasion que je dirai, & devint un véritable attachement. C'est assez pour m'autoriser à parler d'un ami avec qui j'ai été si étroitement lié : mais quand je ne prendrois aucun intérêt personnel à sa mémoire, c'étoit un homme si aimable & si heureusement né, que pour l'honneur de l'espece humaine, je la croirois toujours bonne à conserver. Cet homme si charmant avoit pourtant ses défauts, ainsi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus, peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéressant

autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque chose à lui pardonner.

Une autre liaison du même temps n'est pas éteinte, & me leurre encore de cet espoir du bonheur temporel, qui meurt si difficilement dans le cœur de l'homme. M. de Conzié, gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable, eut la fantaisie d'apprendre la musique, ou plutôt de faire connoissance avec celui qui l'enseignoit. Avec de l'esprit & du goût pour les belles connoissances, M. de Conzié avoit une douceur de caractère qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaison fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philosophie, qui commençoit à fermenter dans ma tête & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour se développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de Conzié avoit peu de disposition pour la musique; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passoient à toute autre chose qu'à solfier. Nous déjeûnions, nous causions, nous

lisions quelques nouveautés, & pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le prince-royal de Prusse, faisoit du bruit alors; nous nous entretenions souvent de ces deux hommes célèbres, dont l'un depuis peu sur le trône, s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu se montrer, & dont l'autre, aussi décrié qu'il est admiré maintenant, nous faisoit plaindre sincèrement le malheur qui sembloit le poursuivre, & qu'on voit si souvent être l'apanage des grands talens. Le Prince de Prusse avoit été peu heureux dans sa jeunesse, & Voltaire sembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre, s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures, m'inspira le desir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur, dont j'étois enchanté. Quelque temps après parurent ses Lettres philosophiques; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce

fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce temps là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restoit encore une humeur un peu volage, un desir d'aller & venir, qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourrissoit le train de la maison de Mad. de Warens, trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoit journellement de toutes parts, & la persuasion où j'étois que ces gens là ne cherchoient qu'à la duper chacun à sa maniere, me faisoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant succédé à Claude Anet dans la confiance de sa maîtresse, je suivois de plus près l'état de ses affaires, j'y voyois un progrès en mal, dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, pressé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jeté à ses pieds; je lui avois fortement représenté la catastrophe qui la menaçoit; je l'avois vivement exhortée à réformer sa dépense, à commencer par moi, à souf-

frir plutôt un peu tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ses dettes & ses créanciers, de s'exposer sur ses vieux jours à leurs vexations & à la misère. Sensible à la sincérité de mon zèle, elle s'attendrissoit avec moi, & me promettoit les plus belles choses du monde. Un croquant arrivoit-il ? à l'instant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me restoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois prévenir ? Je m'éloignois de la maison, dont je ne pouvois garder la porte ; je faisois de petits voyages à Nion, à Geneve, à Lyon, qui m'étourdissant sur ma peine secrète, en augmentoient en même temps le sujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurois souffert tous les retranchemens avec joie, si Maman eût vraiment profité de cette épargne ; mais certain que ce que je me refusois passoit à des frippons, j'abusois de sa facilité pour partager avec eux ; & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportoais mon lopin du morceau que je n'avois pu sauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman seule m'en eût fourni de reste, tant elle avoit par-tout de liaisons, de négociations, d'affaires, de commissions à donner à quelqu'un de sûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller; cela ne pouvoit manquer de faire une vie assez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoissances, qui m'ont été dans la suite agréables ou utiles: entr'autres, à Lyon, celle de M. Perrichon, que je me reproche de n'avoir pas assez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi; celle du bon Parisot, dont je parlerai dans son temps: à Grenoble, celle de Mad. Deybens & de Mad. la présidente de Bardouanche, femme de beaucoup d'esprit, & qui m'eût pris en amitié, si j'avois été à portée de la voir plus souvent: à Geneve, celle de M. de la Clofure, résident de France, qui me parloit souvent de ma mere, dont malgré la mort & le temps, son cœur n'avoit pu se déprendre; celle des deux

Barrillot, dont le pere, qui m'appelloit son petit-fils, étoit d'une société très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aie jamais connus. Durant les troubles de la république, ces deux citoyens se jeterent dans les deux partis contraires; le fils dans celui de la bourgeoisie, le pere dans celui des magistrats: & lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Geneve, le pere & le fils sortir armés de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour se rendre à son quartier, sûrs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, exposés à s'entr'égorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive, que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne soutenir jamais au-dedans la liberté par les armes, ni de ma personne, ni de mon aveu, si jamais je ren-
trois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce serment dans une occasion délicate, & l'on trouvera, du moins je le pense, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette première fermentation de patriotisme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin, par un fait très-grave à ma charge, que j'ai oublié de mettre à sa place, & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle Bernard étoit depuis quelques années passé dans la Caroline, pour y faire bâtir la ville de Charlestown, dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre cousin étoit aussi mort au service du roi de Prusse, & ma tante perdit ainsi son fils & son mari presque en même temps. Ces pertes réchauffèrent un peu son amitié pour le plus proche parent qui lui restât, & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve, je logeois chez elle, & je m'amusois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laissés. J'y trouvai beaucoup de pièces curieuses, & des lettres dont assurément on ne se douteroit pas. Ma tante, qui faisoit peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter, si j'avois voulu. Je me con-

teintai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-pere Bernard le ministre, & entr'autres les œuvres posthumes de Rohault in-4°, dont les marges étoient pleines d'excellentes scholies, qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de Mad. de Warens; j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres, je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux Micheli Ducret, homme d'un grand talent, savant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magistrats de Geneve, & mort dernièrement dans la forteresse d'Arberg, où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse, de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Geneve, à la grande risée des gens du métier, qui ne savent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de cette magnifique entreprise. M. Micheli
ayant

ayant été exclus de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen; pouvoir en dire son avis plus au long; & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire; qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la poste par ordre du Petit-Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'avocat Coccelli, qui en étoit le chef. Quelque temps après, le directeur de la douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna madame Coccelli pour commere. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'avocat, je

tâchois de faire l'important, pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée, je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. Micheli, qui réellement étoit une piece rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve, qui savoient les secrets de l'état. Cependant, par une demi-réserve dont j'aurois peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuscrite, & qu'il ne falloit à M. l'avocat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtise de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chose, & transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la cour de Turin, cette piece plus curieuse cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser de maniere ou d'autre, de l'argent qu'il

lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureusement, de tous les futurs contingens, un des moins probables est, qu'un jour le roi de Sardaigne assiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impossibilité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sottise vanité, d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon, entre la musique, les magisteres, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoissance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve, j'allois de temps en temps voir en passant mon ancien bon ami M. Simon, qui fomentoit beaucoup mon émulation, naissante par des nouvelles toutes fraîches de la république.

des lettres, tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois auffi beaucoup à Chambéry, un jacobin professeur de physique, bon homme de moine, dont j'ai oublié le nom, & qui faisoit souvent de petites expériences qui m'amusoient extrêmement. Je voulus, à son exemple, faire de l'encre de sympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau, je la bouchai bien. L'effervescence commença presque à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à temps; elle me fauta au visage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux; j'en faillis mourir. Je restai aveugle plus de six semaines, & j'appris ainsi à ne pas me mêler de physique expérimentale, sans en savoir les élémens.

- Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma fanté, qui depuis quelque temps s'altéroit sensiblement. Je ne fais d'où venoit, qu'étant bien conformé par le coffre & ne faisant d'excès d'aucune espee.

je déclinóis à vue d'œil. J'ai une assez bonne quarrure, la poitrine large; mes poumons doivent y jouer à l'aife; cependant j'avois la courte haleine, je me sentoís oppreffé, je foupiroís involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du fang; la fièvre lente furvint, & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, fans avoir aucun vifcère vicié, fans avoir rien fait pour détruire fa fanté?

L'épée ufe le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon hiftoire. Mes paffions m'ont fait vivre, & mes paffions m'ont tué. Quelles paffions, dira-t-on? Des riens, les chofes du monde les plus puériles, mais qui m'affectoient comme s'il fe fût agi de la poffeffion d'Hélène ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes fens furent tranquilles: mais mon cœur ne le fut jamais. Les befoins de l'amour me dévoient au fein de la jouiffance. J'avois une tendre mere, une amie chérie; mais il me

falloit une maîtresse. Je me la figurois à sa place ; je me la créois de mille façons, pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes desirs se feroient éteints ; j'aurois sanglotté de tendresse, mais je n'aurois pas joui. Jouir ! ce sort est-il fait pour l'homme ? Ah ! si jamais une seule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire ; je serois mort sur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour sans objet, & c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de son imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer sa ruine totale en peu de temps. Ma cruelle imagination, qui va toujours au-devant des malheurs, me montrait celui-là sans cesse dans tout son excès & dans toutes ses suites. Je me voyois d'avance forcément

séparé par la misere, de celle à qui j'avois consacré ma vie, & sans qui je n'ef pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les desirs & les craintes me dévorioient alternativement.

La musique étoit pour moi une autre passion moins fougueuse, mais non moins consumante, par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obscurs livres de Rameau, par mon invincible obstination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refusoit toujours, par mes courses continuëles, par les compilations immenses que j'entassois, passant très-souvent à copier, les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choses permanentes, tandis que toutes les folies que passoient dans mon inconstante tête, les goûts fugitifs d'un seul jour, un voyage, un concert, un soupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaisirs ou dans mes affaires, devenoient pour moi tout autant de passions violentes, qui dans leur in-

pétuosité ridicule me donnoient le plus vrai tourment ? La lecture des malheurs imaginaires de Cleveland , faite avec fureur & souvent interrompue , m'a fait faire , je crois , plus de mauvais sang que les miens.

Il y avoit un Genevois , nommé M. Baggeret , lequel avoit été employé sous Pierre le Grand à la cour de Russie ; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aie jamais vus , toujours plein de projets aussi foux que lui , qui faisoit tomber les millions comme la pluie , & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambéry pour quelque procès au sénat , s'empara de Maman , comme de raison ; & pour ses trésors de zéros qu'il lui prodiguoit généreusement , lui tiroit ses pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point , il le voyoit ; avec moi , cela n'est pas difficile : il n'y avoit forte de bassesse qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de me proposer d'apprendre les échecs , qu'il jouoit un peu. J'essayai , presque malgré moi ; & après

avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut si rapide, qu'avant la fin de la première séance, je lui donnai la tour, qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achete un échiquier : j'achete le calabrois ; je m'enferme dans ma chambre, j'y passe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré, à jouer seul sans relâche & sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables, je vais au café, maigre, jaune, & presque hébété. Je m'essaie, je rejoue avec M. Baggeret : il me bat une fois, deux fois, vingt fois ; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de Philidor ou celui de Stamma, j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée ; & après m'être épuisé de fatigue, je me suis trouvé plus foible

qu'auparavant. Du reste, que j'aie abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me fois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette première séance, & je me suis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siècles, que je finirois par pouvoir donner la tour à Bague-ret, & rien de plus. Voilà du temps bien employé, direz-vous! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer sortant de ma chambre, j'avois l'air d'un déterré; & suivant le même train, je n'aurois pas resté déterré long-temps. On conviendra qu'il est difficile, & sur-tout dans l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affoiblir, je devins plus tranquille, & perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie;

Les vapeurs succédèrent aux passions ; ma langueur devint tristesse ; je pleurois & soupirois à propos de rien ; je sentois la vie m'échapper sans l'avoir goûtée ; je gémissois sur l'état où je laissois ma pauvre Maman , sur celui où je la voyois prête à tomber. Je puis dire que la quitter & la laisser à plaindre , étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me soigna comme jamais mere n'a soigné son enfant , & cela lui fit du bien à elle-même , en faisant diversion aux projets & tenant écartés les projeteurs. Quelle douce mort, si alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie , j'en avois peu senti les malheurs. Mon amè paisible pouvoit partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes , qui empoisonne la vie & la mort. J'avois la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois sur son sort , je serois mort comme j'aurois pu m'endormir ; & ces inquiétudes même avoient un objet affectueux & tendre , qui

en tempéroit l'amertume. Je lui disois : vous voilà dépositaire de tout mon être ; faites enforte qu'il soit heureux. Deux ou trois fois, quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à sa chambre, pour lui donner sur sa conduite, des conseils, j'ose dire pleins de justesse & de sens, mais où l'intérêt que je prenois à son sort, se marquoit mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étoient ma nourriture & mon remede, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, & tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu ; content & calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur & la résignation à la Providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la termi-

rier, me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment là!

A force de soins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me sauva; & il est certain qu'elle seule pouvoit me sauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis; les choses dont notre bonheur dépend, se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas possible; mais il prit je ne fais quoi de plus intime, de plus touchant dans sa grande simplicité. Je devenois tout-à-fait son œuvre, tout-à-fait son enfant, & plus que si elle eût été ma vraie mere. Nous commençâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun; & sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutu-

mêmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur & tous nos desirs à cette possession mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle, qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on est soi, & qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours & des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut non plus à elle, du moins à sa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit son empire. Mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, graces au ciel, un intervalle ; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un reste de

fièvre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien, qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chère, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistoit le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je sentois même que, dans une maison sombre & triste, la continuelle solitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triste aussi. Le remède à cela se présenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait, & vouloit que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas proprement à la campagne: entouré de maisons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs, après la mort d'Anet, nous avons quitté ce jardin pour raison d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres

vues nous faisant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui proposai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une solitude agréable, dans quelque petite maison assez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait; & ce parti, que son bon ange & le mien me suggéroient, nous eût vraisemblablement assuré des jours heureux & tranquilles, jusqu'au moment où la mort devoit nous séparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir passé sa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret; & moi, par un assemblage de maux de toute espece, je devois être un jour en exemple à quiconque inspiré du seul amour du bien public & de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes, sans s'étayer par des cabales, sans s'être fait des partis pour le protéger.

Une

Une malheureuse crainte la retint : elle n'osa quitter sa vilaine maison , de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite est charmant , me dit-elle , & fort de mon goût ; mais dans cette retraite , il faut vivre. En quittant ma prison , je risque de perdre mon pain ; & quand nous n'en aurons plus dans les bois , il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir , ne la quittons pas tout - à - fait. Payons cette petite pension au comte de * * * * , pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville pour vivre en paix , & assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. Ainsi fut fait. Après avoir un peu cherché , nous nous fixâmes aux Charmettes , une terre de M. de Conzié , à la porte de Chambéry , mais retirée & solitaire , comme si l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux assez élevés , est un petit vallon nord & sud , au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon , à mi-côte , sont

quelques maisons éparfes , fort agréables pour quiconque aime un afyle un peu fauvage & retiré. Après avoir effayé deux ou trois de ces maisons , nous choifîmes enfin la plus jolie , appartenant à un gentilhomme qui étoit au fervice , appellé M. Noiret. La maison étoit très-logéable. Au-devant , un jardin en terraffe , une vigne au-deffus , un verger au-deffous , vis-à-vis un petit bois de châtaigniers , une fontaine à portée ; plus haut dans la montagne , des prés pour l'entretien du bétail ; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeler les temps & les dates , nous en primes poffeffion vers la fin de l'été de 1736. J'étois transporté , le premier jour que nous y couchâmes. O Maman ! dis-je à cette chere amie , en l'embraffant & l'inondant de larmes d'attendriffement & de joie , ce féjour eft celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre , il ne les faut chercher nulle part.



LES
CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIÈME.

*Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi , & tectò vicinus aquæ fons ;
Et paululum sylvæ super his foret.*

JE ne puis pas ajouter : *auçûns atque dè meliùs fecere* ; mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage, il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit assez pour moi de la jouissance, & il y a long-temps que j'ai dit & senti que le propriétaire & le possesseur sont souvent deux personnes très-différentes, même en laissant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire

que j'ai vécu. Momens précieux & si regrettés, ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant & si simple, pour redire toujours les mêmes choses, & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'ennuyois moi-même, en les recommençant sans cesse? Encore, si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre en quelque façon; mais comment dire ce qui n'étoit ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même? Je me levois avec le soleil, & j'étois heureux; je me promenois, & j'étois heureux; je voyois Maman, & j'étois heureux; je la quittois, & j'étois heureux: je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je travaillois au jardin, je cueillois les

fruits, j'aïdois au ménage, & le bonheur me suivoit par-tout; il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-même; il ne pouvoit me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie; rien de ce que j'ai fait, dit & pensé, tout le temps qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire. Les temps qui précèdent & qui suivent, me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confusément; mais je me rappelle celui-là tout entier, comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeunesse alloit toujours en avant, & maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir, qui me tente; les seuls retours du passé peuvent me flatter; & ces retours si vifs & si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple, qui pourra faire juger de leur

force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, & je la suivois à pied. Le chemin monte; elle étoit assez pesante; & craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin, pour faire le reste à pied. En marchant, elle vit quelque chose de bleu dans la haie, & me dit, voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche; je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, & près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne, au sommet de laquelle il y a un joli fallon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie: *ah!*

Voilà de la pervenche! Et c'en étoit en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignoroit la cause; il l'apprendra, je l'espere, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger, par l'impression d'un si petit objet, de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma première santé. J'étois languissant; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remède; je me mis à l'eau, & si peu discrètement qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant, j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en buvois successivement en me promenant, la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à passer; comme font la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac, que j'avois eu très-bon jusqu'alors. Ne

digérant plus , je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même temps il m'arriva un accident auffi singulier par lui-même que par ses suites , qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire , en dressant une petite table sur son pied , je sentis dans tout mon corps une révolution subite & presque incōcevable. Je ne saurois mieux la comparer qu'à une espece de tempête qui s'éleva dans mon sang & gagna dans l'instant tous mes membres. Mes arteres se mirent à battre d'une si grande force , que non-seulement je sentoie leur battement , mais que je l'entendois même , & sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela , & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple ; savoir , un bourdonnement grave & sourd , un murmure plus clair comme d'une eau courante , un sifflement très-aigu , & le battement que je viens de dire & dont je pouvois aisément compter les coups sans me tâter le pouls ni toucher mon corps de

mes mains. Ce bruit interne étoit si grand, qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce temps là.

On peut juger de ma surprise & de mon effroi. Je me crus mort; je me mis au lit; le médecin fut appelé; je lui contai mon cas en frémissant & le jugeant sans remède. Je crois qu'il en pensa de même, mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens, où je ne compris rien du tout; puis en conséquence de la sublime théorie, il commença *in anima vili* la cure expérimentale qu'il lui plut de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéroit si peu, que je m'en lassai bientôt; & au bout de quelques semaines, voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens, qui depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil, qui se

joignit à tous ces symptomes, & qui les a constamment accompagnés jusq'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de temps à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un temps, sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit, tout le parti qu'il étoit possible; & cela se pouvoit par une singuliere faveur de la nature, qui dans un état si funeste m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas: il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle, que de l'insomnie durant les nuits, & en tout temps d'une courte haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme, & ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps, ne tua que mes passions, & j'en bénis le Ciel chaque jour, par l'heureux effet qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort.

Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir. & que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode; mais je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation & d'espoir. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chose en systême, n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion; & ce systême étoit composé d'idées très-disparates, les unes très-saines, les autres très-folles, de sentimens relatifs à son caractère, & de préjugés venus de son éducation. En général, les croyans font Dieu comme ils font eux-mêmes; les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voient que l'enfer, parce qu'ils voudroient

damner tout le monde : les ames aimantes & douces n'y croient guere ; & l'un des étonnemens dont je ne reviens point , est de voir le bon Fenelon en parler dans son *Télémaque* , comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'espere qu'il mentoit alors ; car enfin , quelque véridique qu'on soit , il faut bien mentir quelquefois , quand on est évêque. Maman ne mentoit pas avec moi ; & cette ame sans fiel , qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé , ne voyoit que clémence & miséricorde , où les dévots ne voient que justice & punition. Elle disoit souvent , qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous , parce que , ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être , ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre étoit que , sans croire à l'enfer , elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne favoit que faire des ames des méchans , ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; & il faut avouer qu'en

effet , & dans ce monde & dans l'autre , les méchans font toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption est détruite par ce systême , que la base du christianisme vulgaire en est ébranlée , & que le catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant étoit bonne catholique , ou prétendoit l'être , & il est sûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Écriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels , lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jésus-Christ lui paroissoit un exemple de charité vraiment divine , pour apprendre aux hommes à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot , fidelle à la religion qu'elle avoit embrassée , elle en admettoit sincèrement toute la profession de foi ; mais quand on venoit à la discussion de chaque article , il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Église , toujours en

s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoterics, & qui souvent embarrassoit jusqu'à son confesseur; car elle ne lui déguisoit rien. Je suis bonne catholique, lui disoit-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puissances de mon ame, les décisions de sainte mere Eglise. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit suivie, tant elle s'adaptoit bien à son caractère. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné; mais elle l'eût fait de même, quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choses indifférentes, elle aimoit à obéir; & s'il ne lui eût pas été permis, prescrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de Tavel, ou plutôt elle pré-

tendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience , & sans même en avoir plus de scrupule que de desir. Je fais que force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses ; mais la différence est , qu'elles sont séduites par leurs passions , & qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes , & j'ose dire les plus édifiantes , elle fût tombée sur ce point , sans changer ni d'air ni de ton , sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait , & puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant : tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale , dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation , l'application , l'exception , selon l'esprit de la chose , sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis , j'avoue que je n'osois le combattre , honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela.

J'aurois bien cherché d'établir la règle pour les autres , en tâchant de m'en excepter ; mais outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes , je fais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change , & que réclamer l'exception pour moi , c'étoit la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reste , je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres , quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite , & qu'alors elle n'en eût point du tout ; mais j'ai promis d'exposer fidèlement ses principes , & je veux tenir cet engagement : je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ses suites , je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait ; j'aurois voulu transporter toute en elle ma vie que je sentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle , de la persuasion qu'il me restoit peu de temps

temps à vivre , de ma profonde fécurité sur mon sort à venir , résultoit un état habituel très - calme , & sensuel même , en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes & nos espérances , il me laissoit jouir sans inquiétude & sans trouble , du peu de jours qui m'étoient laissés. Une chose contribuoit à les rendre plus agréables ; c'étoit le soin de nourrir son goût pour la campagne , par tous les amusemens que j'y pouvois rassembler. En lui faisant aimer son jardin , sa basse-cour , ses pigeons , ses vaches , je m'affectionnois moi-même à tout cela ; & ces petites occupations , qui remplissoient ma journée sans troubler ma tranquillité , me valurent mieux que le lait & tous les remedes pour conserver ma pauvre machine , & la rétablir même autant que cela se pouvoit.

Les vendanges , la récolte des fruits nous amusèrent le reste de cette année , & nous attachèrent de plus en plus à la vie rustique , au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes

arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville; comme nous serions allés en exil; moi sur-tout, qui doutant de revoir le printemps, croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre & les arbres, & sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-temps mes écolières, ayant perdu le goût des amusemens & des sociétés de la ville, je ne fortois plus, je ne voyois plus personne, excepté Maman, & M. Salomon devenu depuis peu son médecin & le mien, honnête homme, homme d'esprit, grand Cartésien, qui parloit assez bien du systême du monde, & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot & niais remplissage des conversations ordinaires; mais des conversations utiles & solides m'ont toujours fait grand plaisir, & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. Salomon; il me sembloit que j'anticipois

avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût, que j'avois pour lui, s'éteñdit aux sujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences, m'étoient les plus convenables; tels étoient particulièrement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire, ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains, un du P. Lami, intitulé : *Entretien sur les sciences*. C'étoit une espece d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus & relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide. Enfin, je me sentis entraîné peu à peu, malgré mon état, ou plutôt par mon état, vers l'étude avec une force irrésistible; & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que si j'avois dû toujours vivre. On disoit que cela me faisoit du mal: je crois, moi, que cela me fit du bien; &

non - feulement à mon ame , mais à mon corps ; car cette application , pour laquelle je me paffionnois , me devint fi délicate , que , ne penfant plus à mes maux , j'en étois beaucoup moins affecté. Il eft pourtant vrai que rien ne me procuroit un foulagement réel ; mais n'ayant pas de douleurs vives , je m'accoutumois à languir , à ne pas dormir , à penfer au lieu d'agir , & enfin à regarder le dépérissement fucceffif & lent de ma machine , comme un progrès inévitable que la mort feule pouvoit arrêter.

Non - feulement cette opinion me détacha de tous les vains foins de la vie , mais elle me délivra de l'importunité des remedes , auxquels on m'avoit jufqu'alors fournis malgré moi. Salomon , convaincu que fes drogues ne pouvoient me fauver , m'en épargna le déboire , & fe contenta d'amufer la douleur de ma pauvre Maman , avec quelques - unes de ces ordonnances indifférentes , qui leurent l'efpoir du malade , & maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime , je

repris l'usage du vin, & tout le train de vie d'un homme en fanté, selon la mesure de mes forces, sobre sur toute chose, mais ne m'abstenant de rien. Je sortis même, & recommençai d'aller voir mes connoissances, sur-tout M. de Conzié, dont le commerce me plaisoit fort. Enfin, soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma dernière heure, soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort, loin de ralentir mon goût pour l'étude, sembloit l'animer, & je me pressois d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appelé Bouchard, où se rendoient quelques gens de lettres; & le printemps, que j'avois cru ne pas revoir, étant proche, je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeois, est inexprimable.

Revoir le printemps étoit pour moi refusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre, que nous quitâmes notre cachot, & nous fûmes assez tôt aux Charmettes, pour y avoir les prémices du rossignol. Dès lors je ne crus plus mourir; & réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir, portez - moi à l'ombre d'un chêne; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible, je repris mes fonctions champêtres, mais d'une maniere proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avois donné six coups de beche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé, mes battemens redoubloient, & le sang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vite me re-

dresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai si fort, que j'y passois souvent plusieurs heures de suite, sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivoient par-tout, & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin, ni dans la cour, sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête; & enfin, malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortège me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres: j'en fis usage, mais d'une maniere moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La

fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit que, pour lire un livre avec fruit, il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit; bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il les puisoit dans d'autres livres, à mesure qu'il en avoit besoin. Avec cette folle idée, j'étois arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre; & quelquefois, avant d'être à la dixieme page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiser des bibliothèques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un temps infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus rien voir ni rien savoir. Heureusement je m'apperçus que j'enfilois une fausse route qui m'égaroit dans un labyrinthe immense, & j'en sortis avant d'y être tout - à - fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences, la premiere chose qu'on sent en s'y livrant, c'est leur liaison, qui fait

qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, & que l'une ne peut se passer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse suffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, si l'on n'a quelque notion des autres, dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'Encyclopédie, j'allois la divisant dans ses branches; je vis qu'il falloit faire tout le contraire, les prendre chacune séparément, & les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthese ordinaire; mais j'y revins en homme qui fait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissances, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vé-
cusse ou que je mourusse, je n'avois point de temps à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans, & vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le

temps à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvoient arrêter mon zèle, je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choses, tant pour fonder mes dispositious naturelles, que pour juger par moi-même, de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage, auquel je n'avois pas pensé; celui de mettre beaucoup de temps à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper demi-heure de suite avec force du même sujet, sur-tout en suivant les idées d'autrui; car il m'est arrivé quelquefois de me livrer plus long-temps aux miennes, & même avec assez de succès. Quand j'ai suivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon esprit l'abandonne & se perd dans les nuages. Si je m'obstine, je m'épuise inutilement; les éblouiffemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des sujets différens se succèdent,

même fans interruption, l'un me délasse de l'autre; & fans avoir besoin de relâche, je les fais plus aisément. Je mis à profit cette observation dans mon plan d'études, & je les entre-mêlai tellement, que je m'occupois tout le jour & ne me fatiguois jamais. Il est vrai que les soins champêtres & domestiques faisoient des diversions utiles; mais dans ma ferveur croissante, je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le temps pour l'étude, & de m'occuper à la fois de deux choses, fans songer que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment, & dont j'excede souvent mon lecteur, je mets pourtant une discrétion dont il ne se douteroit guere, si je n'avois soin de l'en avertir. Ici, par exemple, je me rappelle avec délices tous les différens essais que je fis pour distribuer mon temps, de façon que j'y trouvasse à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit possible; & je puis dire que ce temps où je vivois dans la retraite & toujours

malade, fut celui de ma vie où je fus le moins oisif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passerent ainsi à tâter la pente de mon esprit, & à jouir dans la plus belle saison de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie, dont je sentoisi si bien le prix, de celui d'une société aussi libre que douce, si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union, & de celui des belles connoissances que je me proposois d'acquérir ; car c'étoit pour moi comme si je les avois déjà possédées ; ou plutôt c'étoit mieux encore, puisque le plaisir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais, qui tous étoient pour moi des jouissances, mais trop simples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup, le vrai bonheur ne se décrit pas ; il se sent, & se sent d'autant mieux qu'il peut moins se décrire, parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. Je me répète souvent ; mais

je me répéteroïis bien davantage , si je disois la même chose autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie, souvent changé, eut pris un cours uniforme, voici à peu près quelle en fut la distribution.

Je me levois tous les matins avant le soleil. Je montois par un verger voisin, dans un très-joli chemin qui étoit au-dessus de la vigne & suivoit la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisois ma priere qui ne consistoit pas en un vain balbutiement de levres, mais dans une sincere élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature, dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me semble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prieres étoient pures, je puis le dire, & dignes par là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me sépareroient ja-

mais, qu'une vie innocente & tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes, & leur sort dans l'avenir. Du reste, cet acte se passoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je favois qu'auprès du Dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires, est moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les seuls dont l'œil & le cœur ne se lassent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman; quand je voyois son contrevent ouvert, je tressaillois de joie, & j'accourois. S'il étoit fermé, j'entrois au jardin, en attendant qu'elle fût réveillée, m'amufant à repasser ce que j'avois appris la veille, ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embrasser dans son lit, souvent encore à moitié endormie; & cet embrassement aussi pur que tendre, tiroit de son inno-

cence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le temps de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues; m'ont laissé un goût vif pour les déjeûnés; & je préfère infiniment l'usage d'Angleterre & de Suisse, où le déjeûné est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France, où chacun déjeûne seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la Logique de Port-Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du temps. Je me brouillois la tête, & je n'avançois

point. Enfin, renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque auteur, je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées, sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le fais; mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors, quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à
repasser

repasser & comparer ce que j'avois lu , à peser chaque chose à la balance de la raison , & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire , je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur ; & quand j'ai publié mes propres idées , on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile , & de jurer *in verba magistri*.

Je passois de là à la géométrie élémentaire ; car je n'ai jamais été plus loin , m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas , & de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'Euclide , qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations , que la liaison des idées ; je préfèrai la géométrie du P. Lami , qui dès lors devint un de mes auteurs favoris , & dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algebre suivoit , & ce fut toujours le P. Lami que je pris pour guide ; quand je fus plus avancé , je pris la Science du calcul du P. Reynaud , puis son Analyse démontrée , que je n'ai fait

qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer fans voir ce qu'on fait ; & il me sembloit que résoudre un problème de géométrie par les équations , c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La premiere fois que je trouvai par le calcul , que le quarré d'un binome étoit composé du quarré de chacune de ses parties & du double produit de l'une par l'autre , malgré la justesse de ma multiplication , je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algebre , en n'y considérant que la quantité abstraite ; mais appliquée à l'étendue , je voulois voir l'opération sur les lignes : autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible , & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal , mais fans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient

entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de regles ; & en apprenant la derniere , j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire ; & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité , que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile , à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route , & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction , non par écrit , mais mentale , & je m'en tins là. A force de temps & d'exercice , je suis parvenu à lire assez couramment les auteurs latins , mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue : ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé , je ne fais comment , enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient conséquent à cette maniere d'apprendre , est que je n'ai jamais su la prosodie , encore moins les regles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la

langue en vers & en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je suis convaincu que, sans maître, cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers, qui est l'hexametre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis quand j'étois en doute si une syllabe étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes, à cause des altérations permises par les regles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvéniens, & sur-tout une peine incroyable. Je fais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi je quittois mes livres; & si le diné n'étoit pas prêt, j'allois faire viête à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin, en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller, j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que quelque malade que je puisse être, l'appétit

ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement , en causant de nos affaires , en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine , quand il faisoit beau , nous allions derriere la maison prendre le café dans un cabinet frais & touffu , que j'avois garni de houblon , & qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur ; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes , nos fleurs , à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre , & qui nous en faisoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin : c'étoient des abeilles. Je ne manquois guere , & souvent Maman avec moi , d'aller leur rendre visite ; je m'intéressois beaucoup à leur ouvrage , je m'amusois infiniment à les voir revenir de la picorée , leurs petites cuisses quelquefois si chargées , qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours , la curiosité me rendit indiscret , & elles me piquerent deux ou trois fois ; mais ensuite nous fimes si bien connoissance , que , quelque près que je vinssse , elles me

laissoient faire ; & quelque pleines que fussent les ruches , prêtes à jeter leur essaim , j'en étois quelquefois entouré ; j'en avois sur les mains , sur le visage , sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme & n'ont pas tort ; mais font-ils sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire , leur confiance devient si grande , qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournois à mes livres : mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude , que de récréation & d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîné , & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant , mais sans gêne & presque sans regle , à lire sans étudier. La chose que je suivois le plus exactement , étoit l'histoire & la géographie ; & comme cela ne demandoit point de contention d'esprit , j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. Petau , & je m'en-

fonçai dans les ténèbres de la chronologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique , qui n'a ni fond ni rive , & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des temps & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie , si j'avois eu des instrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres , & de quelques observations grossières , faites avec une lunette d'approche , seulement pour connoître la situation générale du ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer à *yeux nus* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphere céleste , pour étudier les constellations. J'avois attaché ce planisphere sur un châssis ; & les nuits où le ciel étoit serein , j'allois dans le jardin poser mon châssis sur quatre piquets de ma hauteur , le planisphere tourné en-dessous ; & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle , je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets ; puis

regardant alternativement le planisphere avec mes yeux , & les astres avec ma lunette , je m'exerçois à connoître les étoiles & à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. Noiret étoit en terrasse ; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faisoit. Un soir , des payfans passant assez tard , me virent dans un grotesque équipage , occupé à mon opération. La lueur qui donnoit sur mon planisphere , & dont ils ne voyoient pas la cause , parce que la lumiere étoit cachée à leurs yeux par les bords du seau , ces quatre piquets , ce grand papier barbouillé de figures , ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir , donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les rassurer : un chapeau clabaud par-dessus mon bonnet , & un pet-en-l'air ouetté de Maman , qu'elle m'avoit obligé de mettre , offroient à leurs yeux l'image d'un vrai forcier ; & comme il étoit près de minuit , ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabat. Peu curieux d'en voir

d'avantage , ils se fauverent très-alarmés , éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision ; & l'histoire courut si bien , que dès le lendemain chacun fut dans le voisinage , que le fabat se tenoit chez M. Noiret. Je ne fais ce qu'eût produit enfin cette rumeur , si l'un des payfans témoins de mes conjurations , n'en eût le même jour porté sa plainte à deux jésuites qui venoient nous voir , & qui sans savoir de quoi il s'agissoit , les défabuserent par provision. Ils nous conterent l'histoire , je leur en dis la cause , & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu , crainte de récidive , que j'observerois désormais sans lumiere , & que j'irois consulter le planisphere dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la montagne* ma magie de Venise , trouveront , je m'affure , que j'avois de longue main une grande vocation pour être forcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes , quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres ; car ils avoient toujours la préférence ; & dans ce qui n'excédoit

pas mes forces , je travaillois comme un payfan. Mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit guere alors sur cet article , que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs , je voulois faire à la fois deux ouvrages , & par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force , de la mémoire ; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec une peine incroyable j'étudiois & repaissois tout en travaillant. Je ne fais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris & rappris bien vingt fois les éclogues de Virgile , dont je ne fais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres , par l'habitude que j'avois d'en porter par-tout avec moi , au colombier , au jardin , au verger , à la vigne. Occupé d'autre chose , je posois mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie ; par-tout j'oublois de le reprendre , & souvent au bout de quinze jours

je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébété , tout occupé que j'étois fans cesse à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire étant ceux que je lisois le plus fréquemment , m'avoient rendu demi-janséniste ; & malgré toute ma confiance , leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer , que jusques là j'avois très-peu craint , troubloit peu à peu ma fécurité ; & si Maman ne m'eût tranquillisé l'ame , cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confesseur , qui étoit aussi le sien , contribuoit pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'étoit le P. Hemet , jésuite , bon & sage vieillard , dont la mémoire me fera toujours en vénération. Quoique jésuite , il avoit la simplicité d'un enfant ; & sa morale , moins relâchée que douce , étoit précisément ce qu'il me falloit pour balancer les tristes impressions du

janfénisme. Ce bon homme & son compagnon le P. Coppier venoient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames ! car ils étoient trop vieux alors, pour que je les présume en vie encore aujourd'hui. J'allois aussi les voir à Chambéry, je me familiarisois peu à peu avec leur maison ; leur bibliothèque étoit à mon service : le souvenir de cet heureux temps se lie avec celui des jésuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre ; & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuse, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sincèrement.

Je voudrois savoir s'il passe quelquefois dans le cœur des autres hommes, des puérilités pareilles à celles qui passent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on la puisse mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agi-

toit encore souvent. Je me demandois : en quel état suis-je ? Si je mourois à l'infant même , ferois-je damné ? Selon mes jansénistes , la chose étoit indubitable ; mais selon ma conscience , il me paroissoit que non. Toujours craintif , & flottant dans cette cruelle incertitude , j'avois recours , pour en sortir , aux expédiens les plus risibles , & pour lesquels je ferois volontiers enfermer un homme , si je lui en voyois faire autant. Un jour , rêvant à ce triste sujet , je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres , & cela avec mon adresse ordinaire , c'est-à-dire , sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice , je m'avifai de m'en faire une espece de pronostic , pour calmer mon inquiétude. Je me dis : je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi ; si je le touche , signe de salut ; si je le manque , signe de damnation. Tout en disant ainsi , je jette ma pierre d'une main tremblante & avec un horrible battement de cœur , mais si heureusement qu'elle va

frapper au beau milieu de l'arbre : ce qui véritablement n'étoit pas difficile ; car j'avois eu soin de le choisir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut. Je ne fais , en me rappelant ce trait , si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres , grands hommes , qui riez sûrement , félicitez-vous , mais n'insultez pas à ma misere ; car je vous jure que je la sens bien.

Au reste , ces troubles , ces alarmes , inséparables peut-être de la dévotion , n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois assez tranquille ; & l'impresion que l'idée d'une mort prochaine faisoit sur mon ame , étoit moins de la tristesse qu'une langueur paisible , & qui même avoit ses douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers , une espece d'exhortation que je me faisois à moi-même , & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort , & sans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison !

Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse, que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé, délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame, étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive, qui leur fait savourer avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne fais pourquoi, ou plutôt je le fais bien. C'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples, dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le satisfaire en sûreté de conscience. Mon cœur, neuf encore, se livroit à tout avec un plaisir d'enfant; ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange: car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis. Des dînés faits sur l'herbe à Montagnole, des soupés sous le berceau, la récolte des

fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faisoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres, qui fait époque dans ma mémoire, un jour de S. Louis, dont Maman portoit le nom. Nous partîmes ensemble & seuls de bon matin, après la messe qu'un carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maison. J'avois proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, & que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance ; car la course devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & grasse, ne marchoit pas mal ; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au soleil & souvent à l'ombre ; nous reposant de temps en temps, & nous oubliant des heures entières ; causant de nous, de notre union, de la douceur de
notre

notre sort, & faisant pour sa durée, des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout sembloit conspirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu ; point de poussière, & des ruisseaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon sans nuages ; la sérénité régnoit au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un payfan, & partagé avec sa famille qui nous béniffoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens ! Après le dîné, nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où, tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre café, Maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amuserent beaucoup, & qui devoient me donner du goût pour la botanique. Mais le moment n'étoit pas venu ; j'étois distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper, fit diversion aux fleurs & aux plantes. La

situation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé, me rappellerent l'espece de rêvé que tout éveillé j'avois fait à Annecy sept ou huit ans auparavant, & dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans, qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement j'embrassai cette chere amie. Maman, Maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis long-temps, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, graces à vous, est à son comble. Puisset-il ne pas décliner désormais ! Puisset-il durer aussi long-temps que j'en conserverai le goût ! Il ne finira qu'avec moi.

Ainsi coulerent mes jours heureux, & d'autant plus heureux que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'envifageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la source de mes soucis fût absolument tarie ; mais je lui voyois prendre un autre cours, que je dirigeois de mon mieux sur des objets utiles, afin

qu'elle portât son remede avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédiffoit pas avec moi. Peu à peu elle prit celui des foins champêtres ; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit fur cela des connoiffances dont elle faisoit ufage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendoit de la maison qu'elle avoit prise, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin, portant son humeur entreprenante fur des objets d'agriculture, au lieu de rester oifive dans fa maison, elle prenoit le train de devenir bientôt une groffe fermiere. Je n'aimois pas trop à la voir ainfi s'étendre, & je m'y oppofois tant que je pouvois ; bien sûr qu'elle feroit toujours trompée, & que son humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépenfe au-delà du produit. Toutefois je me confolois en pensant que ce produit du moins ne feroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvoit former, celle-là me paroiffoit la moins ruineufe ; & fans y envifager comme elle un objet de pro-

fit, j'y envisageois une occupation continuelle, qui la garantiroit des mauvaises affaires & des escrocs. Dans cette idée, je desirois ardemment de recouvrer autant de force & de fanté qu'il m'en falloit pour veiller à ses affaires, pour être piqueur de ses ouvriers, ou son premier ouvrier; & naturellement l'exercice que cela me faisoit faire, m'arrachant souvent à mes livres & me distraisant sur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver suivant, Barillot revenant d'Italie, m'apporta quelques livres, entr'autres le *Bontempi* & la *Cartella per musica* du P. Banchieri, qui me donnerent du goût pour l'histoire de la musique & pour les recherches théoriques de ce bel art. Barillot resta quelque temps avec nous; & comme j'étois majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que j'irois le printemps suivant à Geneve, redemander le bien de ma mere, ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on fût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été résolu. J'allai à

Geneve ; mon père y vint de son côté. Depuis long-temps il y revenoit sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé son décret : mais comme on avoit de l'estime pour son courage & du respect pour sa probité, on feignoit d'avoir oublié son affaire ; & les magistrats, occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas éfaroucher avant le temps la bourgeoisie, en lui rappelant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion ; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve sont à cet égard moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion, perd non-seulement son état, mais son bien. Le mien ne me fut donc pas disputé, mais se trouva, je ne fais comment, réduit à fort peu de chose. Quoiqu'on fût à peu près sûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres suffisants pour réclamer sa part, & je la laissai sans

regret pour aider à vivre à mon pere, qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de justice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le reste aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route; & le moment où je déposai cet argent dans ses mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames qui, faisant ces choses-là sans effort, les voient sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, & cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma fanté ne se rétablissoit point; je dépérissois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un squelette. Mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes; j'étois continuellement oppressé, & ma foiblesse enfin devint telle que j'avois peine à me mou-

voir ; je ne pouvois presser le pas sans étouffer , je ne pouvois me baisser sans avoir des vertiges , je ne pouvois soulever le plus léger fardeau ; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs sont les maladies des gens heureux ; c'étoit la mienne : les pleurs que je versois souvent sans raison de pleurer , les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau , l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie , tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait , pour ainsi dire , extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas , qu'il faut nécessairement que l'ame ou le corps souffre , quand ils ne souffrent pas tous les deux , & que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieusement de la vie ; ma machine en décadence m'en empêchoit , sans qu'on pût dire où la cause du mal avoit son vrai siege. Dans la suite , malgré

le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs; & maintenant que j'écris ceci, infirme & presque sexagénaire, accablé de douleurs de toute espèce, je me sens pour souffrir, plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie; & passant en revue la multitude & le jeu des pièces qui composoient ma machine, je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour: loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je pusse encore vivre; & je ne lisois pas la description d'une maladie, que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que, si je n'avois pas été malade, je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne, je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai

par-dessus une plus cruelle encore, dont je m'étois cru délivré; la fantaisie de guérir: c'en est une difficile à éviter, quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur, & Salomon lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit, pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'Anet avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur M. Sauvages, on lui avoit dit que M. Fizes avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. Fizes. L'espérance de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en

fournit le moyen. Maman, loin de m'en détourner, m'y exhorte ; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatigant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans, cinq ou six autres chaises arriverent à la file après la mienne. Pour le coup, c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étoient le cortège d'une nouvelle mariée, appelée Mad. de ***. Avec elle étoit une autre femme appelée Mad. N***, moins jeune & moins belle que Mad. de***, mais non moins aimable, & qui de Romans, où s'arrêtoit celle-ci, devoit poursuivre sa route jusqu'au***, près le pont du S. Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoissance ne fut pas si-tôt faite avec des femmes brillantes & la suite qui les entouroit : mais enfin, suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & sous peine de passer pour un loup-garou, forcé de me présenter à la même

table, il falloit bien que cette connoiffance fe fit. Elle fe fit donc, & même plus tôt que je n'aurois voulu; car tout ce fracas ne convenoit guere à un malade, & surtout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si infinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva de moi. Mad. de***, trop entourée de ses jeunes roquets, n'avoit guere le temps de m'agacer; & d'ailleurs, ce n'en étoit pas la peine, puisque nous allions nous quitter: mais Mad. N***, moins obfédée, avoit des provisions à faire pour sa route: voilà Mad. N*** qui m'entreprend, & adieu le pauvre Jean-Jaques, ou plutôt adieu la fièvre, le polype; tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me resterent, & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma fanté fut le premier texte de notre connoiffance. On voyoit que j'étois malade, on favoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manières

n'annonçassent pas un débauché; car il fut clair dans la suite, qu'on ne m'avoit pas soupçonné d'aller y faire un tour de casse-rolle. Quoique l'état de maladie ne soit pas pour un homme une grande recommandation près des dames, il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin elles envoyoit favoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles; elles s'informoient comment j'avois passé la nuit. Une fois, selon ma louable coutume de parler sans penser, je répondis que je ne savois pas. Cette réponse leur fit croire que j'étois fou; elles m'examinèrent davantage, & cet examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Mad. de*** dire à son amie: il manque de monde, mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En se familiarisant, il falloit parler de soi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarrassoit; car je sentoits très-bien que parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes, ce mot de nou-

veau converti m'alloit tuer. Je ne fais par quelle bizarrerie je m'avifai de passer pour Anglois. Je me donnai pour jacobite, on me prit pour tel ; je m'appellai Dudding, & l'on m'appella M. Dudding. Un maudit marquis de ***, qui étoit là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus, & d'assez mauvaife humeur, s'avifa de lier conversation avec M. Dudding. Il me parla du roi Jâques, du prétendant, de l'ancienne cour de S. Germain. J'étois sur les épines. Je ne favois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le comte Hamilton & dans les gazettes ; cependant je fis de ce peu si bon usage, que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue angloise, dont je ne favois pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenoit & voyoit à regret le moment de se quitter. Nous faisons des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à S. Marcellin ; Mad. N*** voulut aller à la messe, j'y fus avec elle : cela faillit

à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste & recueillie, elle me crut dévot & prit de moi la plus mauvaise opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut ensuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression ; ou plutôt Mad. N***, en femme d'expérience & qui ne se rebutoit pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances, pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de présumer de ma figure, je crus qu'elle se moquoit de moi. Sur cette folie, il n'y eut forte de bêtises que je ne fisse ; c'étoit pis que le marquis du Legs. Mad. N*** tint bon, me fit tant d'agaceries & me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins sot eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisoit, plus elle me confirmoit dans mon idée ; & ce qui me tourmentoit davantage, étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois & je

lui disois en soupirant : ah , que tout cela n'est-il vrai ! je ferois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie ; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Mad. de *** & sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde , Mad. N*** , le marquis de *** & moi. Le marquis , quoique malade & grondeur , étoit un assez bon homme , mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Mad. N*** cachoit si peu le goût qu'elle avoit pour moi , qu'il s'en apperçut plus tôt que moi-même , & ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux bontés de la dame , si par un travers d'esprit dont moi seul étois capable , je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me persiffler. Cette sottise acheva de me renverser la tête , & me fit faire le plus plat personnage , dans une situation où mon cœur , étant réellement pris , m'en pouvoit dicter ,

un assez brillant. Je ne conçois pas comment Mad. N*** ne se rebuta pas de ma mauffaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'esprit, qui favoit discerner son monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre, & ce ne fut pas sans peine. A Valence, nous étions arrivés pour dîner, & selon notre louable coutume, nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville, à S. Jaques: je me souviendrai toujours de cette auberge, ainsi que de la chambre que Mad. N*** y occupoit. Après le dîné, elle voulut se promener; elle favoit que le marquis n'étoit pas allant: c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de temps à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes plaintes, auxquelles elle répon-

doit

doit d'un ton si tendre , me pressant quelquefois contre son cœur le bras qu'elle tenoit , qu'il falloit une stupidité pareille à la mienné , pour m'empêcher de vérifier si elle parloit sérieusement. Ce qu'il y avoit d'impayable , étoit que j'étois moi-même excessivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable ; l'amour la rendoit charmante ; il lui rendoit tout l'éclat de la première jeunesse , & elle ménageoit ses agaceries avec tant d'art , qu'elle auroit séduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aise , & toujours sur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenser , ou de déplaire , la frayeur plus grande encore d'être hué , sifflé , berné , de fournir une histoire à table , & d'être complimenté sur mes entreprises par l'impitoyable marquis , me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma sottise honte , & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au supplice ; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon , dont je sentoient tout le ridicule en si beau chemin. Ne sachant plus quelle contenance

tenir, ni que dire, je me taisois ; j'avois l'air boudeur ; enfin je faisois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureusement, Mad. N*** prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence, en passant un bras autour de mon cou, & dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne, pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvoit se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit temps. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur & ma bouche n'ont si bien parlé ; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts ; & si cette petite conquête avoit coûté des soins à Mad. N***, j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans, je ne me rappellerois jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune ; mais n'étant non plus ni laide ni

vieille, elle n'avoit rien dans sa figure, qui empêchât son esprit & ses graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le visage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ses raisons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout son prix. On pouvoit la voir sans l'aimer, mais non pas la posséder sans l'adorer; & cela prouve, ce me semble, qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt & trop vif, pour être excusable, mais où le cœur entroit du moins autant que les sens; & durant le temps court & délicieux que je passai auprès d'elle, j'eus lieu de croire, aux ménagemens forcés qu'elle m'imposoit, que quoique sensuelle & voluptueuse, elle aimoit encore mieux ma santé que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au marquis. Il n'en tiroit pas moins sur moi : au contraire, il me traitoit plus que ja-

mais en pauvre amoureux tranſi, martyr des rigueurs de ſa dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un ſourire, un regard, qui pût me faire ſouſçonner qu'il nous eût devinés; & je l'aurois cru notre dupe, ſi madame N***, qui voyoit mieux que moi, ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme; & en effet, on ne ſauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni ſe comporter plus poliment qu'il fit toujours, même envers moi, ſauf ſes plaifanteries, ſur-tout depuis mon ſuccès. Il m'en attribuoit l'honneur peut-être, & me ſuppoſoit moins ſot que je ne l'avois paru. Il ſe trompoit, comme on a vu; mais n'importe: je profitois de ſon erreur; & il eſt vrai qu'alors les riſeurs étant pour moi, je prêtois le flanc de bon cœur & d'afſez bonne grace à ſes épigrammes, & j'y ripoiſtois quelquefois même afſez heureuſement, tout fier de me faire honneur auprès de madame N***, de l'eſprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une

faison de bonne chere. Nous la faisons par-tout excellente , graces aux bons soins du marquis. Je me ferois pourtant passé qu'il les étendit jusqu'à nos chambres : mais il envoyoit devant, son laquais pour les retenir ; & le coquin, soit de son chef, soit par l'ordre de son maître, le logeoit toujours à côté de madame N***, & me fourroit à l'autre bout de la maison : mais cela ne m'embarraffoit guere, & nos rendez - vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours, pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun mélange de peines : ce sont les premières & les seules que j'aie ainsi goûtées ; & je puis dire que je dois à madame N*** de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.

Si ce que je sentoie pour elle n'étoit pas précisément de l'amour, c'étoit du moins un retour si tendre pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une sensualité si brûlante dans le plaisir, & une

Intimité si douce dans les entretiens ; qu'elle avoit tout le charme de la passion , fans en avoir le délire qui tourne la tête , & fait qu'on ne fait pas jouir. Je n'ai senti l'amour vrai qu'une seule fois en ma vie , & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois madame de Warrens ; mais c'étoit pour cela même que je la possédois cent fois mieux. Près de Maman , mon plaisir étoit toujours troublé par un sentiment de tristesse , par un secret serrement de cœur , que je ne surmontois pas sans peine ; au lieu de me féliciter de la posséder , je me reprochois de l'avilir. Près de madame N*** , au contraire , fier d'être homme & d'être heureux , je me livrois à mes sens avec joie , avec confiance ; je partageois l'impression que je faisois sur les siens ; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté , mon triomphe , & pour tirer de là de quoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le marquis , qui étoit du pays ;

mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar, & dès lors madame N*** établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, & je passai dans la fienné avec elle. Je puis affurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette maniere, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar, elle eut des affaires qui l'y rétinent trois jours, durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure, pour une visite qui lui attira des importunités défolantes, & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétextâ des incommodités qui ne nous empêcherent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & sous le plus beau ciel du monde. O, ces trois jours! j'ai dû les regretter quelquefois; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il fallut nous séparer, & j'avoue qu'il en étoit temps; non que je fusse rassasié, ni prêt à l'être, je m'at-

tachois chaque jour davantage ; mais malgré toute la discrétion de la dame, il ne me restoit guere que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que , pùisque ce régime me faisoit du bien , j'en userois , & que j'irois passer l'hiver au ***, sous la direction de madame N***. Je devois seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines , pour lui laisser le temps de préparer les choses de maniere à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois savoir , sur ce que je devois dire , sur la maniere dont je devois me comporter. En attendant , nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du soin de ma fanté ; m'exhorta de consulter d'habiles gens , d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriroient , & se chargea , quelque sévere que pût être leur ordonnance , de m'ê la faire exécuter tandis que je serois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit sincérement , car elle m'aimoit : elle m'en donna mille preuves

plus sûres que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageois pas dans l'opulence; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut, à notre séparation, me forcer de partager sa bourse, qu'elle apportoit de Grenoble assez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin, je la quittai le cœur tout plein d'elle, & lui laissant, ce me semble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route, en la recommençant dans mes souvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne pensois qu'au *** & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que madame N*** & ses entours. Tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête, tous les détails dans lesquels madame N*** étoit entrée pour me faire d'avance une idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute

sa maniere de vivre. Elle avoit une fille, dont elle m'avoit parlé très-souvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans passés; elle étoit vive, charmante, & d'un caractère aimable. On m'avoit promis que j'en ferois caressé : je n'avois pas oublié cette promesse, & j'étois fort curieux d'imaginer comment mademoiselle N*** traiteroit le bon ami de sa maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont S. Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont - du - Gard; je n'y manquaï pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains, que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup, l'objet passa mon attente, & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus, qu'il est au milieu d'un désert où le silence & la solitude rendent

l'objet plus frappant , & l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière , & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun ? Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice , que le respect m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un insecte dans cette immensité. Je sentoïis , tout en me faisant petit , je ne fais quoi qui m'élevoit l'ame , & je me disois en soupirant : que ne suis-je né Romain ! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait & rêveur , & cette rêverie ne fut pas favorable à madame N***. Elle avoit bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier , mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes, j'allai voir les arenés : c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont - du - Gard , & qui me fit beaucoup moins d'impression , soit que mon admiration se fût épuisée sur le premier objet , soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaste & superbe cirque est entouré de vilaines petites maisons , & d'autres maisons plus petites & plus vilaines encore remplissent l'arene ; de sorte que le tout ne produit* qu'un effet disparate & confus , où le regret & l'indignation étouffent le plaisir & la surprise. J'ai vu depuis , le cirque de Vérone , infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes , mais entretenu & conservé avec toute la décence & la propreté possibles , & qui par cela même me fit une impression plus forte & plus agréable. Les François n'ont soin de rien & ne respectent aucun monument. Ils sont tout feu pour entreprendre , & ne savent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point - & ma sensua-

lité mise en exercice s'étoit si bien éveillée ; que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chere, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret, le plus estimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient, avoient fait tirer parti de son heureuse situation, pour le tenir abondamment approvisionné & avec choix. C'étoit réellement une chose curieuse de trouver dans une maison seule & isolée, au milieu de la campagne, une table fournie en poisson de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, servie avec ces attentions & ces soins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq sous. Mais le Pont-de-Lunel ne resta pas long-temps sur ce pied ; & à force d'user sa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route, que j'étois malade ; je m'en souvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me restoient ; & quoique l'habitude m'y rendit

moins sensible, c'en étoit assez pour se croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet, ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faisoient plus souffrir l'esprit que le corps, dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que, distrait par des passions vives, je ne songeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le sentoisi-tôt que j'étois de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de madame N*** & au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres, sur-tout M. Fizes; & pour surabondance de précaution, je me mis en pension chez un médecin. C'étoit un Irlandois appelé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table assez nombreuse d'étudians en médecine; & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. Fitz-Moris se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture, & ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins, comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. Fizes, & de veiller

sur ma fanté. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime; on ne gaignoit pas d'indigestions à cette pension là; & quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espece, les objets de comparaison étoient si proches, que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même, que M*** étoit un meilleur pourvoyeur que M. Fitz-Moris. Cependant, comme on ne mourroit pas de faim non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie, cette maniere de vivre me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, sur-tout je ne fais quelles eaux', je crois les eaux de Vals, & à écrire à madame N***; car la correspondance alloit son train, & Rousseau se chargeoit de retirer les lettres de son ami Dudding. A midi, j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commensaux, qui tous étoient de très-bons enfans; on se rassemblait, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire,

occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas ; je n'en avois ni la force ni l'adresse : mais je pariois ; & suivant avec l'intérêt du pari , nos joueurs & leurs beules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres , je faisois un exercice agréable & salutaire , qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors de la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais ; mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens , quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. Fitz - Moris , grand joueur de mail , étoit notre président ; & je puis dire , malgré la mauvaise réputation des étudiants , que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse , qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux , plus gais que libertins ; & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire , que je n'aurois pas mieux demandé que
de

de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians, plusieurs Irlandois, avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'anglois par précaution pour le ***; car le temps approchoit de m'y rendre. Madame N*** m'en pressoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire & me traitoient sur ce pied, avec leur squine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces messieurs ne connoissoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade: car comment supposer que des docteurs ne fussent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser & me faire manger mon argent; & jugeant que leur substitut du *** feroit cela tout aussi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, & je quittai

Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de novembre, après six semaines ou deux mois de séjour dans cette ville, où je laissai une douzaine de Louis, sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction, si ce n'est un cours d'anatomie commencé sous M. Fitz-Morris, & que je fus obligé d'abandonner, par l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquoit, & qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dedans de moi, sur la résolution que j'avois prise, j'y réfléchissois en m'avançant toujours vers le Pont S. Esprit, qui étoit également la route du *** & de Chambéry. Les souvenirs de Maman & ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de madame N***, réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma première route. Ils devinrent si vifs au retour, que balançant l'amour du plaisir, ils me mirent en état d'écouter la raison seule. D'abord, dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer, je pouvois être

moins heureux que la première fois ; il ne falloit dans tout le *** qu'une seule personne qui eût été en Angleterre , qui connût les Anglois , ou qui fût leur langue , pour me démafquer. La famille de madame N*** pouvoit fe prendre de mauvaife humeur contre moi , & me traiter peu honnêtement. Sa fille , à laquelle malgré moi , je penfois plus qu'il n'eût fallu , m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux , & cette peur faifoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc , pour prix des bontés de la mere , chercher à corrompre fa fille , à lier le plus déteftable commerce , à mettre la diffenfion , le déshonneur , le fcandale & l'enfer dans fa maifon ? Cette idée me fit horreur : je pris bien la ferme réfolution de me combattre & de me vaincre , fi ce malheureux penchant venoit à fe déclarer. Mais pourquoi m'expofer à ce combat ? Quel miférable état de vivre avec la mere dont je ferois raffafié , & de brûler pour la fille fans ofer lui montrer mon cœur ! Quelle néceffité d'aller chercher

cet état, & m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisirs dont j'avois d'avance épuisé le plus grand charme? Car il est certain que ma fantaisie avoit perdu sa première vivacité. Le goût du plaisir y étoit encore, mais la passion n'y étoit plus. A cela se mêloient des réflexions relatives à ma situation, à mes devoirs, à cette Maman si bonne, si généreuse, qui déjà chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenses, qui s'épuisoit pour moi, & que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif qu'il l'emporta à la fin. En approchant du S. Esprit, je pris la résolution de brûler l'étape du *** & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement; avec quelques soupirs, je l'avoue, mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la première fois de ma vie, de me dire, je mérite ma propre estime; je fais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la première obligation véritable que j'aie à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes

si purs que j'avois adoptés, il y avoit peu de temps; après les regles de sagesse & de vertu que je m'étois faites; & que je m'étois senti si fier de suivre; la honte d'être si peu conséquent à moi-même; de démentir si-tôt & si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté: l'orgueil eut peut-être autant de part à ma résolution que la vertu; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables, qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions, est d'élever l'ame & de la disposer à en faire de meilleures: car telle est la foiblesse humaine, qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma résolution, je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivresse avoit fait disparoître. Plein de bons sentimens & de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute, ne pensant qu'à

régler désormais ma conduite sur les loix de la vertu, à me consacrer sans réserve au service de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! la sincérité de mon retour au bien sembloit me promettre une autre destinée : mais la mienne étoit écrite & déjà commencée ; & quand mon cœur, plein d'amour pour les choses bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeste qui devoit traîner à sa suite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence, le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de temps à Chaparillan, afin d'arriver juste au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir. J'aime mieux le différer un peu, pour y

joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réuffi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une efpece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois ; & ces emprefsemens qui m'étoient fi fenfibles , valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois fi je ne la verrois point fur le chemin ; le cœur me battoit de plus en plus à mefure que j'approchois. J'arrive effoufflé ; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois perfonne dans la cour, fur la porte, à la fenêtre ; je commence à me troubler ; je redoute quelque accident. J'entre ; tout eft tranquille ; des ouvriers goûtoient dans la cuifine ; du refte aucun apprêt. La fervante parut furprife de me voir ; elle ignoroit que je duffe arriver. Je monte ; je la vois enfin , cette chere Maman fi tendrement, fi vivement, fi purement aimée ; j'accours , je m'élançe à fes pieds. Ah , te voilà , petit ! me dit - elle , en m'embraffant : as - tu fait bon voyage.?

comment te portes - tu ? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avoit pas reçu ma lettre. Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je ; & l'éclaircissement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoissois pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ : mais cette fois il y paroissoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud ; son pere appellé Vintzenried , étoit concierge , ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de monsieur le capitaine étoit garçon perruquier , & couroit le monde en cette qualité , quand il vint se présenter à madame de Warens , qui le reçut bien , comme elle faisoit tous les passans , & sur-tout ceux de son pays. C'étoit un grand fade blondin , assez bien fait , le visage plat , l'esprit de même , parlant comme le beau Léandre , mêlant tous les tons , tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes ; ne nommant que la moitié des marquises

avec lesquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coëffé de jolies femmes, dont il n'eût aussi coëffé les maris. Vain, sot, ignorant, insolent; au demeurant, le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence, & l'associé qui me fut offert après mon retour.

O ! si les ames dégagées de leurs terrestres entraves, voient encore du sein de l'éternelle lumiere ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chere & respectable, si je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même ; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! combien votre aimable & doux caractère, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise & toutes vos excellentes vertus ne rachètent-elles pas de foiblesses, si l'on peut appeller ainsi les torts de votre seule raison ! Vous eûtes des erreurs, & non pas des vices ; votre conduite fut

repréhensible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions, qui étoient toujours en grand nombre; il s'étoit fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu, il se faisoit voir & sur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paisible & qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger & charier, de scier ou fendre du bois; on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main; on l'entendoit courir, cogner, crier à pleine tête. Je ne fais de combien d'hommes il faisoit le travail; mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamarre en imposa à ma pauvre Maman; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres,

& n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur , ses sentimens les plus constans , les plus vrais , ceux sur - tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleversement dans tout mon être ! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement , disparurent ; & moi , qui depuis mon enfance ne savois voir mon existence qu'avec la sienne , je me vis seul pour la première fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le suivirent , furent toujours sombres. J'étois jeune encore ; mais ce doux sentiment de jouissance & d'espérance , qui vivifie la jeunesse , me quitta pour jamais. Dès lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide ; & si quelquefois encore une image de bonheur effleura mes desirs , ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit

propre : je sentoïis qu'en l'obtenant , je ne ferois pas vraiment heureux.

J'étois fi bête & ma confiance étoit fi pleine , que malgré le ton familier du nouveau venu , que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman , qui rapprochoit tout le monde d'elle , je ne me ferois pas avifé d'en foupçonner la véritable caufe , fi elle ne me l'eût dite elle-même ; mais elle fe preffa de me faire cet aveu , avec une franchise capable d'ajouter à ma rage , fi mon cœur eût pu fe tourner de ce côté-là ; trouvant quant à elle la chofe toute fimple , me reprochant ma négligence dans la maifon , & m'alléguant mes fréquentes abfences , comme fi elle eût été d'un tempérament fort preffé d'en remplir les vuides. Ah ! Maman , lui dis-je , le cœur ferré de douleur , qu'ofez-vous m'apprendre ? Quel prix d'un attachement pareil au mien ! Ne m'avez-vous tant de fois confervé la vie , que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chere ? J'en mourrai , mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me

rendre fou , que j'étois un enfant ; qu'on ne mouroit point de ces choses là ; que je ne perdrais rien ; que nous n'en ferions pas moins bons amis , pas moins intimes dans tous les sens ; que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre , en un mot , que tous mes droits demeuroient les mêmes , & qu'en les partageant avec un autre , je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté , la vérité , la force de mes sentimens pour elle , jamais la sincérité , l'honnêteté de mon ame ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds , j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non , Maman , lui dis-je avec transport ; je vous aime trop pour vous avilir ; votre possession m'est trop chère pour la partager : les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis , se sont accrus avec mon amour ; non , je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations ; soyez-en toujours digne : il

m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô Maman, que je vous cede ; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime !

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman si chérie, que des yeux d'un véritable fils ; & il est à noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation secrète, comme je m'en suis trop apperçu, elle n'employa jamais, pour m'y faire renoncer, ni propos insinuans, ni caresses, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes savent user sans se commettre, & qui manquent rarement de leur réussir. Réduit à me chercher un fort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je passai bientôt à l'autre extrémité, & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement, que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent desir de la voir heu-

reuse à quelque prix que ce fût, abforboit toutes mes affections : elle avoit beau féparer son bonheur du mien , je le voyois mien , en dépit d'elle.

Ainsi commencerent à germer avec mes malheurs , les vertus dont la semence étoit au fond de mon ame , que l'étude avoit cultivées , & qui n'atendoient pour éclore , que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée , fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit supplanté. Je voulus au contraire , & je voulus sincérement m'attacher à ce jeune homme , le former , travailler à son éducation , lui faire sentir son bonheur , l'en rendre digne s'il étoit possible , & faire , en un mot , pour lui tout ce qu'Anet avoit fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquoit entre les personnes. Avec plus de douceur & de lumieres , je n'avois pas le sang-froid & la fermeté d'Anet , ni cette force de caractere qui en impositoit , & dont j'aurois eu besoin pour réussir. Je trouvai encore

moins dans le jeune homme les qualités qu'Anet avoit trouvées en moi ; la docilité, l'attachement, la reconnoissance, surtout le sentiment du besoin que j'avois de ses soins, & l'ardent desir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former, ne voyoit en moi qu'un pédant importun, qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maison ; & mesurant les services qu'il y croyoit rendre sur le bruit qu'il y faisoit, il regardoit ses haches & ses pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelqu'égard il n'avoit pas tort ; mais il partoit de là pour se donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payfans, du gentilhomme campagnard ; bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de Vintzenried ne lui paroissant pas assez noble, il le quitta pour celui de M. de Courtilles, & c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu à Chambéry, & en Maurienne, où il s'est marié.

Enfin

Enfin , tant fit l'illustre personnage , qu'il fut tout dans la maison , & moi rien. Comme lorsque j'avois le malheur de lui déplaire , c'étoit Maman , & non pas moi , qu'il grondoit , la crainte de l'exposer à ses brutalités , me rendoit docile à tout ce qu'il desiroit ; & chaque fois qu'il fendoit du bois , emploi qu'il remplissoit avec une fierté sans égale , il falloit que je fusse là , spectateur oisif , & tranquille admirateur de sa prouesse. Ce garçon n'étoit pourtant pas absolument d'un mauvais naturel ; il aimoit Maman , parce qu'il étoit impossible de ne la pas aimer : il n'avoit même pas pour moi de l'aversion ; & quand les intervalles de ses fougues permettoient de lui parler , il nous écoutoit quelquefois assez docilement , convenant franchement qu'il n'étoit qu'un sot ; après quoi , il n'en faisoit pas moins de nouvelles sottises. Il avoit d'ailleurs une intelligence si bornée & des goûts si bas , qu'il étoit difficile de lui parler raison & presque impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes , il ajouta le

ragoût d'une femme-de-chambre, vieille, rousse, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fit mal au cœur. Je m'aperçus de ce nouveau manège, & j'en fus outré d'indignation; mais je m'aperçus d'une autre chose qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jeta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors: ce fut le refroidissement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée, & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qui en résulte pour elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible, que l'homme, dont au reste elle se foucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception;

puifqu'une fympathie fi naturelle & fi forte fut altérée en elle par une abftinence qui n'avoit que des motifs de vertu , d'attachement & d'eftime. Dès lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs, qui fit toujours la plus douce jouiffance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi, que quand elle avoit à se plaindre du nouveau venu ; quand ils étoient bien enfemble , j'entrois peu dans fes confidences. Enfin elle prenoit peu à peu une maniere d'être , dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore , mais elle ne lui faisoit plus befoin ; & j'aurois passé des jours entiers fans la voir , qu'elle ne s'en feroit pas apperçue.

Insensiblement je me sentis ifolé & feul dans cette même maifon dont auparavant j'étois l'ame , & où je vivois pour ainfi dire à double. Je m'accoutumai peu à peu à me féparer de tout ce qui s'y faisoit , de ceux même qui l'habitoient ; & pour m'épargner de continuels déchiremens , je m'enfermois avec mes livres , ou bien j'allois foupirer & pleurer à mon aife au

milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chère, irritoient ma douleur, & qu'en cessant de la voir, je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison : je le lui dis ; & loin de s'y opposer, elle le favorisa. Elle avoit à Grenoble, une amie appelée Mad. Deybens, dont le mari étoit ami de M. de Mably, grand-prévôt à Lyon. M. Deybens me proposa l'éducation des enfans de M. de Mably : j'acceptai, & je partis pour Lyon, sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avois à peu près les connoissances nécessaires pour un précepteur, & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de Mably, j'eus le temps de me désabuser. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier, si l'emportement n'y eût mêlé ses orages,

Tant que tout alloit bien & que je voyois réuffir mes foins & mes peines, qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable, quand les chofes alloient de travers. Quand mes élèves ne m'entendoient pas, j'extravaguois; & quand ils marquoient de la méchanceté, je les aurois tués: ce n'étoit pas le moyen de les rendre favans & fages. J'en avois deux; ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un, de huit à neuf ans, appellé Sainte-Marie, étoit d'une jolie figure, l'esprit affez ouvert, affez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet, appellé Condillac, paroiffoit presque ftupide, muftard, têtû comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux fujets je n'avois pas befogne faite. Avec de la patience & du fang-froid, peut-être aurois-je pu réuffir; mais faute de l'une & de l'autre, je ne fis rien qui vaille, & mes élèves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'affiduité; mais je manquois d'égalité, fur-tout de prudence. Je ne favois employer auprès d'eux que

trois instrumens , toujours inutiles & souvent pernicieux auprès des enfans ; le sentiment , le raisonnement , la colere. Tantôt je m'attendrissois avec Sainte-Marie jusqu'à pleurer ; je voulois l'attendrir lui-même , comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur : tantôt je m'épuisois à lui parler raison , comme s'il avoit pu m'entendre ; & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils , je le prenois tout de bon pour raisonnable , parce qu'il étoit raisonneur. Le petit Condillac étoit encore plus embarrassant ; parce que n'entendant rien , ne répondant rien , ne s'émouvant de rien , & d'une opiniâtreté à toute épreuve , il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur : alors c'étoit lui qui étoit le sage , & c'étoit moi qui étois l'enfant. Je voyois toutes mes fautes , je les sentois , j'étudiois l'esprit de mes élèves , je les pénétois très-bien ; & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aie été la dupe de leurs ruses : mais que me servoit de voir le mal , sans savoir appliquer le remede ?

En pénétrant tout , je n'empêchois rien , je ne réussissois à rien , & tout ce que je faisois étoit précifément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réussissois guere mieux pour moi que pour mes élèves. J'avois été recommandé par Mad. Deybens à Mad. de Mably. Elle l'avoit priée de former mes manieres & de me donner le ton du monde : elle y prit quelques foins , & voulut que j'apprifse à faire les honneurs de sa maison ; mais je m'y pris si gauchement , j'étois si honteux , si fot , qu'elle se rebuta & me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir , felon ma coutume , amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s'en apperçût , mais je n'ofai jamais me déclarer ; elle ne se trouva pas d'humeur à faire les avances , & j'en fus pour mes lorgneries & mes foupirs , dont même je m'en-nuyai bientôt , voyant qu'ils n'aboutiffoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries ; parce que tout étant à moi , je n'avois rien à

voler. D'ailleurs , les principes élevés que je m'étois faits , devoient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses , & il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été ; mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations , que pour en avoir coupé la racine ; & j'aurois grand-peur de voler comme dans mon enfance , si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de Mably. Environné de petites choses volables , que je ne regardois même pas , je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli , dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table , m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche ; je croyois favoir bien coller le vin , je m'en vantai ; on me confia celui-là ; je le collai & le gâtai , mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire , & l'occasion fit que je m'en accommodai de temps en temps de quelques bouteilles , pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir

du pain ? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & presque insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'ofai jamais. Un beau monsieur, l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il ? Enfin je me rappelai le pis-aller d'une grande princesse, à qui l'on disoit que les payfans n'avoient pas de pain, & qui répondit, qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir là ! Sorti seul à ce dessein, je parcourois quelquefois toute la ville & passois devant trente pâtissiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique, & que sa physionomie m'attirât beaucoup, pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi, quand j'avois une fois ma chere petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre, j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faisois là tout seul, en lisant quelques pages de roman ! Car lire en

mangeant fut toujours ma fantaisie, au défaut d'un tête-à-tête. C'est le supplément de la société, qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'est comme si mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été dissolu ni crapuleux, & ne me suis enivré de ma vie. Ainsi mes petits vols n'étoient pas fort indiscrets : cependant ils se découvrirent ; les bouteilles me décelèrent. On ne m'en fit pas semblant ; mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de Mably se conduisit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme, qui sous un air aussi dur que son emploi, avoit une véritable douceur de caractère & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, & ce qu'on n'attendroit pas d'un officier de maréchaussée, même très-humain. En sentant son indulgence, je lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin, dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre, & d'une situation très-gênante,

qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'essai, durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de Mably lui-même voyoit tout cela aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer, si je ne lui en eusse épargné la peine; & cet excès de condescendance en pareil cas, n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus insupportable, étoit la comparaison continuelle que j'en faisois, avec celui que j'avois quitté; c'étoit le souvenir de mes chères Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & surtout de celle pour qui j'étois né, qui donnoit de l'ame à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenoit des ferremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant & à pied, pour

retourner auprès d'elle ; pourvu que je la reviffe encore une fois, j'aurois été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres, qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant, assez careffant ; que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce, en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeunesse, & je me retrouve à ses pieds. Ah ! j'y ferois mort de joie, si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses careffes, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines ! elle me reçut toujours avec son excellent cœur, qui ne pouvoit mourir qu'avec elle : mais je venois rechercher le passé, qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A

peine eus-je resté demi-heure avec elle , que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir , & cela , sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne ; car au fond , Courtilles n'étoit pas mauvais , & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout , & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi ? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant ? L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé , me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeler incessamment tant de doux souvenirs , c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets , livré à la plus noire mélancolie , je repris le train de rester seul , hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres , j'y cherchois des distractions utiles ; & sentant le péril imminent que j'avois tant craint

autrefois, je me tourmentoiso derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir, quand Maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer ; mais depuis moi, tout étoit changé. Son économe étoit un dissipateur. Il vouloit briller : bon cheval, bon équipage ; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins ; il faisoit des entreprises continues en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés, & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être faisie & peut-être supprimée. Enfin je n'envifageois que ruine & défastres ; & le moment m'en sembloit si proche, que j'en sentoie d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y chercher des remedes contre le trouble de mon ame ; je m'avifai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois ; & revenant à mes anciennes

idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne, pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentoies pas assez savant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta, m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner. Au contraire, j'en avois assez étudié la théorie, pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes, je les trouvois souvent fort malinventés. Il y avoit long-

temps que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres, pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, & je vis en y repensant, que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès, & je parvins à noter quelque musique que ce fût, par mes chiffres, avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite; & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne songeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'académie, je ne fisse une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma résolution fut prise & exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inspirée, & toujours le même dans tous les temps, je partis de Savoye avec mon système de
 musique,

musique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec une fidélité dont mon cœur est content. Si dans la suite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchise, & c'étoit mon dessein. Mais il faut m'arrêter ici. Le temps peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors on saura pourquoi je me tais.

Fin du sixieme Livre.

LES
A
RÉVERIES
DU
PROMENEUR
SOLITAIRE.

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc seul sur la terre , n'ayant plus de frere , de prochain , d'ami , de société que moi-même. Le plus sociable & le plus aimant des humains en a été proscriit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les raffinemens de leur haine quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame sensible , & ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en cessant de l'être , se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers , inconnus , nuls

enfin pour moi, puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil sur ma position. C'est une idée par laquelle il faut nécessairement que je passe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je suis dans cette étrange position, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, & que je vais me réveiller bien soulagé de ma peine, en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il faut que j'aie fait, sans que je m'en apperçusse, un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré, je ne fais comment, de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un chaos incompréhensible, où je n'apperçois rien du tout; & plus je pense à ma situation présente, & moins je puis comprendre où je suis.

Eh! comment aurois-je pu prévoir le

destin qui m'attendoit ? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y suis livré ? Pouvois-je , dans mon bon sens , supposer qu'un jour , moi le même homme que j'étois , le même que je suis encore , je passerois , je serois tenu , sans le moindre doute , pour un monstre , un empoisonneur , un affassin ; que je devien-drois l'horreur de la race humaine , le jouet de la canaille ; que toute la salutation que me feroient les passans , seroit de cracher sur moi ; qu'une génération toute entiere s'amuseroit d'un accord unanime à m'en-terrer tout vivant ? Quand cette étrange révolution se fit , pris au dépourvu , j'en fus d'abord bouleversé. Mes agitations , mon indignation , me plongèrent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour se calmer ; & dans cet intervalle , tombé d'erreur en erreur , de faute en faute , de sottise en sottise , j'ai fourni par mes imprudences , aux directeurs de ma destinée , autant d'instrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer sans retour.

Je me suis débattu long-temps aussi violemment que vainement. Sans adresse, sans art, sans dissimulation, sans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait, en me débattant, que m'enlacer davantage, & leur donner incessamment de nouvelles prises qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles, & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre, celui de me soumettre à ma destinée, sans plus regimber contre la nécessité. J'ai trouvé dans cette résignation le dédommagement de tous mes maux, par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une résistance aussi pénible qu'inférieure.

Une autre chose a contribué à cette tranquillité. Dans tous les raffinemens de leur haine, mes persécuteurs en ont omis un que leur animosité leur a fait oublier; c'étoit d'en graduer si bien les effets, qu'ils pussent entretenir & renouveler mes douleurs sans cesse, en me portant toujours.

quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'adresse de me laisser quelque lueur d'espérance, ils me tiendroient encore par là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer ensuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources; en ne me laissant rien, ils se sont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépression, la dérision, l'opprobre dont ils m'ont couvert, ne sont pas plus susceptibles d'augmentation que d'adoucissement; nous sommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y soustraire. Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misère, que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y fauroit plus rien ajouter. La douleur physique elle-même, au lieu d'augmenter mes peines, y feroit diversion. En m'arrachant des cris, peut-être elle m'épargneroit des gémissemens, & les déchiremens de mon corps suspendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux, puisque tout est fait? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne sauroient plus m'inspirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi sont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré: c'est toujours un soulagement. Les maux réels ont sur moi peu de prise; je prends aisément mon parti sur ceux que j'éprouve, mais non pas sur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur présence, & la menace m'est plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur juste valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés; & même au milieu de ma souffrance, je ne laisse pas de me sentir soulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'espérance, la seule habitude suffira pour me rendre de jour en jour plus supportable une situation que rien ne peut

empirer ; & à mesure que le sentiment s'en émouffe par la durée , ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes persécuteurs , en épuisant sans mesure tous les traits de leur animosité. Ils se sont ôté sur moi tout empire , & je puis désormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore , qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis long-temps je ne craignois plus rien , mais j'espérois encore ; & cet espoir , tantôt bercé , tantôt frustré , étoit une prise par laquelle mille passions diverses ne cessoient de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu , vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'espérance , & m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici-bas. Dès lors je me suis résigné sans réserve , & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute son étendue , j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte ; & même

ce retour ne pouvant plus être réciproque, me feroit désormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inspiré, leur commerce me feroit insipide & même à charge; & je suis cent fois plus heureux dans ma solitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la société. Elles n'y pourroient plus germer derechef à mon âge; il est trop tard. Qu'ils me fassent désormais du bien ou du mal, tout m'est indifférent de leur part; & quoi qu'ils fassent, mes contemporains ne feront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore sur l'avenir, & j'espérois qu'une génération meilleure, examinant mieux, & les jugemens portés par celle-ci sur mon compte, & sa conduite avec moi, démêleroit aisément l'artifice de ceux qui la dirigent, & me verroit enfin tel que je suis. C'est cet espoir qui m'a fait écrire mes Dialogues, & qui m'a suggéré mille folles tentatives pour les

faire passer à la postérité. Cet espoir, quoiqu'éloigné, tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le siecle un cœur juste ; & mes espérances, que j'avois beau jeter au loin, me rendoient également le jouet des hommes d'aujourd'hui. J'ai dit dans mes Dialogues sur quoi je fondois cette attente. Je me trompois. Je l'ai senti par bonheur assez à temps pour trouver encore avant ma dernière heure, un intervalle de pleine quiétude & de repos absolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne fera plus interrompu.

Il se passe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter sur le retour du public, même dans un autre âge, puisqu'il est conduit dans ce qui me regarde, par des guides qui se renouvellent sans cesse dans les corps qui m'ont pris en aversion. Les particuliers meurent ; mais les corps collectifs ne meurent point. Les mêmes passions s'y perpétuent ;

& leur haine ardente, immortelle comme le démon qui l'inspire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers seront morts, les médecins, les oratoriens vivront encore; & quand je n'aurois pour persécuteurs que ces deux corps là, je dois être sûr qu'ils ne laisseront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils n'en laissent à ma personne de mon vivant. Peut-être, par trait de temps, les médecins que j'ai réellement offensés, pourroient-ils s'appaiser: mais les oratoriens que j'aimois, que j'estimois, en qui j'avois toute confiance, & que je n'offensai jamais, les oratoriens, gens d'église & demi-moines, seront à jamais implacables; leur propre iniquité fait mon crime, que leur amour-propre ne me pardonnera jamais; & le public, dont ils auront soin d'entretenir & ranimer l'animosité sans cesse, ne s'appaisera pas plus qu'eux.

Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à crain-

dre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même.

Tout ce qui m'est extérieur, m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde, ni prochain, ni semblables, ni frères. Je suis sur la terre comme dans une planète étrangère, où je ferois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque chose, ce ne sont que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur, & je ne peux jeter les yeux sur ce qui me touche & m'entoure, sans y trouver toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Écartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la fuite de l'examen sévère & sincère que j'appellai jadis mes Confessions. Je consacre mes derniers

jours à m'étudier moi-même & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec mon ame, puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter. Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures, je parviens à les mettre en meilleur ordre & à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne feront pas entièrement inutiles; & quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loisirs de mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charmantes, dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance. J'oublierai mes malheurs, mes persécuteurs, mes opprobres, en songeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne feront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y fera beaucoup question de moi, parce qu'un

solitaire qui réfléchit, s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même. Du reste, toutes les idées étrangères qui me passent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'est venu, & avec aussi peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en résultera toujours une nouvelle connoissance de mon naturel & de mon humeur, par celle des sentimens & des pensées dont mon esprit fait sa pâture journalière dans l'étrange état où je suis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes Confessions; mais je ne leur en donne plus le titre, ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter. Mon cœur s'est purifié à la coupelle de l'adversité, & j'y trouve à peine, en le fondant avec soin, quelque reste de penchant reprochable. Qu'aurois-je encore à confesser, quand toutes les affections terrestres en sont arrachées? Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer: je suis nul désormais parmi les

hommes ; & c'est tout ce que je puis être , n'ayant plus avec eux de relation réelle , de véritable société. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal , ne pouvant plus agir sans nuire à autrui , ou à moi-même , m'abstenir est devenu mon unique devoir , & je le remplis autant qu'il est en moi. Mais dans ce désœuvrement du corps , mon ame est encore active ; elle produit encore des sentimens , des pensées , & sa vie interne & morale semble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terrestre & temporel. Mon corps n'est plus pour moi qu'un embarras , qu'un obstacle , & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une situation si singulière , mérite assurément d'être examinée & décrite , & c'est à cet examen que je consacre mes derniers loisirs. Pour le faire avec succès , il y faudroit procéder avec ordre & méthode : mais je suis incapable de ce travail , & même il m'écarteroit de mon but , qui est de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs successions. Je

ferai sur moi-même à quelque égard les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connoître l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame; & ces opérations, bien dirigées & long-temps répétées, me pourroient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs. Mais je n'entends pas jusques là mon entreprise; je me contenterai de tenir le registre des opérations, sans chercher à les réduire en systême. Je fais la même entreprise que Montagne, mais avec un but tout contraire au sien: car il n'écrivoit ses Essais que pour les autres, & je n'écris mes Réveries que pour moi. Si dans mes plus vieux jours, aux approches du départ, je reste, comme je l'espere, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, & faisant renaître ainsi pour moi le temps passé, doublera pour ainsi dire mon existence. En dépit des hommes, je saurai goûter encore le charme de la société, & je vivrai décrépité avec moi dans un autre

âge.

âge, comme je vivois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premières Confessions & mes Dialogues dans un souci continuel sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs, pour les transmettre, s'il étoit possible, à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je fais qu'elle seroit inutile; & le desir d'être mieux connu des hommes, s'étant éteint dans mon cœur, n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort de mes vrais écrits, & des monumens de mon innocence, qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiète de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie, tout cela m'est égal désormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enlève de mon vivant, on ne m'enlèvera ni le plaisir de les avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit, & dont la source ne peut

s'éteindre qu'avec mon ame. Si dès mes premières calamités j'avois eu ne point regimber contre ma destinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines eussent été sur moi sans effet, & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent le troubler désormais par tous leurs succès; qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, & d'achever mes jours en paix malgré eux.

SECONDE PROMENADE.

AYANT donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle manière plus simple & plus sûre d'exécuter cette entreprise, que de tenir un registre fidèle de mes promenades solitaires & des rêveries qui les remplissent, quand je laisse

ma tête entièrement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation font les seules de la journée, où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt senti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination, déjà moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime; je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de reminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais; un tiède allanguissement énerve toutes mes facultés; l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe; & sans l'espérance de l'état auquel j'aspire, parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerois plus que par des souvenirs. Ainsi, pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au temps où, perdant tout

espoir ici bas, & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumois peu à peu à le nourrir de sa propre substance, & à chercher toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avifai trop tard, devint si féconde qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même, me fit perdre enfin le sentiment & presque le souvenir de mes maux : j'appris ainsi, par ma propre expérience, que la source du vrai bonheur est en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui fait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans, je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les âmes aimantes & douces. Ces ravissements, ces extases, que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainsi seul, étoient des jouissances que je devois à mes persécuteurs : sans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les trésors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richesses,

comment en tenir un registre fidele ? En voulant me rappeler tant de douces rêveries, au lieu de les décrire, j'y retombois. C'est un état que son souvenir ramene, & qu'on cesseroit bientôt de connoître, en cessant tout-à-fait de le sentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui suivirent le projet d'écrire la suite de mes Confessions, sur-tout dans celle dont je vais parler, & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, & leur donner pour quelque temps un autre cours.

Le jeudi 24 octobre 1776, je suivis après dîné les boulevards jusqu'à la rue du Chemin-Verd, par laquelle je gaignois les hauteurs de Ménilmontant, & de là, prenant les sentiers à travers les vignes & les prairies, je traversai jusqu'à Charonne, le riant paysage qui sépare ces deux villages; puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies, en prenant un autre chemin. Je m'amusois à les parcourir avec ce plaisir & cet intérêt que m'ont toujours donné les sites agréables.

& m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois assez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abondantes dans ce canton là. L'une est le *picris hieracioides*, de la famille des composées, & l'autre le *bulpleurum falcatum*, de celle des ombellifères. Cette découverte me réjouit & m'amusa très-long-temps, & finit par celle d'une plante encore plus rare, sur-tout dans un pays élevé, savoir, le *cerasteum aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois sur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin, après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyois encore en fleurs, & dont l'aspect & l'énumération qui m'étoit familière, me donnoient néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu à peu ces menues observations, pour me livrer à l'impression, non moins agréable, mais plus touchante, que faisoit sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours, on avoit

achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étoient déjà retirés; les paysans aussi quittoient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne, encore verte & riante, mais défeuillée en partie, & déjà presque déserte, offroit par-tout l'image de la solitude & des approches de l'hiver. Il résultoit de son aspect, un mélange d'impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort, pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyois, au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de sentimens vivaces, & l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse & desséchées par les ennuis. Seul & délaissé, je sentoient venir le froid des premières glaces, & mon imagination tarissant ne peuploit plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur.

Je me disois en soupirant : qu'ai-je fait ici bas ? J'étois fait pour vivre, & je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute; & je porterai à l'Auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes

œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentimens sains, mais rendus sans effet, & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendrissois sur ces réflexions, je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeunesse, & pendant mon âge mûr, & depuis qu'on m'a féquestre de la société des hommes, & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachemens si tendres, mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes, dont mon esprit s'étoit nourri depuis quelques années, & je me préparois à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, & je m'en revenois très-content de ma journée, quand, au fort de ma rêverie, j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter.

J'étois sur les six heures à la descente

de Ménilmontant, presque vis-à-vis du Galant - Jardinier, quand des personnes qui marchaient devant moi, s'étant tout-à-coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois, qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'apperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jeté par terre, étoit de faire un grand saut si juste, que le chien passât sous moi tandis que je ferois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter, fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit, jusqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit presque nuit quand je repris connoissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens, qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois, n'ayant pu retenir son élan, s'étoit précipité sur mes deux jam-

bes, & me choquant de sa masse & de sa vitesse, m'avoit fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure, portant tout le poids de mon corps, avoit frappé sur un pavé très - raboteux, & la chute avoit été d'autant plus violente, qu'étant à la descente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenoit le chien, suivoit immédiatement, & m'auroit passé sur le corps, si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé, & qui me soutenoient encore lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvais dans cet instant, est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avançoit. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentoais encore que par là. Je naissois dans cet instant à la vie, & il me sembloit que je remplissois de ma légère existence tous les objets que j'apercevois. Tout entier au moment pré-

fent, je ne me souvenois de rien ; je n'avois nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de m'arriver ; je ne favois ni qui j'étois ni où j'étois : je ne sentoie ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon sang, comme j'aurois vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartint en aucune sorte. Je sentoie dans tout mon être un calme ravissant, auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurois ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étois ; on me dit, à la Haute - Borne ; c'étoit comme si l'on m'eût dit, au mont Atlas. Il fallut demander successivement le pays, la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne put - il suffire pour me reconnoître ; il me fallut tout le trajet de là jusqu'au boulevard, pour me rappeler ma demeure & mon nom. Un monsieur que je ne connoissois pas, & qui eût la charité de m'accompagner

quelque temps, apprenant que je demeurais si loin, me conseilla de prendre au Temple, un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien, très-légèrement, sans sentir ni douleur ni blessure, quoique je crachasse toujours beaucoup de sang. Mais j'avois un frisson glacial, qui faisoit claquer d'une façon très-incommode, mes dents fracassées. Arrivé au Temple, je pensai que puisque je marchois sans peine, il valoit mieux continuer ainsi ma route à pied, que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtrière, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant & suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurois pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, & j'entre enfin chez moi, sans autre accident que ma chute & ses suites, dont je ne m'appercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant,

me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne pensois. Je passai la nuit sans connoître encore & sentir mon mal. Voici ce que je sentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre supérieure fendue en-dedans jusqu'au nez ; en-dehors, la peau l'avoit mieux garantie, & empêchoit la totale séparation ; quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre, extrêmement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé & très-gros, le pouce gauche grièvement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très-enflé, & qu'une contusion forte & douloureuse empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même une dent : bonheur qui tient du prodige, dans une chute comme celle-là.

Voilà très-fidèlement l'histoire de mon accident. En peu de jours cette histoire se répandit dans Paris, tellement changée & défigurée, qu'il étoit impossible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance sur cette métamorphose ; mais il s'y joignoit

tant de circonstances bizarres, tant de propos obscurs & de réticences l'accompagnerent, on m'en parloit d'un air si risiblement discret, que tous ces mystères m'inquiéterent. J'ai toujours haï les ténèbres ; elles m'inspirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années, n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les singularités de cette époque, je n'en remarquerai qu'une, mais suffisante pour faire juger des autres.

M. *** , avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation, envoya son secrétaire s'informer de mes nouvelles, & me faire d'instantes offres de services, qui ne me parurent pas, dans la circonstance, d'une grande utilité pour mon soulagement. Son secrétaire ne laissa pas de me presser très - vivement de me prévaloir de ces offres, jusqu'à me dire que, si je ne me fiois pas à lui, je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empressement & l'air de confiance qu'il y joignit, me firent comprendre qu'il y avoit sous tout cela quelque mystère que je cher-

chois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher, sur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fièvre qui s'y étoit jointe avoient mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & tristes, & je faisois sur tout ce qui se passoit autour de moi, des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fièvre que le sang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité. Mad. *** m'avoit recherché depuis quelques années, sans que je pusse deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés, de fréquentes visites sans objet & sans plaisir, me marquoient assez un but secret à tout cela, mais ne me le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire pour le présenter à la reine. Je lui avois dit ce que je pensois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétablissement de sa fortune, pour lequel elle avoit besoin de protection; je n'avois rien à répondre à

cela. Elle me dit depuis, que n'ayant pu avoir accès auprès de la reine, elle étoit déterminée à donner son livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conseils qu'elle ne me demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas suivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuscrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour, durant ma convalescence, je reçus de sa part, ce livre tout imprimé & même relié; & je vis dans la préface, de si grosses louanges de moi, si mauffadement plaquées & avec tant d'affectation, que j'en fus désagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faisoit sentir, ne s'allia jamais avec la bienveillance; mon cœur ne fauroit se tromper là-dessus.

Quelques jours après, madame *** me vint voir avec sa fille. Elle m'apprit que son livre faisoit le plus grand bruit, à cause d'une note qui le lui attiroit; j'avois à peine remarqué cette note, en parcourant rapidement ce roman. Je la relus après le départ de madame ***; j'en examinai
la

la tournure ; j'y crus trouver le motif de ses visites, de ses cajoleries, des grosses louanges de sa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de disposer le public à m'attribuer la note, & par conséquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à son auteur, dans la circonstance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impression qu'il pouvoit faire ; & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir, en souffrant la continuation des vaines & offensives visites de madame *** & de sa fille. Voici, pour cet effet, le billet que j'écrivis à la mere.

“ Rousseau ne recevant chez lui au-
 „ cun auteur, remercie madame *** de
 „ ses bontés, & la prie de ne plus l'hono-
 „ rer de ses visites. „

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme, mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrit en pareils cas. J'avois barbarement porté le poignard dans son cœur sensible ; & je devois croire, au ton de sa lettre, qu'ayant pour

moi des sentimens si vifs & si vrais, elle ne supporteroit point sans mourir, cette rupture. C'est ainsi que la droiture & la franchise en toute chose sont des crimes affreux dans le monde; & je paroïtrois à mes contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déjà sorti plusieurs fois, & je me promenois même assez souvent aux Thuilleries, quand je vis, à l'étonnement de plusieurs de ceux qui me rencontroient, qu'il y avoit encore à mon égard quelque autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit, que j'étois mort de ma chute; & ce bruit se répandit si rapidement & si opiniâtrément, que plus de quinze jours après que j'en fus instruit, l'on en parla à la cour comme d'une chose sûre. Le Courier d'Avignon, à ce qu'on eut soin de m'écrire, annonçant cette heureuse nouvelle, ne manqua pas d'anticiper, à cette occasion, sur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma

mémoire après ma mort, en forme d'oraison funebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonstance encore plus singuliere, que je n'appris que par hasard, & dont je n'ai pu favoir aucun détail: c'est qu'on avoit ouvert en même temps une souscription pour l'impression des manuscrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par là, qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort: car de penser qu'on imprimât fidèlement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtise qui ne pouvoit entrer dans l'esprit d'un homme sensé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup sur coup & suivies de beaucoup d'autres qui n'étoient guere moins étonnantes, effaroucherent derechef mon imagination que je croyois amortie; & ces noires ténèbres, qu'on renforçoit sans relâche autour de moi, ranimerent toute l'horreur qu'elles

m'inspirent naturellement. Je me fatiguai à faire sur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des mystères qu'on a rendu inexplicables pour moi. Le seul résultat constant de tant d'énigmes, fut la confirmation de toutes mes conclusions précédentes; savoir, que la destinée de ma personne & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération présente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y soustraire, puisqu'il m'est de toute impossibilité de transmettre aucun dépôt à d'autres âges, sans le faire passer dans celui-ci par des mains intéressées à le supprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis, affectée pour ainsi dire par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'état, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit, triés comme sur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animosité secrète; pour concourir au commun com-

plot , cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un seul homme qui eût refusé d'en être complice , un seul événement qui lui eût été contraire , une seule circonstance imprévue qui lui eût fait obstacle , suffisoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés , toutes les fatalités , la fortune , & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes ; & un concours si frappant , qui tient du prodige , ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'observations particulières , soit dans le passé , soit dans le présent , me confirment tellement dans cette opinion , que je ne puis m'empêcher de regarder désormais comme un de ces secrets du ciel , impénétrables à la raison humaine , la même œuvre que je n'envisageois jusqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée , loin de m'être cruelle & déchirante , me console , me tranquillise , & m'aide à me résigner. Je ne vais pas si loin que S. Augustin , qui se fût consolé

d'être damné, si telle eût été la volonté de Dieu. Ma résignation vient d'une source moins désintéressée, il est vrai, mais non moins pure, & plus digne à mon gré, de l'Être parfait que j'adore.

Dieu est juste; il veut que je souffre, & il fait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance; mon cœur & ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes & la destinée; apprenons à souffrir sans murmure; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, & mon tour viendra tôt ou tard.

TROISIEME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit souvent ce vers dans sa vieillesse. Il a un sens dans lequel je pourrois le dire aussi dans la mienne; mais c'est une bien triste science, que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir: l'ignorance est encore préférable. L'adversité sans doute est un grand maître;

mais ce maître fait payer cher ses leçons ; & souvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs, avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons si tardives, l'à-propos d'en user se passe. La jeunesse est le temps d'étudier la sagesse ; la vieillesse est le temps de la pratiquer. L'expérience instruit toujours, je l'avoue ; mais elle ne profite que pour l'espace qu'on a devant soi. Est-il temps, au moment qu'il faut mourir, d'apprendre comment on auroit dû vivre ?

Eh, que me servent des lumieres si tard & si douloureusement acquises sur ma destinée & sur les passions d'autrui, dont elle est l'œuvre ! Je n'ai appris à mieux connoître les hommes, que pour mieux sentir la misere où ils m'ont plongé, sans que cette connoissance, en me découvrant tous leurs pieges, m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne suis-je resté toujours dans cette imbécille, mais douce confiance, qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis, sans qu'enveloppé

de toutes leurs trames, j'en eusse même le moindre soupçon ! J'étois dupe & leur victime, il est vrai ; mais je me croyois aimé d'eux, & mon cœur jouissoit de l'amitié qu'ils m'avoient inspirée, en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illusions sont détruites. La triste vérité, que le temps & la raison m'ont dévoilée, en me faisant sentir mon malheur, m'a fait voir qu'il étoit sans remède, & qu'il ne me restoit qu'à m'y résigner.

Ainsi, toutes les expériences de mon âge sont pour moi dans mon état, sans utilité présente, & sans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naissance, nous en sortons à la mort. Que sert d'apprendre à mieux conduire son char, quand on est au bout de la carrière ? Il ne reste plus à penser alors, que comment on en sortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir, & c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge ; on y pense à tout, hormis à cela. Tous les vieillards

tiennent plus à la vie que les enfans , & en sortent de plus mauvaise grace que les jeunes gens. C'est que tous leurs travaux ayant été pour cette vie , ils voient à la fin , qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs soins , tous leurs biens , tous les fruits de leurs laborieuses veilles , ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont songé à rien acquérir durant leur vie , qu'ils pussent emporter à leur mort.

Je me suis dit tout cela quand il étoit temps de me le dire ; & si je n'ai pas mieux su tirer parti de mes réflexions , ce n'est pas faute de les avoir faites à temps & de les avoir bien digérées. Jeté dès mon enfance dans le tourbillon du monde , j'appris de bonne heure par l'expérience , que je n'étois pas fait pour y vivre , & que je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur sentoit le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentois n'y pouvoir trouver , mon ardente imagination fautoit déjà par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée , comme sur un terrain qui

m'étoit étranger, pour se reposer sur une assiette tranquille, où je pusse me fixer.

Ce sentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance, & renforcé durant toute ma vie par le long tissu de miseres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les temps à connoître la nature & la destination de mon être, avec plus d'intérêt & de soin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philosophoient bien plus doctement que moi; mais leur philosophie leur étoit pour ainsi dire étrangere. Voulant être plus savans que d'autres, ils étudioient l'univers pour savoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curiosité. Ils étudioient la nature humaine, pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connoître; ils travailloient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans. Plusieurs d'entr'eux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur

étoit fait & publié, son contenu ne les intéresseoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi, quand j'ai désiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi-même, & non pas pour enseigner; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres, il falloit commencer par savoir assez pour soi; & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a guere que je n'eusse faites également seul dans une isle déserte, où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire; & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature, nos opinions sont la regle de nos actions. Dans ce principe, qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-temps, pour diriger l'emploi de ma vie, à connoître sa véritable

fin, & je me suis bientôt consolé de mon peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde, en sentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété, élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance, des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, alléché par des carettes, séduit par la vanité, leurré par l'espérance, forcé par la nécessité, je me fis catholique : mais je demeurai toujours chrétien ; & bientôt gagné par l'habitude, mon cœur s'attacha sincèrement à ma nouvelle religion. Les instructions, les exemples de Mad. de Warens m'affermirent dans cet attachement. La solitude champêtre, où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres, à laquelle je me livrai tout entier, renforcèrent auprès d'elle mes dispositions naturelles aux sentimens affectueux, & me

rendirent dévot presque à la maniere de Fénelon. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un solitaire à s'élaner incessamment vers l'Auteur des choses, & à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit & la cause de tout ce qu'il sent. Lorsque ma destinée me rejeta dans le torrent du monde, je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loisirs me suivit par-tout, & jeta l'indifférence & le dégoût sur tout ce qui pouvoit se trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets desirs, j'espérois peu, j'obtins moins, & je sentis dans des lueurs même de prospérité, que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide sans en savoir démêler l'objet. Ainsi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étran-

ger. Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans, flottant entre l'indigence & la fortune, entre la sagesse & l'égarement, plein de vices d'habitude sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard sans principes bien décidés par ma raison, & distrait sur mes devoirs sans les mépriser, mais souvent sans les bien connoître.

Dès ma jeunesse j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre; bien résolu, dès cet âge atteint & dans quelque situation que je fusse, de ne plus me débattre pour en sortir, & de passer le reste de mes jours à vivre au jour la journée, sans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet sans peine; & quoiqu'alors ma fortune semblât vouloir prendre une assiette plus fixe, j'y renonçai non-seulement sans regret, mais avec un plaisir véritable. En me délivrant de tous ces leurre, de toutes ces vaines espérances, je me livrai pleinement à l'incurie

& au repos d'esprit qui fit toujours mon goût le plus dominant & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ses pompes, je renonçai à toutes parures; plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coëffure; une perruque toute simple, un bon gros habit de drap; & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitises qui donnent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la musique à tant la page; occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures. Je sentis que celle-là même en exigeoit une autre, plus pénible sans doute, mais plus nécessaire dans les opinions; & résolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévère, qui le réglât pour le reste de ma vie, tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de se faire en moi, un autre monde moral qui se dévoiloit à mes regards, les infensés jugemens des hommes, dont sans prévoir encore combien j'en ferois la victime, je commençois à sentir l'absurdité, le besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire, dont à peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déjà dégoûté, le desir enfin de tracer pour le reste de ma carrière une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois de passer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue, dont je sentois depuis longtemps le besoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entreprise.

C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & ce goût vif pour la solitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce temps-là. L'ouvrage que j'entreprendois, ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite absolue; il demandoit de longues & paisibles méditations, que le tumulte de la société ne souffre

souffre pas. Cela me força de prendre pour un temps une autre maniere de vivre , dont ensuite je me trouvai si bien , que ne l'ayant interrompue depuis lors , que par force & pour peu d'instans , je l'ai reprise de tout mon cœur & m'y suis borné sans peine , aussi-tôt que je l'ai pu ; & quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul , j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable , ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois su faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris , avec un zele proportionné , & à l'importance de la chose , & au besoin que je sentoie en avoir. Je vivois alors avec des philosophes modernes , qui ne ressembloient guere aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irrésolutions , ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir sur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car , ardens missionnaires d'athéisme , & très-impérieux dogmatiques , ils n'enduroient point sans colere , que sur quelque

point que ce pût être, on osât penfer autrement qu'eux. Je m'étois défendu souvent assez foiblement, par haine pour la dispute, & par peu de talent pour la soutenir : mais jamais je n'adoptai leur défolante doctrine ; & cette résistance à des hommes auffi intolérans, qui d'ailleurs avoient leurs vués, ne fut pas unè des moindres causes qui attiferent leur animofité.

Ils ne m'avoient pas perfuadé, mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé, fans m'avoir jamais convaincu ; je n'y trouvois point de bonne réponfe, mais je fentois qu'il y en devoit avoir. Je m'accufois moins d'erreur que d'ineptie, & mon cœur leur répondoit mieux que ma raifon.

Je me dis enfin : me laisserai-je éternellement ballotter par les fophifmes des mieux difans, dont je ne fuis pas même sûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres, foient bien les leurs à eux-mêmes ? Leurs paffions, qui gouvernent

leurs doctrines, leur intérêt de faire croire ceci ou cela, rendent impossible à pénétrer ce qu'ils croient eux-mêmes. Peut-on chercher de la bonne-foi dans des chefs de parti ? Leur philosophie est pour les autres ; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces, tandis qu'il est temps encore, afin d'avoir une règle fixe de conduite pour le reste de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge, dans toute la force de l'entendement. Déjà je touche au déclin. Si j'attends encore, je n'aurai plus dans ma délibération tardive, l'usage de toutes mes forces ; mes facultés intellectuelles auront déjà perdu de leur activité ; je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux possible : saisissons ce moment favorable ; il est l'époque de ma réforme externe & matérielle ; qu'il soit aussi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions, mes principes, & soyons pour le reste de ma vie, ce que j'aurois trouvé devoir être après y avoir bien pensé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverses reprises, mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je sentoient vivement que le repos du reste de mes jours & mon sort total en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuosités, de ténèbres, que vingt fois tenté de tout abandonner, je fus prêt, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir dans mes délibérations aux regles de la prudence commune, sans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangere, je me sentoient si peu propre à l'acquérir, que la prendre pour mon guide, n'étoit autre chose que vouloir, à travers les mers & les orages, chercher sans gouvernail, sans bouffole, un fanal presque inaccessible, & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je persistai : pour la première fois de ma vie j'eus du courage, & je dois à son succès d'avoir pu soutenir l'horrible desti-

née qui dès lors commençoit à m'envelopper, sans que j'en eusse le moindre soupçon. Après les recherches les plus ardentes & les plus sinceres qui jamais peut-être aient été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie sur tous les sentimens qu'il m'importoit d'avoir ; & si j'ai pu me tromper dans mes résultats, je suis sûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime ; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il est vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux secrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus consolant pour moi. On se défend difficilement de croire ce qu'on desire avec tant d'ardeur ; & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejeter les jugemens de l'autre vie, ne détermine la foi de la plupart des hommes sur leur espérance ou leur crainte ? Tout cela pouvoit fasciner mon jugement, j'en conviens, mais non pas altérer ma bonne-foi : car je craignois de me tromper sur toute chose. Si tout consistoit dans l'usage de cette vie, il m'im-

portoit de le favoir , pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi tandis qu'il étoit encore temps , & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde dans la disposition où je me sentoïis , étoit d'exposer le fort éternel de mon ame pour la jouissance des biens de ce monde , qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma satisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarrassé , & dont nos philosophes avoient si souvent rebattu mes oreilles. Mais , résolu de me décider enfin sur des matieres où l'intelligence humaine a si peu de prise , & trouvant de toutes parts des mysteres impénétrables & des objections insolubles , j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement , le plus croyable en lui-même , sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre , mais qui se rétorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le systême opposé. Le ton dogmatique sur ces matieres ne

convient qu'à des charlatans ; mais il importe d'avoir un sentiment pour soi, & de le choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si, malgré cela, nous tombons dans l'erreur, nous n'en saurions porter la peine en bonne justice, puisque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le principe inébranlable qui sert de base à ma sécurité.

Le résultat de mes pénibles recherches fut tel à peu près que je l'ai consigné depuis dans la profession de foi du Vicaire Savoyard ; ouvrage indignement prostitué & profané dans la génération présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes, si jamais il y renaît du bon sens & de la bonne-foi.

Depuis lors, resté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation si longue & si réfléchie, j'en ai fait la regle immuable de ma conduite & de ma foi, sans plus m'inquiéter, ni des objections que je n'avois pu résoudre, ni de celles que je n'avois pu prévoir, & qui se présentoient nouvellement de temps

à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me suis toujours dit : tout cela ne font que des arguties & des subtilités métaphysiques, qui ne font d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison, confirmés par mon cœur, & qui tous portent le sceau de l'affentiment intérieur dans le silence des passions. Dans des matieres si supérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis résoudre, renversera-t-elle tout un corps de doctrine si solide, si bien liée, & formée avec tant de méditation & de soin, si bien appropriée à ma raison, à mon cœur, à tout mon être, & renforcée de l'affentiment intérieur que je sens manquer à toutes les autres ? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la constitution de ce monde, & l'ordre physique que j'y vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correspondant, & dont le système est le résultat de mes recherches, les appuis dont

j'ai besoin pour supporter les miseres de ma vie. Dans tout autre systême je vivrois sans ressource , & je mourrois sans espoir. Je serois la plus malheureuse des créatures. Tenons - nous en donc à celui qui seul suffit pour me rendre heureux , en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la conclusion que j'en tirai , ne semblent - elles pas avoir été dictées par le Ciel même , pour me préparer à la destinée qui m'attendoit , & me mettre en état de la soutenir ? Que serois-je devenu , que deviendrois - je encore , dans les angoisses affreuses qui m'attendoient , & dans l'incroyable situation où je suis réduit pour le reste de ma vie , si , resté sans asyle où je pusse échapper à mes implacables persécuteurs , sans dédommagement des opprobres qu'ils me font essuyer en ce monde , & sans espoir d'obtenir jamais la justice qui m'étoit due , je m'étois vu livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel ? Tandis que , tranquille dans mon innocence , je n'imaginois qu'estime & bien-

veillance pour moi parmi les hommes ; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des freres , les traîtres m'enlaçoient en silence , de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs & les plus terribles pour une ame fiere , traîné dans la fange sans jamais savoir par qui , ni pourquoi , plongé dans un abyme d'ignominie , enveloppé d'horribles ténèbres , à travers lesquelles je n'appercevois que de sinistres objets , à la premiere surprise je fus terrassé ; & jamais je ne serois revenu de l'abattement où me jeta ce genre imprévu de malheurs , si je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations , que reprenant enfin mes esprits & commençant de rentrer en moi-même , je sentis le prix des ressources que je m'étois ménagées pour l'adversité. Décidé sur toutes les choses dont il m'importoit de juger , je vis , en comparant mes maximes à ma situation , que je donnois aux

infensés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient ; que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fussent de telle ou telle sorte, pourvu qu'il en résultât l'effet auquel elles étoient destinées, & que par conséquent, plus les épreuves étoient grandes, fortes ; multipliées, plus il étoit avantageux de les savoir soutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand & sûr ; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre & des indignités sans mesure, dont je me sentoís accablé de toutes parts, des intervalles d'inquiétude & de doute venoient de temps à autre ébranler mon espérance & troubler ma tranquillité. Les puissantes objections que je n'avois pu résoudre, se présentoient alors à mon esprit avec plus de force, pour achever de m'a-

battre précisément dans les momens où , surchargé du poids de ma destinée , j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire , me revenoient dans l'esprit à l'appui de ceux qui m'avoient déjà tourmenté. Ah ! me disois-je alors , dans des ferremens de cœur prêts à m'étouffer , qui me garantira du défespoir , si dans l'horreur de mon sort je ne vois plus que des chimeres dans les consolations que me fournissoit ma raison ; si , détruisant ainsi son propre ouvrage , elle renverse tout l'appui d'espérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adversité ? Quel appui , que des illusions qui ne bercent que moi seul au monde ! Toute la génération présente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les sentimens dont je me nourris seul ; elle trouve la vérité , l'évidence dans le systéme contraire au mien ; elle semble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne-foi ; & moi-même , en m'y livrant de toute ma volonté , j'y trouve des difficultés insurmontables, qu'il

m'est impossible de résoudre, & qui ne m'empêchent pas d'y persister. Suis-je donc seul sage, seul éclairé parmi les mortels? Pour croire que les choses sont ainsi, suffit-il qu'elles me conviennent? Puis-je prendre une confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de solide aux yeux du reste des hommes, & qui me sembleroient illusoires à moi-même, si mon cœur ne soutenoit pas ma raison? N'eût-il pas mieux valu combattre mes persécuteurs à armes égales, en adoptant leurs maximes, que de rester, sur les chimères des miennes, en proie à leurs atteintes, sans agir pour les repousser? Je me crois sage, & je ne suis que dupe, victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois, dans ces momens de doute & d'incertitude, je fus prêt à m'abandonner au désespoir! Si jamais j'avois passé dans cet état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces crises, quoiqu'autrefois assez fréquentes, ont toujours été courtes; & maintenant que je n'en suis pas délivré tout-à-fait encore,

elles sont si rares & si rapides , qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce sont de légères inquiétudes , qui n'affectent pas plus mon ame , qu'une plume qui tombe dans la rivière ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai senti que , remettre en délibération les mêmes points sur lesquels je m'étois ci-devant décidé , étoit me supposer de nouvelles lumières , ou le jugement plus formé , ou plus de zèle pour la vérité , que je n'avois lors de mes recherches ; qu'aucun de ces cas n'étant ni ne pouvant être le mien , je ne pouvois préférer par aucune raison solide , des opinions qui , dans l'accablement du désespoir , ne me tentoient que pour augmenter ma misere , à des sentimens adoptés dans la vigueur de l'âge , dans toute la maturité de l'esprit , après l'examen le plus réfléchi , & dans des temps où le calme de ma vie ne me laissoit d'autre intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur ferré de détresse , mon ame affaissée par les ennuis , mon imagination effarouchée , ma

tête troublée par tant d'affreux myſteres dont je ſuis environné, aujourd'hui que toutes mes facultés, affoiblies par la vieilleſſe & les angoiffes, ont perdu tout leur reſſort, irai-je m'ôter à plaifir toutes les reſſources que je m'étois ménagées, & donner plus de confiance à ma raifon déclinante, pour me rendre injuſtement malheureux, qu'à ma raifon pleine & vigoureuſe, pour me dédommager des maux que je ſouffre ſans les avoir mérités? Non, je ne ſuis ni plus ſage, ni mieux inſtruit, ni de meilleure foi que quand je me décidai ſur ces grandes queſtions; je n'ignorois pas alors les difficultés dont je me laiſſe troubler aujourd'hui; elles ne m'arrêterent pas; & ſ'il s'en préſente quelques nouvelles, dont on ne s'étoit pas encore aviſé, ce ſont les ſophiſmes d'une ſubtile métaphyſique, qui ne ſauroient balancer les vérités éternelles, admifes de tous les temps, par tous les ſages, reconnues par toutes les nations, & gravées dans le cœur humain en caractères inefaçables. Je ſavois, en méditant ſur ces

matieres, que l'entendement humain, circonscrit par les sens, ne les pouvoit embrasser dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée ; sans m'engager dans ce qui la passoit. Ce parti étoit raisonnable, je l'embrassai jadis, & m'y tins avec l'assentiment de mon cœur & de ma raison. Sur quel fondement y renoncerois - je aujourd'hui, que tant de puissans motifs m'y doivent tenir attaché ? Quel danger vois - je à le suivre ? Quel profit trouverois - je à l'abandonner ? En prenant la doctrine de mes persécuteurs, prendrois - je aussi leur morale ? Cette morale sans racine & sans fruit, qu'ils étalent pompeusement dans des livres ou dans quelque action d'éclat sur le théâtre, sans qu'il en pénètre jamais rien dans le cœur ni dans la raison ; ou bien cette autre morale secrète & cruelle, doctrine intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'autre ne sert que de masque, qu'ils suivent seule dans leur conduite, & qu'ils ont si habilement pratiquée à mon égard ; cette morale, purement offensive,

ne

ne sert point à la défense, & n'est bonne qu'à l'agression. De quoi me serviroit-elle dans l'état où ils m'ont réduit? Ma seule innocence me soutient dans les malheurs; & combien me rendrois-je plus malheureux encore, si m'ôtant cette unique mais puissante ressource, j'y substituois la méchanceté! Les atteindrois-je dans l'art de nuire? & quand j'y réussirois, de quel mal me soulageroit celui que je leur pourrois faire? Je perdrois ma propre estime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'est ainsi que, raisonnant avec moi-même, je parvins à ne plus me laisser ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections insolubles, & par des difficultés qui passoient ma portée, & peut-être celle de l'esprit humain. Le mien, restant dans la plus solide assiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma si bien à s'y reposer à l'abri de ma conscience, qu'aucune doctrine étrangère, ancienne ou nouvelle, ne peut plus l'émouvoir, ni troubler un instant mon repos. Tombé dans la langueur &

l'appesantissement d'esprit, j'ai oublié jusqu'aux raisonnemens sur lesquels je fondeis ma croyance & mes maximes ; mais je n'oublierai jamais les conclusions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conscience & de ma raison , & je m'y tiens désormais. Que tous les philosophes viennent ergoter contre : ils perdront leur temps & leurs peines. Je me tiens pour le reste de ma vie , en toute chose , au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choisir.

Tranquille dans ces dispositions , j'y trouve avec le contentement de moi , l'espérance & les consolations dont j'ai besoin dans ma situation. Il n'est pas possible qu'une solitude aussi complete , aussi permanente , aussi triste en elle-même , l'animosité toujours sensible & toujours active de toute la génération présente , les indignités dont elle m'accable sans cesse , ne me jettent quelquefois dans l'abattement ; l'espérance ébranlée , les doutes décourageans reviennent encore de temps à autre troubler mon ame & la remplir de tristesse.

C'est alors qu'incapable des opérations de l'esprit, nécessaires pour me rassurer moi-même, j'ai besoin de me rappeler mes anciennes résolutions : les soins, l'attention, la sincérité de cœur que j'ai mises à les prendre, reviennent alors à mon souvenir & me rendent toute ma confiance. Je me refuse ainsi à toutes nouvelles idées comme à des erreurs funestes, qui n'ont qu'une fausse apparence, & ne sont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainsi, retenu dans l'étroite sphère de mes anciennes connoissances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je fais désormais hors d'état de bien savoir. Mais s'il me reste peu d'acquisitions à espérer du côté des lumières utiles, il m'en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à mon état. C'est là qu'il seroit temps d'enrichir & d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorsque, délivrée de

ce corps qui l'offusque & l'aveugle, & voyant la vérité sans voile, elle appercevra la misère de toutes ces connoissances, dont nos faux savans font si vains. Elle gémira des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale, sont un bien qu'on emporte avec soi, & dont on peut s'enrichir sans cesse, sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le prix. C'est à cette unique & utile étude que je consacre le reste de ma vieillesse. Heureux si, par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie, non meilleur, car cela n'est pas possible, mais plus vertueux que je n'y suis entré!



QUATRIEME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque est celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la premiere lecture de mon enfance, ce sera la derniere de ma vieillesse ; c'est presque le seul auteur que je n'ai jamais la sans en tirer quelque fruit. Avant-hier je lisois dans ses œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer utilité de ses ennemis*. Le même jour, en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les auteurs, je tombai sur un des journaux de l'abbé R***, au titre duquel il avoit mis ces paroles, *vitam vero impendenti*, R***. Trop au fait des tournures de ces messieurs pour prendre le change sur celle-là, je compris qu'il avoit cru, sous cet air de politesse, me dire une cruelle contre-vérité. Mais sur quoi fondé ? Pourquoi ce sarcasme ? Quel sujet y pouvois-je avoir donné ? Pour mettre à profit les leçons

du bon Plutarque, je résolus d'employer à m'examiner sur le mensonge, la promenade du lendemain, & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà prise, que le *connois-toi toi-même*, du Temple de Delphes, n'étoit pas une maxime si facile à suivre que je l'avois cru dans mes Confessions.

Le lendemain, m'étant mis en marche pour exécuter cette résolution, la première idée qui me vint en commençant à me recueillir, fut celle d'un mensonge affreux, fait dans ma première jeunesse, dont le souvenir m'a troublé toute ma vie, & vient jusques dans ma vieillesse contrister encore mon cœur déjà navré de tant d'autres façons. Ce mensonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dut être un plus grand encore par ses effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels qu'il étoit possible. Cependant, à ne consulter que la disposition où j'étois en le faisant, ce mensonge ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte; & bien loin qu'il

partit d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du ciel, qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi seul. C'est un délire que je ne puis expliquer qu'en disant, comme je crois le sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjuga tous les vœux de mon cœur.

Le souvenir de ce malheureux acte, & les inextinguibles regrets qu'il m'a laissés, m'ont inspiré pour le mensonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le reste de ma vie. Lorsque je pris ma devise, je me sentoais fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fusse digne, quand sur le mot de l'abbé R***, je commençai de m'examiner plus sérieusement.

Alors, en m'épluchant avec plus de soin, je fus bien surpris du nombre de choses de mon invention, que je me rappellois avoir dites comme vraies, dans le même temps où, fier en moi-même de

mon amour pour la vérité, je lui sacrifiois ma sûreté, mes intérêts, ma personne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me surprit le plus étoit, qu'en me rappelant ces choses controuvées, je n'en sentois aucun vrai repentir. Moi, dont l'horreur pour la fauffeté n'a rien dans mon cœur qui la balance, moi qui braverois les supplices s'il les falloit éviter par un mensonge, par quelle bizarre conséquence mentois-je ainsi de gaieté de cœur, sans nécessité, sans profit? & par quelle inconcevable contradiction n'en sentois-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un mensonge n'a cessé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me suis jamais endurci sur mes fautes; l'instinct moral m'a toujours bien conduit, ma conscience a gardé sa première intégrité; & quand même elle se feroit altérée en se pliant à mes intérêts, comment, gardant toute sa droiture dans les occasions où l'homme, forcé par ses passions, peut au

moins s'excuser sur sa foiblesse, la perd-elle uniquement dans les choses indifférentes, où le vice n'a point d'excuse? Je vis que de la solution de ce problème dépendoit la justesse du jugement que j'avois à porter en ce point sur moi-même; & après l'avoir bien examiné, voici de quelle maniere je parvins à me l'expliquer.

Je me souviens d'avoir lu dans un livre de philosophie, que mentir c'est cacher une vérité que l'on doit manifester. Il suit bien de cette définition, que taire une vérité qu'on n'est pas obligé de dire, n'est pas mentir: mais celui qui, non content en pareil cas de ne pas dire la vérité, dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment-il pas? Selon la définition, l'on ne fauroit dire qu'il ment; car s'il donne de la fausse monnoie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, sans doute, mais il ne le vole pas.

Il se présente ici deux questions à examiner, très-importantes l'une & l'autre. La première, quand & comment on doit à autrui la vérité, puisqu'on ne la doit

pas toujours. La seconde, s'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment. Cette seconde question est très-décidée, je le fais bien, négativement dans les livres, où la plus austere morale ne coûte rien à l'auteur ; affirmativement dans la société, où la morale des livres passe pour un bavardage impossible à pratiquer. Laissons donc ces autorités qui se contredisent, & cherchons par mes propres principes, à résoudre pour moi ces questions.

La vérité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle, l'homme est aveugle ; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin. La vérité particulière & individuelle n'est pas toujours un bien ; elle est quelquefois un mal, très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de savoir, & dont la connoissance est nécessaire à son bonheur, ne sont peut-être pas en grand nombre ; mais en quelque nombre qu'elles

soient, elles font un bien qui lui appartient, qu'il a droit de réclamer par-tout où il le trouve, & dont on ne peut le frustrer sans commettre le plus inique de tous les vols, puisqu'elle est de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité, ni pour l'instruction ni dans la pratique, comment feroient-elles un bien dû, puisqu'elles ne sont pas même un bien? & puisque la propriété n'est fondée que sur l'utilité, où il n'y a point d'utilité possible, il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain, quoique stérile, parce qu'on peut au moins habiter sur le sol: mais qu'un fait oiseux, indifférent à tous égards, & sans conséquence pour personne, soit vrai ou faux, cela n'intéresse qui que ce soit. Dans l'ordre moral rien n'est inutile, non plus que dans l'ordre physique. Rien ne peut être dû de ce qui n'est bon à rien; pour qu'une chose soit due, il faut qu'elle soit ou puisse être utile. Ainsi la vérité

due est celle qui intéresse la justice ; & c'est profaner ce nom sacré de vérité, que de l'appliquer aux choses vaines, dont l'existence est indifférente à tous, & dont la connoissance est inutile à tout. La vérité dépouillée de toute espece d'utilité même possible, ne peut donc pas être une chose due ; & par conséquent celui qui la tait ou la déguise, ne ment point.

Mais est-il de ces vérités si parfaitement stériles, qu'elles soient de tout point inutiles à tout ? C'est un autre article à discuter, & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à présent, passons à la seconde question.

Ne pas dire ce qui est vrai, & dire ce qui est faux, sont deux choses très-différentes, mais dont peut néanmoins résulter le même effet ; car ce résultat est assurément bien le même toutes les fois que cet effet est nul. Par-tout où la vérité est indifférente, l'erreur contraire est indifférente aussi ; d'où il suit qu'en pareil cas, celui qui trompe en disant le contraire de la vérité, n'est pas plus injuste que celui

qui trompe en ne la déclarant pas ; car en fait de vérités inutiles , l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croie le fable qui est au fond de la mer blanc ou rouge , cela ne m'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il est. Comment pourroit-on être injuste en ne nuisant à personne , puisque l'injustice ne consiste que dans le tort fait à autrui ?

Mais ces questions ainsi sommairement décidées ne sauroient me fournir encore aucune application sûre pour la pratique , sans beaucoup d'éclaircissemens préalables , nécessaires pour faire avec justesse cette application dans tous les cas qui peuvent se présenter. Car , si l'obligation de dire la vérité n'est fondée que sur son utilité , comment me constituerai-je juge de cette utilité ? Très-souvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre ; l'intérêt particulier est presque toujours en opposition avec l'intérêt public. Comment se conduire en pareil cas ? Faut-il sacrifier l'utilité de l'absent à celle de la personne à qui l'on parle ? Faut-il taire ou dire la

vérité qui , profitant à l'un , nuit à l'autre ? Faut-il peser tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public , ou à celle de la justice distributive , & suis-je assuré de connoître assez tous les rapports de la chose , pour ne dispenser les lumières dont je dispose , que sur les règles de l'équité ? De plus , en examinant ce qu'on doit aux autres , ai-je examiné suffisamment ce qu'on se doit à soi-même , ce qu'on doit à la vérité pour elle seule ? Si je ne fais aucun tort à un autre , en le trompant , s'ensuit-il que je ne m'en fasse point à moi-même , & suffit-il de n'être jamais injuste pour être toujours innocent ?

Que d'embarrassantes discussions , dont il seroit aisé de se tirer en se disant , soyons toujours vrais , au risque de tout ce qui en peut arriver ! La justice elle-même est dans la vérité des choses ; le mensonge est toujours iniquité , l'erreur est toujours imposture , quand on donne ce qui n'est pas pour la règle de ce qu'on doit faire ou croire. Et quel qu'effet qui résulte de la vérité , on est toujours inculpable quand

on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du sien.

Mais c'est là trancher la question sans la résoudre. Il ne s'agissoit pas de prononcer s'il seroit bon de dire toujours la vérité, mais si l'on y étoit toujours également obligé, & sur la définition que j'examinois, supposant que non; de distinguer les cas où la vérité est rigoureusement due, de ceux où l'on peut la taire sans injustice & la déguiser sans mensonge: car j'ai trouvé que de tels cas existoient réellement. Ce dont il s'agit est donc de chercher une règle sûre pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette règle & la preuve de son infaillibilité? Dans toutes les questions de morale, difficiles comme celle-ci, je me suis toujours bien trouvé de les résoudre par le dictamen de ma conscience, plutôt que par les lumières de ma raison. Jamais l'instinct moral ne m'a trompé: il a gardé jusqu'ici sa pureté dans mon cœur assez pour que je puisse m'y confier; & s'il se tait quelquefois devant mes passions

dans ma conduite, il reprend bien son empire sur elles dans mes souvenirs. C'est là que je me juge moi-même avec autant de sévérité peut-être, que je ferai jugé par le souverain Juge après cette vie.

Juger des discours des hommes par les effets qu'ils produisent, c'est souvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne sont pas toujours sensibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini, comme les circonstances dans lesquelles ces discours sont tenus. Mais c'est uniquement l'intention de celui qui les tient, qui les apprécie & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux, n'est mentir que par l'intention de tromper; & l'intention même de tromper, loin d'être toujours jointe avec celle de nuire, a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent, il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse, il faut de plus, la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle, ne peut nuire à eux ni à personne, en quelque façon que ce soit. Il est rare & difficile qu'on

qu'on puisse avoir cette certitude : aussi est-il difficile & rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie; c'est la pire espece de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui, n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction.

Les fictions qui ont un objet moral, s'appellent apologues ou fables; & comme leur objet n'est ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles sous des formes sensibles & agréables, en pareil cas on ne s'attache guere à cacher le mensonge de fait, qui n'est que l'habit de la vérité; & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il est d'autres fictions purement oiseuses, telles que sont la plupart des contes & des romans qui, sans renfermer aucune instruction véritable, n'ont pour objet que l'amusement. Celles-là, dépouillées

de toute utilité morale, ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente; & lorsqu'il les débite avec affirmation comme des vérités réelles, on ne peut guere disconvenir qu'elles ne soient de vrais mensonges. Cependant, qui jamais s'est fait un grand scrupule de ces mensonges là, & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font? S'il y a, par exemple, quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet est bien offusqué & gâté par les détails voluptueux & par les images lascives. Qu'a fait l'auteur pour couvrir cela d'un vernis de modestie? Il a feint que son ouvrage étoit la traduction d'un manuscrit grec, & il a fait l'histoire de la découverte de ce manuscrit de la façon la plus propre à persuader ses lecteurs de la vérité de son récit. Si ce n'est pas là un mensonge bien positif, qu'on me dise donc ce que c'est que mentir. Cependant qui est-ce qui s'est avisé de faire à l'auteur un crime de ce mensonge, & de le traiter pour cela d'imposteur?

On dira vainement, que ce n'est là qu'une plaifanterie ; que l'auteur, tout en affirmant, ne vouloit persuader personne ; qu'il n'a persuadé personne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'auteur de l'ouvrage prétendu grec, dont il se donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaifanterie sans aucun objet, n'eût été qu'un bien sot enfantillage ; qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme, quoiqu'il ne persuade pas ; qu'il faut détacher du public instruit, des multitudes de lecteurs simples & crédules, à qui l'histoire du manuscrit, narrée par un auteur grave avec un air de bonne-foi, en a réellement imposé, & qui ont bu sans crainte, dans une coupe de forme antique, le poison dont ils se feroient au moins défiés, s'il leur eût été présenté dans un vase moderne.

Que ces distinctions se trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne-foi avec lui-même, qui ne veut

rien se permettre que sa conscience puisse lui reprocher. Car dire une chose fautive à son avantage, n'est pas moins mentir que si on la disoit au préjudice d'autrui, quoique le mensonge soit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'est troubler l'ordre de la justice ; attribuer fausement à soi-même ou à autrui un acte d'où peut résulter louange ou blâme, inculpation ou disculpation, c'est faire une chose injuste : or, tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge. Voilà la limite exacte : mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéresse la justice en aucune sorte, n'est que fiction ; & j'avoue que quiconque se reproche une pure fiction comme un mensonge, a la conscience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle mensonges officieux, sont de vrais mensonges, parce qu'en imposer à l'avantage, soit d'autrui, soit de soi-même, n'est pas moins injuste que d'en imposer à son détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment,

dès qu'il s'agit d'une personne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout ce qu'il veut, sans mentir, à moins qu'il ne juge sur la moralité des faits qu'il invente, & qu'il n'en juge faussement : car alors, s'il ne ment pas dans le fait, il ment contre la vérité morale, cent fois plus respectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle *vrais* dans le monde. Toute leur véracité s'épuise, dans les conversations oiseuses, à citer fidèlement les lieux, les temps, les personnes, à ne se permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonstance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils font dans leurs narrations, de la plus inviolable fidélité. Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui les touche de près ? toutes les couleurs sont employées pour présenter les choses sous le jour qui leur est le plus avantageux ; & si le mensonge leur est utile & qu'ils s'abstiennent de le dire eux-mêmes, ils le favorisent avec adresse, & font en sorte

qu'on l'adopte sans le leur pouvoir imputer. Ainsi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai*, fait tout le contraire. En choses parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors l'autre respecte si fort, le touche fort peu, & il ne se fera guere de scrupule d'amuser une compagnie par des faits controuvés, dont il ne résulte aucun jugement injuste, ni pour ni contre qui que ce soit, vivant ou mort. Mais tout discours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, estime ou mépris, louange ou blâme contre la justice & la vérité, est un mensonge qui jamais n'approchera de son cœur, ni de sa bouche, ni de sa plume. Il est solidement vrai, même contre son intérêt, quoiqu'il se pique assez peu de l'être dans les conversations oiseuses. Il est vrai en ce qu'il ne cherche à tromper personne, qu'il est aussi fidele à la vérité qui l'accuse, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impose jamais pour son avantage, ni pour nuire à son ennemi. La différence donc

qu'il y a entre mon homme *vrai* & l'autre, est que celui du monde est très-rigoureusement fidele à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au-delà, & que le mien ne la sert jamais si fidèlement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité, dont je le glorifie? Cet amour est donc faux, puisqu'il souffre tant d'alliage? Non, il est pur & vrai: mais il n'est qu'une émanation de l'amour de la justice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il soit souvent fabuleux. Justice & vérité sont dans son esprit deux mots synonymes, qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment. La sainte vérité, que son cœur adore, ne consiste point en faits indifférens & en noms inutiles, mais à rendre fidèlement à chacun ce qui lui est dû en choses qui sont véritablement siennes, en imputations bonnes ou mauvaises, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange ou d'improbation. Il n'est faux, ni contre autrui, parce que son équité

l'en empêche & qu'il ne veut nuire à personne injustement ; ni pour lui-même , parce que sa conscience l'en empêche & qu'il ne sauroit s'approprier ce qui n'est pas à lui. C'est sur-tout de sa propre estime qu'il est jaloux ; c'est le bien dont il peut le moins se passer , & il sentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres aux dépens de ce bien là. Il mentira donc quelquefois en choses indifférentes , sans scrupule & sans croire mentir , jamais pour le dommage ou le profit d'autrui , ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités historiques , en tout ce qui tient à la conduite des hommes , à la justice , à la sociabilité , aux lumières utiles , il garantira de l'erreur , & lui-même & les autres , autant qu'il dépendra de lui. Tout mensonge hors de là , selon lui , n'en est pas un. Si le Temple de Gnide est un ouvrage utile , l'histoire du manuscrit grec n'est qu'une fiction très-innocente ; elle est un mensonge très-punissable , si l'ouvrage est dangereux.

Telles furent mes regles de conscience

fur le menfonge & fur la vérité. Mon cœur fuivoit machinalement ces regles avant que ma raifon les eût adoptées, & l'infinct moral en fit feul l'application. Le criminel menfonge, dont la pauvre Marion fut la victime, m'a laiffé d'ineffaçables remords qui m'ont garanti tout le refte de ma vie, non-feulement de tout menfonge de cette efpece, mais de tous ceux qui, de quelque façon que ce pût être, pouvoient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généralifant ainfi l'exclufion, je me fuis difpensé de pefer exactement l'avantage & le préjudice, & de marquer les limites précifes du menfonge nuifible, & du menfonge officieux; en regardant l'un & l'autre comme coupables, je me les fuis interdits tous les deux.

En ceci, comme en tout le refte, mon tempérament a beaucoup influé fur mes maximes, ou plutôt fur mes habitudes; car je n'ai guere agi par regles, ou n'ai guere fuivi d'autres regles en toutes chofes, que les impulffions de mon naturel.

Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais souvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embaras en choses indifférentes, ou qui n'intéressoient tout au plus que moi seul, lorsqu'ayant à soutenir un entretien, la lenteur de mes idées & l'aridité de ma conversation me forçoient de recourir aux fictions, pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler, & que des vérités amusantes ne se présentent pas assez tôt à mon esprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai soin, tant que je puis, qu'elles ne soient pas des mensonges; c'est-à-dire, qu'elles ne blessent ni la justice ni la vérité due, & qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon desir seroit bien d'y substituer au moins à la vérité des faits, une vérité morale; c'est-à-dire, d'y bien représenter les affections naturelles au cœur humain, & d'en faire sortir toujours quelque instruction utile, d'en

faire, en un mot, des contes moraux, des apologues; mais il faudroit plus de préférence d'esprit que je n'en ai, & plus de facilité dans la parole, pour favoir mettre à profit pour l'instruction, le babil de la conversation. Sa marche, plus rapide que celle de mes idées, me forçant presque toujours de parler avant de penser, m'a souvent suggéré des sottises & des inepties que ma raison défapprouvoit, & que mon cœur défavouoit à mesure, qu'elles échappoient de ma bouche, mais qui précédant mon propre jugement, ne pouvoient plus être réformées par sa censure.

C'est encore pour cette premiere & irrésistible impulsion du tempérament, que dans des momens imprévus & rapides, la honte & la timidité m'arrachent souvent des mensonges, auxquels ma volonté n'a point de part, mais qui la précédent en quelque sorte, par la nécessité de répondre à l'instant. L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuisibles à d'autres, mais

non pas ceux qui peuvent servir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul : ce qui n'est pas moins contre ma conscience & mes principes, que ceux qui peuvent influer sur le sort d'autrui.

J'atteste le Ciel que, si je pouvois l'instant d'après retirer le mensonge qui m'excuse, & dire la vérité qui me charge, sans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon cœur ; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute, me retient encore, & je me repens très-sincèrement de ma faute, sans néanmoins l'oser réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire, & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre, encore moins par envie ou par malignité ; mais uniquement par embarras & mauvaise honte, sachant même très-bien quelquefois que ce mensonge est connu pour tel, & ne peut me servir du tout à rien.

Il y a quelque temps que M. F*** m'engagea, contre mon usage, à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic

avec lui & M. B***, chez la dame***, restauratrice, laquelle & ses deux filles dînèrent aussi avec nous. Au milieu du dîné, l'ainée, qui est mariée depuis peu, & qui étoit grosse (*) s'avisa de me demander brusquement & en me fixant, si j'avois eu des enfans. Je répondis, en rougissant jusqu'aux yeux, que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle sourit malignement, en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obscur, même pour moi.

Il est clair d'abord, que cette réponse n'est point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en imposer ; car dans la disposition où je voyois les convives, j'étois bien sûr que ma réponse ne changeoit rien à leur opinion sur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même, pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché pour ne pas sentir

(*) Ces points indiquent quelques mots que l'on n'a pas pu lire dans le manuscrit.

cela. Deux minutes après, la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une question peu discrete de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainsi, sans mentir, sans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faisois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me questionner. Je ne fis rien de tout cela, je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me servir de rien. Il est donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dictèrent ma réponse, & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faisois l'aveu de mes fautes avec plus de franchise que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je sentoie au-dedans de moi; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte: en devenant plus malheureux, je suis devenu plus timide, & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux senti mon aversion naturelle pour le menfonge, qu'en écrivant mes Confessions : car c'est là que les tentations auroient été fréquentes & fortes, pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais, loin d'avoir rien tû, rien diffimulé, qui fût à ma charge, par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation, je me sentoïis plutôt porté à mentir dans le sens contraire, en m'accusant avec trop de sévérité, qu'en m'excusant avec trop d'indulgence ; & ma conscience m'assure qu'un jour je ferai jugé moins sévèrement que je ne me suis jugé moi-même. Oui, je le dis & le sens avec une fiere élévation d'ame, j'ai porté dans cet écrit la bonne-foi, la véracité, la franchise, aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme. Sentant que le bien surpaffoit le mal, j'avois mon intérêt à tout dire, & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits, mais dans

les circonstances ; & cette espece de mensonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination , qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeller mensonge , car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confessions , déjà vieux , & dégoûté des vains plaisirs de la vie , que j'avois tous effleurés , & dont mon cœur avoit bien senti le vuide. Je les écrivois de mémoire ; cette mémoire me manquoit souvent , ou ne me fournissoit que des souvenirs imparfaits , & j'en remplissois les lacunes par des détails que j'imaginois en supplément de ces souvenirs , mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre sur les momens heureux de ma vie , & je les embellissois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je disois les choses que j'avois oubliées , comme il me sembloit qu'elles avoient dû être , comme elles avoient été peut-être en effet , jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers ; mais jamais je n'ai mis le
mensonge

menfonge à la place , pour pallier mes vices , ou pour m'arroger des vertus.

Que fi quelquefois , fans y fonger , par un mouvement involontaire , j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil , ces réticences ont bien été compenfées par d'autres réticences plus bizarres , qui m'ont fouvent fait taire le bien plus foigneufement que le mal. Ceci eft une fingularité de mon naturel , qu'il eft fort pardonnable aux hommes de ne pas croire , mais qui , tout incroyable qu'elle eft , n'en eft pas moins réelle : j'ai fouvent dit le mal dans toute fa turpitude ; j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable , & fouvent je l'ai tû tout-à-fait , parce qu'il m'honoroit trop , & qu'en faifant mes Confefions , j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans , fans me vanter des heureufes qualités dont mon cœur étoit doué , & même en fupprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma premiere enfance , qui tous deux font bien venus à mon fouvenir en écrivant , mais

que j'ai rejetés l'un & l'autre, par l'unique raison dont je viens de parler.

J'allois presque tous les dimanches passer la journée aux Pâquis, chez M. Fazy qui avoit épousé une de mes tantes, & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étendage dans la chambre de la calandre, & j'en regardois les rouleaux de fonte : leur luisant flattoit ma vue ; je fus tenté d'y poser mes doigts, & je les promenois avec plaisir sur le lissé du cylindre, quand le jeune Fazy s'étant mis dans la roue, lui donna un demi-quart de tour si adroitement, qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts ; mais c'en fut assez pour qu'ils y fussent écrasés par le bout & que les deux ongles y restassent. Je fis un cri perçant, Fazy détourne à l'instant la roue ; mais les ongles ne restèrent pas moins au cylindre, & le sang ruisseloit de mes doigts. Fazy consterné s'écrie, sort de la roue, m'embrasse & me conjure d'appaïser mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur, la sienne me toucha, je me tus, nous fûmes

à la Carpiere , où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon fang avec de la mouffe. Il me fupplia avec larmes de ne point l'accufer ; je le lui promis & le tins fi bien , que plus de vingt ans après , perfonne ne favoit par quelle aventure j'avois deux de mes doigts cicatrisés ; car ils le font demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois femaines , & plus de deux mois hors d'état de me servir de ma main , difant toujours qu'une groffe pierre en tombant m'avoit écrafé les doigts.

*Magnanima menzôgna ! or quando è il vero
Si bello che fi poffa à te preporre ?*

Cet accident me fut pourtant bien fenfible par la circonftance ; car c'étoit le temps des exercices , où l'on faisoit manœuvrer la bourgeoisie , & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge , avec lefquels je devois en uniforme faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie , paffant fous ma fenêtre avec mes trois camarades , tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre histoire est toute semblable ; mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais avec un de mes camarades, appelé Plince. Nous primes querelle au jeu, nous nous battîmes, & durant le combat il me donna sur la tête nue un coup de mail si bien appliqué, que d'une main plus forte il m'eût fait sauter la cervelle. Je tombe à l'instant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon sang ruisseler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement en fondant en larmes & poussant des cris perçans. Je l'embrassois aussi de toute ma force, en pleurant comme lui, dans une émotion confuse, qui n'étoit pas sans quelque douceur. Enfin il se mit en devoir d'étancher mon sang qui continuoit de couler ; & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient suffire, il m'entraîna chez sa mere, qui avoit un petit jardin près de là. Cette bonne dame faillit à se trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle fut conser-

ver des forces pour me panser ; & après avoir bien bafiné ma plaie , elle y appliqua des fleurs-de-lis macérées dans l'eau-de-vie , vulnéraire excellent & très-ufité dans notre pays. Ses larmes & celles de fon fils pénétrèrent mon cœur au point que long-temps je la regardois comme ma mere , & fon fils comme mon frere , jufqu'à ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue , je les oubliai peu à peu.

Je gardai le même fecret fur cet accident que fur l'autre ; & il m'en eft arrivé cent autres de pareille nature en ma vie , dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confessions , tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je fentois dans mon caractère. Non , quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue , ce n'a jamais été qu'en chofes indifférentes , & plus ou par l'embarras de parler ou pour le plaifir d'écrire , que par aucun motif d'intérêt pour moi , ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confessions impartialement , fi jamais cela arrive , fentira que les aveux

que j'y fais font plus humilians , plus pénibles à faire , que ceux d'un mal plus grand , mais moins honteux à dire , & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il fuit de toutes ces réflexions , que la profession de véracité que je me suis faite a plus son fondement sur des sentimens de droiture & d'équité que sur la réalité des choses , & que j'ai plus suivi dans la pratique les directions morales de ma conscience , que les notions abstraites du vrai & du faux. J'ai souvent débité bien des fables , mais j'ai très-rarement menti. En suivant ces principes , j'ai donné sur moi beaucoup de prise aux autres ; mais je n'ai fait tort à qui que ce fût , & je ne me suis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'est uniquement par là , ce me semble , que la vérité est une vertu. A tout autre égard , elle n'est pour nous qu'un être métaphysique , dont il ne résulte ni bien ni mal.

Je ne sens pourtant pas mon cœur assez content de ces distinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhensible. En pesant avec

tant de soin ce que je devois aux autres, ai-je assez examiné ce que je me devois à moi-même ? S'il faut être juste pour autrui, il faut être vrai pour soi : c'est un hommage que l'honnête homme doit rendre à sa propre dignité. Quand la stérilité de ma conversation me forçoit d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point, pour amuser autrui, s'avilir soi-même ; & quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore, parce qu'orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité : & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans ; il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse & mon naturel timide ; il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion, & qu'il ne

fortît jamais ni fictions ni fables d'une bouche & d'une plume qui s'étoient particulièrement consacrées à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere devise, & me répéter sans cesse tant que j'ofai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes mensonges, ils sont tous venus de foiblesse; mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame foible on peut tout au plus se garantir du vice; mais c'est être arrogant & téméraire d'oser professer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me seroient jamais venues dans l'esprit, si l'abbé R*** ne me les eût suggérées. Il est bien tard, sans doute, pour en faire usage; mais il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur, & remettre ma volonté dans la règle: car c'est désormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choses semblables, la maxime de Solon est applicable à tous les âges, & il n'est jamais trop tard pour apprendre même de ses ennemis, à être sage, vrai, modeste, & à moins présumer de soi.

CINQUIEME PROMENADE.

DE toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux & ne m'a laissé de si tendres regrets que l'isle de S. Pierre au milieu du lac de Biemme. Cette petite isle, qu'on appelle à Neuchatel l'isle de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable & singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car, quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Biemme sont plus sauvages & romantiques que celles du lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près; mais

elles ne font pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins de villes & de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asyles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords, de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires, qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, & à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites isles, l'une habitée & cultivée, d'environ demi-lieue de tour; l'autre plus petite, déserte & en friche, & qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues & les orages font.

à la grande. C'est ainsi que la substance du foible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'isle qu'une seule maison, mais grande, agréable & commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'isle, & où loge un receveur avec sa famille & ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une voliere, & des réservoirs pour le poisson. L'isle, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains & ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, & souffre toutes sortes de culture. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets & bordés d'arbrisseaux de toute espece, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse, plantée de deux rangs d'arbres, borde l'isle dans sa longueur; & dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli fallon, où les habitans des rives voisines se rassemblent & viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette isle que je me refugiai

après la lapidation de Motiers. J'en trou-
vai le séjour si charmant , j'y menois une
vie si convenable à mon humeur , que ,
résolu d'y finir mes jours , je n'avois d'au-
tre inquiétude , sinon qu'on ne me laissât
pas exécuter ce projet , qui ne s'accordoit
pas avec celui de m'entraîner en Angle-
terre , dont je sentojs déjà les premiers
effets. Dans les pressentimens qui m'in-
quiétoient , j'aurois voulu qu'on m'eût
fait de cet asyle une prison perpétuelle ,
qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie ,
& qu'en m'ôtant toute puissance & tout
espoir d'en fortir , on m'eût interdit toute
espece de communication avec la terre
ferme ; de sorte qu'ignorant tout ce qui
se faisoit dans le monde , j'en eusse oublié
l'existence , & qu'on y eût oublié la mienne
aussi.

On ne m'a laissé passer guere que deux
mois dans cette isle ; mais j'y aurois passé
deux ans , deux siècles , & toute l'éternité ,
sans m'y ennuyer un moment , quoique
je n'y eusse avec ma compagne , d'autre
société que celle du receveur , de sa femme

& de ses domestiques, qui tous étoient à la vérité de très-bonnes gens, & rien de plus ; mais c'étoit précisément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie, & tellement heureux, qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon ame le desir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur, & en quoi consistoit sa jouissance ? Je le donnerois à deviner à tous les hommes de ce siècle, sur la description de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la première & la principale de ces jouissances, que je voulus favoriser dans toute sa douceur ; & tout ce que je fis durant mon séjour, ne fut en effet que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oïfiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé, où je m'étois enlacé de moi-même, dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu, &

où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient ; cet espoir , dis-je , me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés ; & l'idée que j'aurois le temps de m'y arranger tout à loisir , fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nu , j'y fis venir successivement ma gouvernante , mes livres & mon petit équipage , dont j'eus le plaisir de ne rien déballer , laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées , & vivant dans l'habitation où je comptois achever mes jours , comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses , telles qu'elles étoient , alloient si bien , que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit sur-tout de laisser toujours mes livres bien encaissés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre , j'empruntois en murm-

rant, l'écritoire du receveur, & je me hâtois de la rendre, dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses & de toute cette bouquinerie, j'emplissois ma chambre de fleurs & de foin; car j'étois alors dans ma première ferveur de botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avoit inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en falloit une d'amusement, qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora Petrifularis*, & de décrire toutes les plantes de l'isle, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours.

On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron; j'en aurois fait un sur chaque gramin des prés, sur chaque mouffe des bois, sur chaque lichen qui tapisse les roches; enfin je ne voulois pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal, qui ne fût amplement décrit. En con-

séquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeuner, que nous faisons tous ensemble, j'allois, une loupe à la main & mon *Systema natura* sous le bras, visiter un canton de l'isle, que j'avois pour cet effet divisée en petits quarrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissmens, les extases que j'éprouvois à chaque observation que je faisois sur la structure & l'organisation végétale, & sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le système étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La distinction des caracteres génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée, m'enchantoit en les vérifiant sur les especes communes, en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la brunelle, le ressort de celles de l'ortie & de la pariétaire, l'explosion du fruit de la balsamine & de la capsule du buis, mille petits jeux de la fructification, que j'observois pour la première fois, me combloient

de

de joie , & j'allois demandant si l'on avoit vu les cornes de la brunelle , comme La-Fontaine demandoit si l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures , je m'en revenois chargé d'une ample moisson , provision d'amusement pour l'après-dinée au logis en cas de pluie. J'employois le reste de la matinée à aller avec le receveur , sa femme & Thérèse , visiter leurs ouvriers & leur récolte , mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux ; & souvent des Bernois qui me venoient voir , m'ont trouvé juché sur de grands arbres , ceint d'un sac que je remplissois de fruits , & que je dévallois ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée , & la bonne humeur qui en est inséparable , me rendoient le repos du dîné très-agréable : mais quand il se prolongeoit trop & que le beau temps m'invitoit , je ne pouvois si long-temps attendre ; & pendant qu'on étoit encore à table , je m'esquivois & j'allois me jeter seul dans un bateau que je conduisois au milieu du lac quand l'eau étoit calme ; & là , m'étendant

tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissois aller & dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, & qui sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissoient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baïsser du soleil, de l'heure de la retraite, je me trouvois si loin de l'isle que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écartier en pleine eau, je me plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'isle, dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite isle, d'y débarquer & d'y passer l'après-dinée, tantôt à des promenades très-circonscrites, au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrif-

seaux de toute espece , & tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux , couvert de gazon , de serpolet , de fleurs , même d'esparcette & de treffles qu'on y avoit vraisemblablement semés autrefois , & très-propre à loger des lapins qui pouvoient là multiplier en paix sans rien craindre & sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur , qui fit venir de Neuchatel des lapins mâles & femelles ; & nous allâmes en grande pompe , sa femme , une de ses sœurs , Thérèse & moi , les établir dans la petite isle , où ils commençoient à peupler avant mon départ , & où ils auront prospéré sans doute , s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi , menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande isle à la petite ; & je notois avec orgueil , que la receveuse qui redoutoit l'eau à l'excès & s'y trouvoit toujours mal , s'embarqua sous ma conduite avec confiance , & ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation , je passois mon après-midi à parcourir l'isle en herborifant à droite & à gauche , m'affeyant tantôt dans les réduits les plus rians & les plus folitaires , pour y rêver à mon aise , tantôt sur les terrasses & les tertres , pour parcourir des yeux le superbe & ravissant coup d'œil du lac & de ses rivages , couronnés d'un côté par des montagnes prochaines , & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines , dans lesquelles la vue s'étendoit jusqu'aux montagnes bleuâtres , plus éloignées , qui la bornoient.

Quand le soir approchoit , je descendois des cimes de l'isle , & j'allois volontiers m'asseoir au bord du lac sur la greve , dans quelque asyle caché ; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes sens & chassant de mon ame toute autre agitation , la plongeioient dans une rêverie délicieuse , où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse apperçu. Le flux & reflux de cette eau , son bruit continu , mais renflé par intervalles , frappant sans

relâche mon oreille & mes yeux, suppléoit aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissoit quelque foible & courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offroit l'image : mais bientôt ces impressions légères s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui, sans aucun concours actif de mon ame, ne laissoit pas de m'attacher au point qu'appellé par l'heure & par le signal convenu, je ne pouvois m'arracher de là sans efforts.

Après le souper, quand la soirée étoit belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse, pour y respirer l'air du lac & la fraîcheur. On se repositoit dans le pavillon, on rioit, on causoit, on chantoit quelque vieille chanson qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de sa journée, & n'en desirant

qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues & importunes, la manière dont j'ai passé mon temps dans cette isle durant le séjour que j'y ait fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur, des regrets si vifs, si tendres & si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie, sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du desir.

J'ai remarqué, dans les vicissitudes d'une longue vie, que les époques des plus douces jouissances & des plaisirs les plus vifs, ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de passion, quelque vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant, & par leur vivacité même, que des points bien clair-semés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares & trop rapides pour constituer un état; & le bonheur que mon cœur regrette, n'est point composé d'instans fugitifs,

mais un état simple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuél sur la terre. Rien n'y garde une forme constante & arrêtée; & nos affections, qui s'attachent aux choses extérieures, passent & changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arriere de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus, ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être: il n'y a rien là de solide, à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guere ici-bas que du plaisir qui passe; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire: *je voudrois que cet instant durât toujours.* Et comment peut-on appeller bonheur, un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet & vuide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou desirer encore quelque chose après?

Mais s'il est un état où l'ame trouve une affiette assez solide pour s'y reposer toute entiere & rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir; où le temps ne soit rien pour elle; où le présent dure toujours, sans néanmoins marquer sa durée & sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de desir ni de crainte, que celui seul de notre existence, & que ce sentiment seul puisse la remplir toute entiere; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie; mais d'un bonheur suffisant, parfait & plein, qui ne laisse dans l'ame aucun vuide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'isle de Saint - Pierre, dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissois dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité,

soit ailleurs , au bord d'une belle riviere , ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit - on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi , de rien sinon de soi - même & de sa propre existence ; tant que cet état dure , on se suffit à soi - même , comme Dieu. Le sentiment de l'existence , dépouillé de toute autre affection , est par lui - même un sentiment précieux de contentement & de paix , qui suffiroit seul pour rendre cette existence chere & douce , à qui sauroit écarter de soi toutes les impressions sensuelles & terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire & en troubler ici - bas la douceur. Mais la plupart des hommes , agités de passions continuelles , connoissent peu cet état ; & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instans , n'en conservent qu'une idée obscure & confuse , qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne seroit pas même bon , dans la présente constitution des choses , qu'avides de ces douces extases , ils s'y dégoûtassent de la vie active , dont leurs besoins tou-

jours renaiffans leur prefcrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la fociété humaine , & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour foi , peut trouver dans cet état , à toutes les félicités humaines , des dédommagemens que la fortune & les hommes ne lui fauroient ôter.

Il eft vrai que ces dédommagemens ne peuvent être fentis par toutes les ames , ni dans toutes les fituations. Il faut que le cœur foit en paix , & qu'aucune paffion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des difpofitions de la part de celui qui les éprouve , il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut , ni un repos abfolu , ni trop d'agitation , mais un mouvement uniforme & modéré , qui n'ait ni fecouffes ni intervalles. Sans mouvement , la vie n'eft qu'une léthargie. Si le mouvement eft inégal ou trop fort , il réveille ; en nous rappelant aux objets environnans , il détruit le charme de la rêverie , & nous arrache d'au - dedans de nous , pour nous remettre à l'inftant

sous le joug de la fortune & des hommes , & nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence absolu porte à la tristesse. Il offre une image de la mort. Alors le secours d'une imagination riante est nécessaire , & se présente assez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors , se fait alors au - dedans de nous. Le repos est moindre , il est vrai , mais il est aussi plus agréable , quand de légères & douces idées , sans agiter le fond de l'ame , ne font , pour ainsi dire , qu'en effleurer la surface. Il n'en faut qu'assez pour se souvenir de soi - même , en oubliant tous les maux. Cette espece de rêverie peut se goûter par - tout où l'on peut être tranquille ; & j'ai souvent pensé qu'à la Bastille , & même dans un cachot , où nul objet n'eût frappé ma vue , j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela se faisoit bien mieux & plus agréablement dans une isle fertile & solitaire , naturellement circonscrite & séparée du reste du monde ,

où rien ne m'offroit que des images riâtes , où rien ne me rappelloit des souvenirs attristans , où la société du petit nombre d'habitans étoit liante & douce , sans être intéressante au point de m'occuper incessamment ; où je pouvois enfin me livrer tout le jour , sans obstacles & sans soins , aux occupations de mon goût , ou à la plus molle oisiveté. L'occasion sans doute étoit belle pour un rêveur qui , sachant se nourrir d'agréables chimères au milieu des objets les plus déplaisans , pouvoit s'en rassasier à son aise , en y faisant concourir tout ce qui frappoit réellement ses sens. En sortant d'une longue & douce rêverie , me voyant entouré de verdure , de fleurs , d'oiseaux , & laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques rivages qui bordoient une vaste étendue d'eau claire & crystalline , j'affimilois à mes fictions tous ces aimables objets ; & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit , je ne pouvois marquer le point de séparation des fictions aux réalités : tant tout concouroit

également à me rendre chere , la vie recueillie & folitaire que je menois dans ce beau féjour. Que ne peut-elle renaître encore ! Que ne puis - je aller finir mes jours dans cette isle chérie , fans en reffortir jamais , ni jamais y revoir aucun habitant du continent , qui me rappellât le souvenir des calamités de toute efpece , qu'ils fe plaifent à raffembler fur moi depuis tant d'années ! Ils feroient bientôt oubliés pour jamais : fans doute ils ne m'oublieroient pas de même ; mais que m'importeroit , pourvu qu'ils n'euffent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? Délivré de toutes les paffions terrestres , qu'engendre le tumulte de la vie fociale , mon ame s'élanceroit fréquemment au-deffus de cette athmosphere , & commerceroit d'avance avec les intelligences célestes , dont elle efpere aller augmenter le nombre dans peu de temps. Les hommes fe garderont , je le fais , de me rendre un fi doux afyle , où ils n'ont pas voulu me laiffer. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transf-

porter chaque jour sur les ailes de l'imagination, & d'y goûter durant quelques heures, le même plaisir que si je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux, feroit d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis, ne fais-je pas la même chose? Je fais même plus : à l'attrait d'une rêverie abstraite & monotone, je joins des images charmantes, qui la vivifient. Leurs objets échappoient souvent à mes sens dans mes extases; & maintenant, plus ma rêverie est profonde, plus elle me les peint vivement. Je suis souvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur est, qu'à mesure que l'imagination s'attiedit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas si longtemps. Hélas, c'est quand on commence à quitter sa dépouille, qu'on en est le plus offusqué!



SIXIEME PROMENADE.

Nous n'avons guere de mouvement machinal, dont nous ne pussions trouver la cause dans notre cœur, si nous savions bien l'y chercher.

Hier, en passant sur le nouveau boulevard pour aller herboriser le long de la Bievre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barriere d'Enfer; & m'écartant dans la campagne, j'allai par la route de Fontainebleau gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même; mais en me rappelant que j'avois fait plusieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cause en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire, quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barriere d'Enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit,

de la tisane & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil , mais boiteux , qui , clopinant avec ses béquilles , s'en va d'assez bonne grace demandant l'aumône aux passans. J'avois fait une espece de connoissance avec ce petit bonhomme ; il ne manquoit pas , chaque fois que je passois , de venir me faire son petit compliment , toujours suivi de ma petite offrande. Les premieres fois je fus charmé de le voir , je lui donnaï de très - bon cœur , & je continuai quelque temps de le faire avec le même plaisir , y joignant même le plus souvent celui d'exciter & d'écouter son petit babil , que je trouvois agréable. Ce plaisir , devenu par degrés habitude , se trouva je ne fais comment , transformé dans une espece de devoir , dont je sentis bientôt la gêne ; sur-tout à cause de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter , & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller souvent M. Rousseau , pour montrer qu'il me connoissoit bien : ce qui m'apprenoit assez au contraire , qu'il ne me connoissoit pas

pas plus que ceux qui l'avoient instruit. Dès lors je passois par là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus souvent un détour, quand j'approchois de cette traverse.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant ; car rien de tout cela ne s'étoit offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observation m'en a rappelé successivement des multitudes d'autres, qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-temps figuré. Je fais & je sens que faire du bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter : mais il y a long-temps que ce bonheur a été mis hors de ma portée ; & ce n'est pas dans un aussi misérable sort que le mien, qu'on peut espérer de placer avec choix & avec fruit une seule action réellement bonne. Le plus grand soin de ceux qui reglent ma destinée, ayant été que tout ne fût pour moi que fausse & trompeuse apparence, un motif de vertu n'est

jamais qu'un leurre qu'on me présente pour m'attirer dans le piège où l'on veut m'enlacer. Je fais cela ; je fais que le seul bien qui soit désormais en ma puissance , est de m'abstenir d'agir, de peur de mal faire sans le vouloir & sans le savoir.

Mais il fut des temps plus heureux, où, suivant les mouvemens de mon cœur, je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content ; & je me dois l'honorable témoignage, que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaisir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus secret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant j'ai senti souvent le poids de mes propres bienfaits ; par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur fuite : alors le plaisir a disparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes soins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne presque insupportable. Durant mes courtes prospérités, beaucoup de gens recouroient à moi ; & jamais, dans tous les services que je pus leur rendre, aucun

d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits, versés avec effusion de cœur, naissoient des chaînes d'engagemens successifs que je n'avois pas prévus & dont je ne pouvois plus secouer le joug. Mes premiers services n'étoient, aux yeux de ceux qui les recevoient, que les arrhes de ceux qui les devoient suivre; & dès que quelque infortuné avoit jeté sur moi le grappin d'un bienfait reçu, c'en étoit fait désormais; & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir besoin dans la suite, sans que l'impuissance même suffît pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transformoient pour moi dans la suite en d'odieux assujettissemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-pesantes, tant qu'ignoré du public, je vécus dans l'obscurité. Mais quand une fois ma personne fut affichée par mes écrits, faute grave sans doute, mais plus qu'expiée par mes malheurs, dès lors je devins le bureau général d'a-

dressé de tous les souffreteux ou soi-disant tels, de tous les aventuriers qui cherchoient des dupes, de tous ceux qui, sous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer, vouloient s'emparer de moi de maniere ou d'autre. C'est alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature, sans excepter la bien-faisance elle-même, portés ou suivis dans la société sans prudence & sans choix, changent de nature & deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étoient utiles dans leur première direction. Tant de cruelles expériences changerent peu à peu mes premières dispositions; ou plutôt les renfermant enfin dans leurs véritables bornes, elles m'apprirent à suivre moins aveuglément mon penchant à bien faire, lorsqu'il ne seroit qu'à favoriser la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puisqu'elles m'ont procuré par la réflexion, de nouvelles lumières sur la connoissance de moi-même, & sur les vrais motifs de ma conduite en mille cir-

constances, sur lesquelles je me suis si souvent fait illusion. J'ai vu que, pour bien faire avec plaisir, il falloit que j'agisse librement, sans crainte, & que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre, il suffisoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouissances, & , comme je l'ai dit dans l'*Emile*, à ce que je crois, j'eusse été chez les Turcs un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-temps de ma propre vertu; car il n'y en a point à fuivre ses penchans, & à se donner, quand ils nous y portent, le plaisir de bien faire: mais elle consiste à les vaincre quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous prescrit; & voilà ce que j'ai su moins faire qu'homme du monde. Né sensible & bon, portant la pitié jusqu'à la foiblesse, & me sentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la générosité, je fus humain,

bienfaifant, fecourable, par goût; par paffion même, tant qu'on n'intéreffa que mon cœur; j'euffe été le meilleur & le plus clément des hommes, fi j'en avois été le plus puiffant; & pour éteindre en moi tout defir de vengeance, il m'eût fuffi de pouvoir me venger. J'aurois même été jufté fans peine contre mon propre intérêt; mais contre celui des perfonnes qui m'étoient cheres, je n'aurois pu me réfoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eut rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût feulement que m'abftenir; alors j'étois fort le plus fouvent: mais agir contre mon penchant me fut toujours impoffible. Que ce foit les hommes, le devoir, ou même la néceffité, qui commande, quand mon cœur fe tait, ma volonté refte fource, & je ne faurois obéir. Je vois le mal qui me menace, & je le laiffe arriver, plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me laffe & m'épuife bien vite; je ne faurois continuer. En toute chofe imagi-

nable, ce que je ne fais pas avec plaisir m'est bientôt impossible à faire.

Il y a plus. La contrainte, d'accord avec mon desir, suffit pour l'anéantir & le changer en répugnance, en aversion même, pour peu qu'elle agisse trop fortement; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige, & que je faisois de moi-même lorsqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit est certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation, sous peine de sa haine; quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaisir à l'être; dès lors la gêne commence, & le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cede, est foiblesse & mauvaise honte: mais la bonne volonté n'y est plus; & loin que je m'en applaudisse en moi-même, je me reproche en ma conscience, de bien faire à contre-cœur.

Je fais qu'il y a une espece de contrat, & même le plus saint de tous, entre le

bienfaiteur & l'obligé. C'est une sorte de société qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général; & si l'obligé s'engage tacitement à la reconnoissance, le bienfaiteur s'engage de même à conserver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveler les actes toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en fera requis. Ce ne sont pas là des conditions expressees, mais ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la première fois refuse un service gratuit qu'on lui demande, ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé; mais celui qui dans un cas semblable refuse au même la même grace qu'il lui accorda ci-devant, frustre une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus, je ne fais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre; mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le

l'cœur aime, & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paie une dette, c'est un devoir que je remplis; quand je fais un don, c'est un plaisir que je me donne. Or, le plaisir de remplir ses devoirs, est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître: ceux qui nous viennent immédiatement de la nature, ne s'élevent pas si haut que cela.

Après tant de tristes expériences, j'ai appris à prévoir de loin les conséquences de mes premiers mouvemens suivis, & je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois le desir & le pouvoir de faire, effrayé de l'assujettissement auquel dans la suite je m'allois soumettre, si je m'y livrois inconsidérément. Je n'ai pas toujours senti cette crainte: au contraire, dans ma jeunesse je m'attachois par mes propres bienfaits; & j'ai souvent éprouvé de même, que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoissance encore plus que par intérêt. Mais les choses ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre, aussi-tôt

que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès lors dans une génération nouvelle, qui ne ressembloit point à la première ; & mes propres sentimens pour les autres, ont souffert des changemens que j'ai trouvés dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vus successivement dans ces deux générations si différentes, se sont pour ainsi dire assimilés successivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils sont, ils ont fait comme tous les autres. Et par cela seul que les temps sont changés, les hommes ont changé comme eux. Eh, comment pourrois-je garder les mêmes sentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître ! Je ne les hais point, parce que je ne faurois haïr ; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent, ni m'abstenir de le leur témoigner.

Peut-être, sans m'en appercevoir, ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel résisteroit, sans s'altérer, à une situation pareille à la mienne ?

Convaincu par vingt ans d'expérience, que tout ce que la nature a mis d'heureuses dispositions dans mon cœur, est tourné par ma destinée, & par ceux qui en disposent, au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me présente à faire, que comme un piège qu'on me tend, & sous lequel est caché quelque mal. Je fais que, quel que soit l'effet de l'œuvre, je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y est toujours sans doute : mais le charme intérieur n'y est plus ; & si-tôt que ce stimulant me manque, je ne sens qu'indifférence & glace au-dedans de moi ; & sûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile, je ne fais qu'un acte de dupe, l'indignation de l'amour-propre, jointe au défaveu de la raison, ne m'inspire que répugnance & résistance, où j'eusse été plein d'ardeur & de zèle dans mon état naturel.

Il est des sortes d'adversités qui élèvent & renforcent l'ame ; mais il en est qui l'abattent & la tuent : telle est celle dont je

fuis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne, elle l'eût fait fermenter à l'excès ; elle m'eût rendu frénétique, mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état de bien faire, & pour moi-même & pour autrui, je m'abstiens d'agir ; & cet état, qui n'est innocent que parce qu'il est forcé, me fait trouver une sorte de douceur à me livrer pleinement sans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin sans doute, puisque j'évite les occasions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laisse pas voir les choses comme elles sont, je m'abstiens de juger sur les apparences qu'on leur donne ; & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il suffit que ces motifs soient laissés à ma portée, pour que je sois sûr qu'ils sont trompeurs.

. Ma destinée semble avoir tendu, dès mon enfance, le premier piège qui m'a rendu long-temps si facile à tomber dans tous les autres. Je suis né le plus confiant des hommes ; & durant quarante ans en-

tiers , jamais cette confiance ne fut trompée une seule fois. Tombé tout d'un coup dans un autre ordre de gens & de choses , j'ai donné dans mille embûches , sans jamais en appercevoir aucune ; & vingt ans d'expérience ont à peine suffi pour m'éclairer sur mon sort. Une fois convaincu qu'il n'y a que mensonge & fausseté dans les démonstrations grimacieres qu'on me prodigue , j'ai passé rapidement à l'autre extrémité : car quand on est une fois sorti de son naturel , il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès lors je me suis dégoûté des hommes ; & ma volonté concourant avec la leur à cet égard , me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire : cette répugnance ne peut jamais aller jusqu'à l'aversion. En pensant à la dépendance où ils se sont mis de moi pour me tenir dans la leur , ils me font une pitié réelle. Si je ne suis malheureux , ils le sont eux-mêmes ; & chaque fois que je rentre en moi , je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être

se mêle encore à ces jugemens ; je me sens trop au - dessus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéresser tout au plus jusqu'au mépris, mais jamais jusqu'à la haine : enfin je m'aime trop moi-même, pour pouvoir haïr qui que ce soit. Ce seroit resserrer, comprimer mon existence, & je voudrois plutôt l'étendre sur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aspect frappe mes sens, & par eux, mon cœur, d'impressions que mille regards cruels me rendent pénibles ; mais le malaise cesse aussi-tôt que l'objet qui le causa a disparu. Je m'occupe d'eux, & bien malgré moi, par leur présence, mais jamais par leur souvenir. Quand je ne les vois plus, ils sont pour moi comme s'ils n'existoient point.

Ils ne me sont même indifférens qu'en ce qui se rapporte à moi : car dans leurs rapports entr'eux, ils peuvent encore m'intéresser & m'émouvoir, comme les personnages d'un drame que je verrois représenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti, pour que la justice me devînt in-

différente. Le spectacle de l'injustice & de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colere ; les actes de vertu , où je ne vois ni forfanterie ni ostentation , me font toujours tressaillir de joie , & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voie & les apprécie moi-même ; car après ma propre histoire , il faudroit que je fusse insensé , pour adopter , sur quoi que ce fût , le jugement des hommes ; & pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient aussi parfaitement inconnus aux hommes que le sont mon caractère & mon naturel , je vivrois sans peine au milieu d'eux ; leur société même pourroit me plaire tant que je leur serois parfaitement étranger. Livré sans contrainte à mes inclinations naturelles , je les aimerois encore , s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois sur eux une bienveillance universelle & parfaitement désintéressée ; mais sans former jamais d'attachement particulier , & sans porter le joug d'aucun devoir , je serois

envers eux , librement & de moi-même , tout ce qu'ils ont tant de peine à faire , incités par leur amour-propre & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois resté libre , obscur , isolé , comme j'étois fait pour l'être , je n'aurois fait que du bien : car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Si j'eusse été invifible & tout-puissant comme Dieu , j'aurois été bienfaisant & bon comme lui. C'est la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foiblesse & l'esclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'eusse été possesseur de l'anneau de Gygès , il m'eût tiré de la dépendance des hommes , & les eût mis dans la mienne. Je me suis souvent demandé , dans mes châteaux en Espagne , quel usage j'aurois fait de cet anneau ; car c'est bien là que la tentation d'abuser doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes desirs , pouvant tout , sans pouvoir être trompé par personne , qu'aurois-je pu désirer avec quelque suite ? Une seule chose : c'eût été de voir tous les cœurs

cœurs contens. L'aspect de la félicité publique eût pu seul toucher mon cœur d'un sentiment permanent ; & l'ardent desir d'y concourir, eût été ma plus constante passion. Toujours juste sans partialité, & toujours bon sans foiblesse, je me ferois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables, parce que voyant les hommes tels qu'ils sont, & lisant aisément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'assez aimables pour mériter toutes mes affections, peu d'assez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût disposé à les plaindre, par la connoissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu, dans des momens de gaieté, l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges : mais parfaitement désintéressé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, sur quelques actes de justice sévère, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Ministre de la Providence &

dispensateur de ses loix, selon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus sages & plus utiles que ceux de la légende dorée & du tombeau de S. Médard.

Il n'y a qu'un seul point, sur lequel la faculté de pénétrer par-tout invifible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aturois mal réfisté; & une fois entré dans ces voies d'égarement, où n'euffai-je point été conduit par elles? Ce feroit bien mal connoître la nature & moi-même, que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point séduit, ou que la raifon m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu par celui-là feul. Celui que fa puiffance met au-deffus de l'homme, doit être au-deffus des foibleffes de l'humanité; fans quoi, cet excès de force ne fervira qu'à le mettre en effet au-deffous des autres & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût resté leur égal.

Tout bien confidéré, je crois que je ferai mieux de jeter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise.

Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que je ne suis, & que mon aspect irrite leur injustice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir, mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumière du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi, qu'ils me voient s'ils peuvent : tant mieux, mais cela leur est impossible ; ils ne verront jamais à ma place que le Jean-Jaques qu'ils se sont fait, & qu'ils ont fait selon leur cœur, pour le haïr à leur aise. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voient : je n'y dois prendre aucun intérêt véritable, car ce n'est pas moi qu'ils voient ainsi.

Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est, que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile, où tout est gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissemens nécessaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je suis bon,

& je ne fais que du bien ; mais si-tôt que je sens le joug , soit de la nécessité , soit des hommes , je deviens rebelle ou plutôt rétif ; alors je suis nul. Lorsqu'il faut faire le contraire de ma volonté , je ne le fais point , quoi qu'il arrive ; je ne fais pas non plus ma volonté même , parce que je suis foible. Je m'abstiens d'agir : car toute ma foiblesse est pour l'action , toute ma force est négative , & tous mes péchés sont d'omission , rarement de commission. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut , mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas ; & voilà celle que j'ai toujours réclamée , souvent conservée ; & par qui j'ai été le plus en scandale à mes contemporains. Car pour eux , actifs , remuans , ambitieux , détestant la liberté dans les autres & n'en voulant point pour eux-mêmes , pourvu qu'ils fassent quelquefois leur volonté , ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui , ils se gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne , & n'omettent rien de servile pour commander. Leur

tort n'a donc pas été de m'écarter de la société comme un membre inutile; mais de m'en proscrire comme un membre pernicieux : car j'ai très-peu fait de bien, je l'avoue ; mais pour du mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie ; & je doute qu'il y ait aucun homme au monde, qui en ait réellement moins fait que moi.

SEPTIEME PROMENADE.

LE recueil de mes longs rêves est à peine commencé, & déjà je sens qu'il touche à sa fin. Un autre amusement lui succède, m'abforbe, & m'ôte même le temps de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance ; & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis ; mais je ne m'y livre pas moins, parce que dans la situation où me voilà, je n'ai plus d'autre règle de conduite que de suivre en tout mon penchant sans contrainte. Je ne peux rien à mon fort, je n'ai que des inclinations innocentes ; &

tous les jugemens des hommes étant déformais nuls pour moi, la sagesse même veut qu'en ce qui reste à ma portée je fasse tout ce qui me flatte, en public, soit à-part-moi, sans autre règle que ma fantaisie, & sans autre mesure que le peu de force qui m'est resté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la botanique pour toute occupation. Déjà vieux, j'en avois pris la première teinture en Suisse, auprès du docteur d'Ivernois, & j'avois herborisé assez heureusement durant mes voyages, pour prendre une connoissance passable du regne végétal. Mais, devenu plus que sexagénaire & sédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer pour les grandes herborisations, & d'ailleurs assez livré à ma copie de musique pour n'avoir pas besoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amusement, qui ne m'étoit plus nécessaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet

intervalle, le peu que je favois s'est pres- que entièrement effacé de ma mémoire, & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de soixante-cinq ans passés, privé du peu de mémoire que j'avois & des forces qui me restoient pour courir la campagne, sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant, la première fois; me voilà sérieusement occupé du sage projet d'apprendre par cœur tout le *Regnum vegetabile* de Murray, & de connoître toutes les plantes connues sur la terre. Hors d'état de racheter des livres de botanique, je me suis mis en devoir de transcrire ceux qu'on m'a prêtés; & résolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes, & tous les arbres des Indes, je commence toujours à bon compte par le mouron, le cerfeuil, la bourache & le fenéçon; j'herborise savamment sur la cage de mes

oiseaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec satisfaction, voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à justifier le parti que je prends de suivre cette fantaisie ; je la trouve très-raisonnable, persuadé que dans la position où je suis, me livrer aux amusemens qui me flattent est une grande sagesse, & même une grande vertu : c'est le moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine ; & pour trouver encore dans ma destinée, du goût à quelque amusement, il faut assurément avoir un naturel bien épuré de toutes passions irascibles. C'est me venger de mes persécuteurs à ma manière : je ne saurois les punir plus cruellement, que d'être heureux malgré eux.

Oui, sans doute, la raison me permet, me prescrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire & que rien ne m'empêche de suivre ; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire, & quel attrait je puis trouver à une vaine étude,

faite fans profit , fans progrès , & qui , vieux , radoteur , déjà caduque & pesant , fans facilité , fans mémoire , me ramene aux exercices de la jeunesse & aux leçons d'un écolier. Or c'est une bizarrerie que je voudrois m'expliquer ; il me semble que , bien éclaircie , elle pourroit jeter quelque nouveau jour sur cette connoissance de moi-même , à l'acquisition de laquelle j'ai consacré mes derniers loisirs.

J'ai pensé quelquefois assez profondément , mais rarement avec plaisir , presque toujours contre mon gré & comme par force : la rêverie me délasse & m'amuse , la réflexion me fatigue & m'attriste ; penser fut toujours pour moi une occupation pénible & fans charme. Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation , mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie ; & durant ces égaremens , mon ame erre & plane dans l'univers , sur les ailes de l'imagination , dans des extases qui passent toute autre jouissance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute sa pureté , toute autre occupation me fut

toujours infipide. Mais quand une fois, jeté dans la carrière littéraire par des impulsions étrangères, je sentis la fatigue du travail, d'esprit & l'importunité d'une célébrité malheureuse, je sentis en même temps languir & s'attiédir mes douces rêveries ; & bientôt, forcé de m'occuper, malgré moi, de ma triste situation, je ne pus plus retrouver que bien rarement ces chères extases, qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire, & sans autre dépense que celle du temps, m'avoient rendu dans l'oïfiveté, le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries, que mon imagination effarouchée par mes malheurs, ne tournât enfin de ce côté son activité, & que le continuel sentiment de mes peines, me resserrant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet état, un instinct qui m'est naturel, me faisant fuir toute idée attristante, imposa silence à mon imagination, & fixant mon attention sur les objets qui m'environnoient, me fit pour la première

fois détailler le spectacle de la nature, que je n'avois guere contemplée jufqu'alors qu'en masse, & dans son ensemble.

Les arbres, les arbriffeaux, les plantes font la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue & pelée, qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon & des sables. Mais vivifiée par la nature & revêtue de fa robe de noces, au milieu du cours des eaux & du chant des oifeaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois regnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt & de charmes, le feul spectacle au monde, dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur à l'ame sensible, plus il se livre aux extafes qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ses fens, & il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau systême, avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit & ne sent rien que dans le tout. Il faut que quel-

que circonstance particulière resserre ses idées & circonscrive son imagination, pour qu'il puisse observer par parties cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement, quand mon cœur resseré par la détresse, rapprochoit & concentroit tous ses mouvemens autour de lui, pour conserver ce reste de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes, n'osant penser, de peur d'attiser mes douleurs. Mon imagination, qui se refuse aux objets de peine, laissoit mes sens se livrer aux impressions légères mais douces des objets environnans. Mes yeux se promenoient sans cesse de l'un à l'autre, & il n'étoit pas possible que, dans une variété si grande, il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage & les arrêtoient plus long-temps.

Je pris goût à cette récréation des yeux, qui dans l'infortune repose, amuse, distrait l'esprit & suspend le sentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à

cette diversion & la rend plus séduisante. Les odeurs suaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes semblent se disputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaisir, pour se livrer à des sensations si douces; & si cet effet n'a pas lieu sur tous ceux qui en sont frappés, c'est dans les uns faute de sensibilité naturelle, & dans la plupart que leur esprit trop occupé d'autres idées, ne se livre qu'à la dérobee aux objets qui frappent leurs sens.

Une autre chose contribue encore à éloigner du regne végétal l'attention des gens de goût; c'est l'habitude de ne chercher dans les plantes, que des drogues & des remèdes. Théophraste s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philosophe comme le seul botaniste de l'antiquité: aussi n'est-il presque point connu parmi nous; mais grâces à un certain Dioscoride, grand compilateur de recettes, & à ses commentateurs, la médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en simples, qu'on n'y voit que ce

qu'on n'y voit point ; favoir , les prétendues vertus qu'il plait au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organisation végétale puisse par elle-même mériter quelque attention : des gens qui passent leur vie à arranger favamment des coquilles , se moquent de la botanique comme d'une étude inutile , quand on n'y joint pas , comme ils disent , celle des propriétés ; c'est-à-dire , quand on n'abandonne pas l'observation de la nature qui ne ment point & qui ne nous dit rien de tout cela , pour se livrer uniquement à l'autorité des hommes qui sont menteurs , & qui nous affirment beaucoup de choses qu'il faut croire sur leur parole , fondée elle-même le plus souvent sur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner successivement les fleurs dont elle brille : ceux qui vous verront faire , vous prenant pour un frater , vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans , la galle des hommes , ou la morve des chevaux.

• Ce dégoûtant préjugé est détruit en

partie dans les autres pays, & sur-tout en Angleterre, graces à Linnæus, qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie, pour la rendre à l'histoire naturelle & aux ufages économiques; mais en France, où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde, on est resté sur ce point tellement barbare, qu'un bel esprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares, s'écria pour tout éloge: *voilà un fort beau jardin d'apothicaire!* A ce compte, le premier apothicaire fut Adam; car il n'est pas aisé d'imaginer un jardin mieux assorti de plantes, que celui d'Eden.

Ces idées médicinales ne sont assurément guere propres à rendre agréable l'étude de la botanique; elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure & les ombrages insipides & dégoûtans; toutes ces structures charmantes & gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier; & l'on n'ira pas chercher des

guirlandes pour les bergeres parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne fouilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit plus éloigné que des tisanes & des emplâtres. J'ai souvent pensé, en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans, que le regne végétal étoit un magasin d'alimens donnés par la nature à l'homme & aux animaux; mais jamais il ne m'est venu à l'esprit d'y chercher des drogues & des remèdes. Je ne vois rien dans ces diverses productions, qui m'indique un pareil usage; & elle nous auroit montré le choix, si elle nous l'avoit prescrit, comme elle a fait pour les comestibles. Je sens même que le plaisir que je prends à parcourir les bocages, seroit empoisonné par le sentiment des infirmités humaines, s'il me laissoit penser à la fièvre, à la pierre, à la goutte & au mal caduc. Du reste, je ne disputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue; je dirai seulement, qu'en supposant ces vertus réelles, c'est malice

malice pure aux malades de continuer à l'être ; car de tant de maladies que les hommes se donnent , il n'y en a pas une seule dont vingt fortes d'herbes ne guérissent radicalement.

Ces tournures d'esprit , qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel , qui font chercher par-tout du profit ou des remedes , & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature , si l'on se portoit toujours bien , n'ont jamais été les miennes. Je me sens là-dessus tout à rebours des autres hommes : tout ce qui tient au sentiment de mes besoins, attriste & gâte mes pensées , & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaisirs de l'esprit , qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainsi , quand même je croirois à la médecine , & quand même ses remedes feroient agréables , je ne trouverois jamais , à m'en occuper , ces délices que donne une contemplation pure & désintéressée ; & mon ame ne sauroit s'exalter & planer sur la nature , tant que je la sens tenir aux liens de mon corps.

D'ailleurs , fans avoir eu jamais grande confiance à la médecine , j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'estimois , que j'aimois , & à qui je laissois gouverner ma carcasse avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont instruit à mes dépens ; rentré maintenant sous les seules loix de la nature , j'ai repris par elles ma première fanté. Quand les médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs , qui pourroit s'étonner de leur haine ? Je suis la preuve vivante de la vanité de leur art & de l'inutilité de leurs soins.

Non , rien de personnel , rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite , je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi-même. Je sens des extases , des raviffemens inexprimables à me fondre , pour ainsi dire , dans le systême des êtres , à m'identifier avec la nature entière. Tant que les hommes furent mes freres , je me faisois des projets de félicité terrestre ; ces projets étant toujours relatifs au tout , je ne pouvois être heureux que de la

félicité publique , & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma misere. Alors , pour ne les pas haïr , il a bien fallu les fuir ; alors , me refugiant chez la mere commune , j'ai cherché dans ses bras à me soustraire aux atteintes de ses enfans ; je suis devenu solitaire , ou , comme ils disent , infociable & misantrope , parce que la plus sauvage solitude me paroît préférable à la société des méchans , qui ne se nourrit que de trahisons & de haine.

Forcé de m'abstenir de penser , de peur de penser à mes malheurs malgré moi ; forcé de contenir les restes d'une imagination riante , mais languissante , que tant d'angoisses pourroient effaroucher à la fin ; forcé de tâcher d'oublier les hommes , qui m'accablent d'ignominie & d'outrages , de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contre eux , je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même , parce que mon ame expansive cherche , malgré que j'en aie , à étendre ses sentimens & son

existence sur d'autres êtres ; & je ne puis plus, comme autrefois, me jeter tête baissée dans ce vaste océan de la nature , parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets assez déterminés, assez fixes , assez à ma portée , pour s'y attacher fortement , & que je ne me sens plus assez de vigueur pour nager dans le chaos de mes anciennes extases. Mes idées ne sont presque plus que des sensations , & la sphere de mon entendement ne passe pas les objets dont je suis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes , cherchant la solitude , n'imaginant plus , pensant encore moins , & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languissante & mélancolique , je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit ; & par un instinct fort naturel , je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en soi d'aimable & d'attrayant ; ses richesses, enfermées dans le sein de la terre , semblent avoir été éloignées des regards des hommes , pour

ne pas tenter leur cupidité : elles sont là comme en réserve , pour servir un jour de supplément aux véritables richesses qui sont plus à sa portée , & dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie , la peine & le travail au secours de ses miseres ; il fouille les entrailles de la terre , il va chercher dans son centre , aux risques de sa vie & aux dépens de sa santé , des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même quand il favoit en jouir. Il fuit le soleil & le jour qu'il n'est plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant & fait bien , ne méritant plus de vivre à la lumiere du jour. Là , des carrieres , des gouffres , des forges , des fourneaux , un appareil d'enclumes , de marteaux , de fumée & de feu succedent aux douces images des travaux champêtres. Les visages haves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines , de noirs forgerons , de hideux cyclopes sont le spectacle que l'appareil des mines substitue , au sein de la terre , à celui de la

verdure & des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux & des laboureurs robustes sur sa surface.

Il est aisé, je l'avoue, d'aller ramassant du sable & des pierres, d'en remplir ses poches & son cabinet, & de se donner avec cela les airs d'un naturaliste : mais ceux qui s'attachent & se bornent à ces sortes de collections, sont pour l'ordinaire de riches ignorans, qui ne cherchent à cela que le plaisir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux, il faut être chimiste & physicien ; il faut faire des expériences pénibles & coûteuses, travailler dans des laboratoires, dépenser beaucoup d'argent & de temps parmi le charbon, les creusets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée & les vapeurs étouffantes, toujours au risque de sa vie & souvent aux dépens de sa santé. De tout ce triste & fatigant travail résulte pour l'ordinaire beaucoup moins de savoir que d'orgueil : & où est le plus médiocre chimiste qui ne croie pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé par hasard peut-être quel-

ques petites combinaisons de l'art?

Le regne animal est plus à notre portée & certainement mérite encore mieux d'être étudié; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, ses embarras, ses dégoûts & ses peines? sur-tout pour un solitaire qui n'a, ni dans ses jeux, ni dans ses travaux, d'assistance à espérer de personne. Comment observer, disséquer, étudier, connoître les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, les quadrupedes plus légers que le vent, plus forts que l'homme, & qui ne sont pas plus disposés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y soumettre de force? J'aurois donc pour ressource, des escargots, des vers, des mouches, & je passerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaler de pauvres insectes, à disséquer des souris quand j'en pourrois prendre, ou les charognes des bêtes que par hasard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie; c'est par elle qu'on apprend à les classer, à

distinguer les genres, les especes. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caracteres, il faudroit avoir des volieres, des viviers, des ménageries; il faudroit les contraindre, en quelque maniere que ce pût être, à rester assemblés autour de moi; je n'ai ni le goût ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agilité nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les défosser, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique! Des cadavres puans, de baveuses & livides chairs, du fang, des intestins dégoutans, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielle! Ce n'est pas là, sur ma parole, que Jean-Jaques ira chercher ses amusemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombres frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier mon imagination salie par tous ces hideux objets! Mon ame morte à tous les grands mouvemens, ne peut plus s'affecter que par des objets sen-

fibles ; je n'ai plus que des sensations , & ce n'est plus que par elles que la peine ou le plaisir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les riens objets qui m'entourent , je les considère , je les contemple , je les compare , j'apprends enfin à les classer , & me voilà tout d'un coup aussi botaniste qu'a besoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'instruire : il est trop tard ; d'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de science contribuât au bonheur de la vie : mais je cherche à me donner des amusemens doux & simples , que je puisse goûter sans peine , & qui me distraient de mes malheurs. Je n'ai ni dépense à faire , ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe , de plante en plante , pour les examiner , pour comparer leurs divers caractères , pour marquer leurs rapports & leurs différences , enfin pour observer l'organisation végétale de manière à suivre la marche & le jeu de ces machines vivantes , à chercher quelquefois

avec succès leurs loix générales, la raison & la fin de leurs structures diverses, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoissante pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes semblent avoir été semées avec profusion sur la terre, comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme, par l'attrait du plaisir & de la curiosité, à l'étude de la nature : mais les astres sont placés loin de nous ; il faut des connoissances préliminaires, des instrumens, des machines, de bien longues échelles, pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y sont naturellement : elles naissent sous nos pieds, & dans nos mains, pour ainsi dire ; & si la petitesse de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instrumens qui les y rendent, sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie. La botanique est l'étude d'un oisif & paresseux solitaire : une pointe & une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les observer. Il se promène, il erre libre-

ment d'un objet à l'autre ; il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curiosité ; & si-tôt qu'il commence à saisir les loix de leur structure , il goûte à les observer , un plaisir sans peine , aussi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation , un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions , mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse & douce : mais si-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité , soit pour remplir des places , ou pour faire des livres , si-tôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire , qu'on n'herborise que pour devenir auteur ou professeur , tout ce doux charme s'évanouit ; on ne voit plus dans les plantes , que des instrumens de nos passions , on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude , on ne veut plus favoir , mais montrer qu'on fait ; & dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde , occupé du soin de s'y faire admirer ; ou bien , se bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus , au lieu d'observer les végétaux

dans la nature , on ne s'occupe que de systêmes & de méthodes ; matiere éternelle de dispute , qui ne fait pas connoître une plante de plus , & ne jette aucune véritable lumiere sur l'histoire naturelle & le regne végétal. De là les haines , les jaloufies que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs , autant & plus que chez les autres favans. En dénaturant cette aimable étude , ils la transplantent au milieu des villes & des académies , où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des dispositions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une espede de passion qui remplit le vuide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers , les montagnes ; je m'enfonce dans les vallons , dans les bois , pour me dérober autant qu'il est possible au souvenir des hommes & aux atteintes des méchans. Il me semble que , sous les ombrages d'une forêt , je suis oublié , libre & paisible , comme si je n'avois plus d'ennemis , ou

que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de mon souvenir ; & je m'imagine dans ma bêtise , qu'en ne pensant point à eux , ils ne penferont point à moi. Je trouve une si grande douceur dans cette illusion , que je m'y livrerois tout entier , si ma situation , ma foiblesse & mes besoins me le permettoient. Plus la solitude où je vis alors est profonde , plus il faut que quelque objet en remplisse le vuide ; & ceux que mon imagination me refuse , ou que ma mémoire repousse , sont suppléés par les productions spontanées que la terre non forcée par les hommes offre à mes yeux de toutes parts. Le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes , couvre celui d'échapper à mes persécuteurs ; & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes , je respire plus à mon aise , comme dans un asyle où leur haine ne me poursuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herborifation que je fis un jour du côté de la Robella , montagne du justicier Clerc.

J'étois seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché, que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins, entre-mêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse & entrelacés les uns dans les autres, fermoient ce réduit de barrières impénétrables, quelques intervalles que laissoit cette sombre enceinte, n'offroient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices. que je n'osois regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le duc, la chevêche & l'orfraie faisoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne; quelques petits oiseaux rares, mais familiers, tempéroient cependant l'horreur de cette solitude: là je trouvai la dentaire, *heptaphyllos*; le *ciclamen*, le *nidus avis*, le grand *laferpitium*, & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuserent long-temps: mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreil-

iers de *lycopodium* & de mouffes , & je me mis à rêver plus à mon aise , en pensant que j'étois là dans un refuge ignoré de tout l'univers , où les persécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une isle déserte , & je me disois avec complaisance , sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici. Je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavois dans cette idée , j'entendis peu loin de moi , un certain cliquetis que je crus reconnoître ; j'écoute : le même bruit se répète & se multiplie. Surpris & curieux , je me leve , je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venoit le bruit , & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier , j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon pre-

mier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains , où je m'étois cru totalement seul : mais ce mouvement , plus rapide que l'éclair , fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable , comme ne pouvant , dans les antres même des Alpes , échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter ; car j'étois bien sûr qu'il n'y avoit peut - être pas deux hommes dans cette fabrique , qui ne fussent initiés dans le complot dont le prédicant M*** s'étoit fait le chef , & qui tiroit de plus loin ses premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triste idée , & je finis par rire en moi - même , & de ma vanité puérile , & de la manière comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet , qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice ! Il n'y a que la Suisse au monde , qui présente ce mélange de la nature sauvage & de l'industrie humaine. La Suisse entière n'est , pour ainsi dire , qu'une grande ville , dont les rues larges
&

& longues plus que celle de S. Antoine, font semées de forêts coupées de montagnes, & dont les maisons éparfes & isolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglois. Je me rappelai à ce sujet une autre herborifation que du Peyrou, Descherny, le colonel Pury, le justicier Clerc & moi avions faite, il y avoit quelque temps, sur la montagne de Chafferon, du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une seule maison sur cette montagne; & nous n'eussions sûrement pas deviné la profession de celui qui l'habitoit, si l'on n'eût ajouté que c'étoit un libraire, & qui même faisoit fort bien ses affaires dans le pays. (*) Il me semble qu'un seul fait de cette espece fait mieux connoître la Suisse que toutes les descriptions des voyageurs.

(*) C'est fans doute la ressemblance des noms, qui a entraîné M. Rousseau à appliquer l'anecdote du libraire à Chafferon, au lieu de Chasseral, autre montagne très-élevée sur les frontieres de la principauté de Neuchâtel.

En voici un autre de même nature, ou à peu près, qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon séjour à Grenoble, je faisois souvent de petites herborifations hors la ville avec le sieur Bovier, avocat de ce pays là; non pas qu'il aimât ni fût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il se faisoit, autant que la chose étoit possible, une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isere, dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs; j'eus la curiosité d'en goûter; & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir; le sieur Bovier se tenoit à côté de moi, sans m'imiter & sans rien dire. Un de ses amis survint, qui me voyant picorer ces grains, me dit: eh! monsieur, que faites-vous là? ignorez-vous que ce fruit empoisonne? Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris! Sans doute, reprit-il; & tout le monde fait si bien cela, que

personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. Je regardois le sieur Bovier, & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas? Ah! monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osois pas prendre cette liberté. Je me mis à rire de cette humilité dauphinoise, en discontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois persuadé, comme je le suis encore, que toute production naturelle, agréable au goût, ne peut être nuisible au corps, ou ne l'est du moins que par son excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reste de la journée : mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude ; je soupai très-bien, dormis mieux, & me levai le matin en parfaite santé, après avoir avalé la veille quinze ou vingt grains de ce terrible hippophæe, qui empoisonne à très-petite dose, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut si plaisante, que je ne me la rappelle jamais, sans rire de la singulière discrétion de M. l'avocat Bovier.

Toutes mes courses de botanique. les

diverses impressions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborifées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux payfages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes, dont l'aspect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y transporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies, suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborifations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'une optique qui les peindroit derechef à mes yeux.

C'est la chaîne des idées accessoires, qui m'attache à la botanique. Elle rassemble & rappelle à mon imagination, toutes les idées qui la flattent davantage : les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix

sur-tout , & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela , sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes , leur haine , leur mépris , leurs outrages , & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & sincere attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles , au milieu de gens simples & bons , tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle , & mon jeune âge , & mes innocens plaisirs ; elle m'en fait jouir derechef , & me rend heureux bien souvent encore , au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel.



HUITIÈME PROMENADE.

EN méditant sur les dispositions de mon ame dans toutes les situations de ma vie , je suis extrêmement frappé de voir si peu de proportion entre les diverses combinaisons de ma destinée , & les sentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes prospérités ne m'ont laissé presqu'aucun souvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté ; & au contraire , dans toutes les miseres de ma vie , je me sentoais constamment rempli de sentimens tendres , touchans , délicieux , qui versant un baume salutaire sur les blessures de mon cœur navré , sembloient en convertir la douleur en volupté , & dont l'aimable souvenir me revient seul , dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même temps. Il me semble que j'ai plus goûté la douceur de l'existence , que j'ai réellement plus vécu ,

quand mes sentimens resserrés , pour ainsi dire , autour de mon cœur par ma destinée , n'alloient point s'évaporant au-dehors , sur tous les objets de l'estime des hommes , qui en méritent si peu par eux-mêmes , & qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi , quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la sphere dans laquelle j'avois à vivre , je la remplissois de mes affections. Mon ame expansive s'étendoit sur d'autres objets ; & toujours attiré loin de moi par des goûts de mille especes , par des attachemens aimables , qui sans cesse occupoient mon cœur , je m'oublois en quelque façon moi-même ; j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger , & j'éprouvois , dans la continuelle agitation de mon cœur , toute la vicissitude des choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissoit ni paix au-dedans , ni repos au-dehors. Heureux en apparence , je n'avois pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion , & dans lequel je pusse vraiment

me complaire. Jamais je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissoit, la solitude m'ennuyoit ; j'avois sans cesse besoin de changer de place, & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant, bien reçu, careffé par-tout ; je n'avois pas un ennemi, pas un malveillant, pas un envieux ; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois souvent le plaisir d'obliger moi-même beaucoup de monde ; & sans bien, sans emploi, sans fauteurs, sans grands talens bien développés ni bien connus, je jouissois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois personne dans aucun état, dont le sort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux ? Je l'ignore ; mais je fais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui, pour être le plus infortuné des mortels ? Rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien ! dans cet état déplorable, je ne changerois pas encore d'être & de destinée contre le plus fortuné d'entre

eux ; & j'aime encore mieux être moi dans toute ma misere , que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prospérité. Réduit à moi seul , je me nourris , il est vrai , de ma propre substance , mais elle ne s'épuise pas ; je me suffis à moi-même , quoique je rumine , pour ainsi dire , à vuide , & que mon imagination tarie & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée , obstruée par mes organes , s'affaisse de jour en jour , & sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur pour s'élançer , comme autrefois , hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes , que nous force l'adversité ; & c'est peut-être là ce qui la rend le plus insupportable à la plupart des hommes. Pour moi , qui ne trouve à me reprocher que des fautes , j'en accuse ma foiblesse , & je me console ; car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant , à moins d'être stupide , comment contempler un moment ma situa-

tion, fans la voir auffi horrible qu'ils l'ont rendue, & fans périr de douleur & de défefpoir ? Loin de cela, moi le plus fenfible des êtres, je la contemple & ne m'en émeus pas ; & fans combats, fans efforts fur moi-même, je me vois prefque avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être ne fupporteroit l'afpect fans effroi.

Comment en fuis-je venu là ? car j'étois bien loin de cette difpofition paifible, au premier foupçon du complot dont j'étois enlacé depuis long-temps fans m'en être aucunement apperçu. Cette découverte nouvelle me bouleverfa. L'infamie & la trahifon me furprirent au dépourvu. Quelle ame honnête eft préparée à de tels genres de peines ? Il faudroit les mériter, pour les prévoir. Je tombai dans tous les pieges qu'on creufa fous mes pas. L'indignation, la fureur, le délire s'emparèrent de moi : je perdis la tramontane. Ma tête fe bouleverfa ; & dans les ténèbres horribles où l'on n'a ceflé de me tenir plongé, je n'apperçus plus ni lueur pour me con-

duire, ni appui, ni prise, où je pusse me tenir ferme & résister au désespoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux ? J'y suis pourtant encore, & plus enfoncé que jamais ; & j'y ai trouvé le calme & la paix, & j'y vis heureux & tranquille, & j'y ris des incroyables tourmens que mes persécuteurs se donnent sans cesse, tandis que je reste en paix, occupé de fleurs, d'étamines & d'enfantillages, & que je ne songe pas même à eux.

Comment s'est fait ce passage ? Naturellement, insensiblement, & sans peine. La première surprise fut épouvantable. Moi, qui me sentois digne d'amour & d'estime ; moi, qui me croyois honoré, chéri comme je méritois de l'être, je me vis travesti tout d'un coup en un monstre affreux, tel qu'il n'en exista jamais. Je vois toute une génération se précipiter toute entière dans cette étrange opinion, sans explication, sans doute, sans honte, & sans que je puisse parvenir à savoir jamais

la cause de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence, & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes persécuteurs à s'expliquer avec moi ; ils n'avoient garde. Après m'être long-temps tourmenté sans succès, il fallut bien prendre haleine. Cependant j'espérois toujours, je me disois : un aveuglement si stupide, une si absurde prévention ne sauroit gagner tout le genre humain. Il y a des hommes de sens, qui ne partagent pas le délire ; il y a des âmes justes qui détestent la fourberie & les traîtres. Cherchons : je trouverai peut-être enfin un homme ; si je le trouve, ils sont confondus. J'ai cherché vainement ; je ne l'ai point trouvé. La ligue est universelle, sans exception, sans retour, & je suis sûr d'achever mes jours dans cette affreuse proscription, sans jamais en pénétrer le mystère.

C'est dans cet état déplorable, qu'après de longues angoisses, au lieu du désespoir qui sembloit devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la sérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même, puis-

que chaque jour de ma vie me rappelle avec plaisir celui de la veille, & que je n'en desire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence ? D'une seule chose ; c'est que j'ai appris à porter le joug de la nécessité sans murmure ; c'est que je m'efforçois de tenir encore à mille choses, & que toutes ces prises m'ayant successivement échappé, réduit à moi seul, j'ai repris enfin mon affiette. Pressé de tous côtés, je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuie que sur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore son joug, sans que je m'en apperçusse. On veut être estimé des gens qu'on estime ; & tant que je pus juger avantageusement des hommes, ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que souvent les jugemens du public sont équitables : mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du

hasard ; que les regles sur lesquelles les hommes fondent leurs opinions, ne sont tirées que de leurs passions, ou de leurs préjugés qui en sont l'ouvrage, & que lors même qu'ils jugent bien, souvent encore ces bons jugemens naissent d'un mauvais principe, comme lorsqu'ils feignent d'honorer en quelque succès le mérite d'un homme, non par esprit de justice, mais pour se donner un air impartial, en calomniant tout à leur aise le même homme sur d'autres points.

Mais quand, après de si longues & vaines recherches, je les vis tous rester sans exception dans le plus inique & absurde système que l'esprit infernal pût inventer ; quand je vis qu'à mon égard la raison étoit bannie de toutes les têtes, & l'équité de tous les cœurs ; quand je vis une génération frénétique se livrer toute entière à l'aveugle fureur de ses guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à personne ; quand, après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne, & m'é-

crier, il n'y en a plus : alors je commençai à me voir seul sur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient, par rapport à moi, que des êtres mécaniques qui n'agissoient que par impulsion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque passion que j'eusse pu supposer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard d'une façon que je pusse entendre. C'est ainsi que leurs dispositions intérieures cessèrent d'être quelque chose pour moi. Je ne vis plus en eux que des masses différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toit peut nous bleffer davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveillante. Le coup porte à faux quelquefois ; mais l'intention ne manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le

moins dans les atteintes de la fortune ; & quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la destinée, qu'ils personnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur, dépité par ses pertes, se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un fort qui s'acharne à dessein contre lui pour le tourmenter ; & trouvant un aliment à sa colère, il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage, qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent, que les coups de l'aveugle nécessité, n'a point ces agitations insensées ; il crie dans sa douleur, mais sans emportement, sans colère ; il ne sent, du mal dont il est la proie, que l'atteinte matérielle ; & les coups qu'il reçoit ont beau bleffer sa personne, pas un n'arrive jusqu'à son cœur.

C'est beaucoup qu'en être venu là ; mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête, c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas
dans

dans les êtres qui nous font étrangers ; elle est en nous-mêmes , & c'est là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'absurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive , je compris que les causes , les instrumens , les moyens de tout cela m'étant inconnus & inexplicables , devoient être nuls pour moi ; que je devois regarder tous les détails de ma destinée comme autant d'actes d'une pure fatalité , où je ne devois supposer ni direction , ni intention , ni cause morale ; qu'il falloit m'y soumettre sans raisonner & sans regimber , parce que cela étoit inutile ; que tout ce que j'avois à faire encore sur la terre , étant de m'y regarder comme un être purement passif , je ne devois point user , à résister inutilement à ma destinée , la force qui me restoit pour la supporter. Voilà ce que je me disois ; ma raison , mon cœur y acquiesçoient , & néanmoins , je sentois ce cœur murmurer encore. D'où venoit

ce murmure ? Je le cherchai , je le trouvai ; il venoit de l'amour-propre , qui , après s'être indigné contre les hommes , se foulevoit encore contre la raison.

Cette découverte n'étoit pas si facile à faire qu'on pourroit croire ; car un innocent persécuté prend long-temps pour un pur amour de la justice , l'orgueil de son petit individu. Mais aussi la véritable source une fois bien connue , est facile à tarir , ou du moins à détourner. L'estime de soi-même est le plus grand mobile des ames fieres : l'amour-propre , fertile en illusions , se déguise & se fait prendre pour cette estime ; mais quand la fraude enfin se découvre , & que l'amour-propre ne peut plus se cacher , dès lors il n'est plus à craindre ; & quoiqu'on l'étouffe avec peine , on le subjugue au moins aisément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette passion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde , & sur-tout quand je fus auteur ; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre , mais j'en avois prodigieusement. Les terribles

leçons que j'ai reçues, l'ont bientôt renfermé dans ses premières bornes ; il commença par se révolter contre l'injustice, mais il a fini par la dédaigner : en se repliant sur mon ame, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaisons, aux préférences, il s'est contenté que je fusse bon pour moi ; alors, redevenant amour de moi-même, il est rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & presque la félicité ; car dans quelque situation qu'on se trouve, ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se tait, & que la raison parle, elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous ; car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes, en cessant de s'en occuper. Ils ne font rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses, les vengeances,

les passe-droits, les outrages, les injustices ne font rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure, que le mal même, & non pas l'intention; pour celui dont la place ne dépend pas dans sa propre estime, de celle qu'il plait aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauroient changer mon être; & malgré leur puissance, & malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis. Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle. La barrière qu'ils ont mise entr'eux & moi, m'ôte toute ressource de subsistance & d'assistance dans ma vieillesse & mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires; il n'y a plus ni commerce, ni secours réciproque, ni correspondance entr'eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource, & cette ressource est bien foible à mon âge & dans l'état où je suis. Ces maux sont grands; mais

ils ont perdu sur moi toute leur force, depuis que j'ai su les supporter sans m'en irriter. Les points où le vrai besoin se fait sentir, sont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'est par cette continuité de sentimens qu'on s'inquiete & qu'on se rend malheureux. Pour moi, j'ai beau savoir que je souffrirai demain; il me suffit de ne pas souffrir aujourd'hui, pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais seulement de celui que je sens, & cela le réduit à très-peu de chose. Seul, malade & délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, sans que personne s'en mette en peine; mais qu'importe, si je ne m'en mets pas en peine moi-même, & si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin, quel qu'il soit? N'est-ce rien, sur-tout à mon âge, que d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la santé, la richesse & la misère, la gloire & la diffamation, avec la même indifférence? Tous les autres vieillards s'inquietent de tout: moi

je ne m'inquiète de rien ; quoi qu'il puisse arriver, tout m'est indifférent, & cette indifférence n'est pas l'ouvrage de ma sagesse ; elle est celui de mes ennemis, & devient une compensation des maux qu'ils me font. En me rendant insensible à l'adversité, ils m'ont fait plus de bien que s'ils m'eussent épargné les atteintes. En ne l'éprouvant pas, je pouvois toujours la craindre, au lieu qu'en la subjuguant, je ne la crains plus.

Cette disposition me livre, au milieu des traverses de ma vie, à l'incurie de mon naturel, presque aussi pleinement que si je vivois dans la plus complète prospérité. Hors les courts momens où je suis rappelé par la présence des objets aux plus douloureuses inquiétudes ; tout le reste du temps, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur se nourrit encore des sentimens pour lesquels il étoit né, & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produisent & qui les partagent, comme si ces êtres existoient réellement. Ils existent pour moi

qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahissent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs même, & suffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuse & douce pour laquelle j'étois né; je passe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets instructifs & même agréables, auxquels je livre avec délices mon esprit & mes sens; ou avec les enfans de mes fantaisies, que j'ai créés selon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les sentimens; ou avec moi seul, content de moi-même & déjà plein du bonheur que je sens' m'être dû. En tout ceci, l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en est pas ainsi des tristes momens que je passe encore au milieu des hommes, jouet de leurs caresses traîtresses, de leurs complimens ampoulés & dérisoires, de leur mielleuse malignité. De quelque façon que je m'y suis pu prendre, l'amour-propre alors fait son jeu. La haine & l'animosité que je

vois dans leurs cœurs à travers cette grossière enveloppe, déchirent le mien, de douleur; & l'idée d'être ainsi sottement pris pour dupe, ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un sot amour-propre, dont je sens toute la bêtise, mais que je ne puis subjuguier. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards insultans & moqueurs, sont incroyables. Cent fois j'ai passé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique dessein de m'exercer à ces cruelles luttes. Non-seulement je n'y ai pu parvenir, mais je n'ai même rien avancé; & tous mes pénibles mais vains efforts m'ont laissé tout aussi facile à troubler, à navrer & à indigner, qu'auparavant.

Dominé par mes sens, quoi que je puisse faire, je n'ai jamais su résister à leurs impressions; & tant que l'objet agit sur eux, mon cœur ne cesse d'en être affecté: mais ces affections passagères ne durent qu'autant que la sensation qui les cause. La présence de l'homme haineux m'affecte vio-

lement ; mais si-tôt qu'il disparoit , l'impression cesse : à l'instant que je ne le vois plus , je n'y pense plus. J'ai beau favoir qu'il va s'occuper de moi , je ne saurois m'occuper de lui. Le mal que je ne sens point actuellement , ne m'affecte en aucune forte ; le persécuteur que je ne vois point , est nul pour moi. Je sens l'avantage que cette position donne à ceux qui disposent de ma destinée. Qu'ils en disposent donc tout à leur aise. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent sans résistance , que d'être forcé de penser à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes sens sur mon cœur fait le seul tourment de ma vie. Dans les lieux où je ne vois personne , je ne pense plus à ma destinée ; je ne la sens plus , je ne souffre plus ; je suis heureux & content sans diversion , sans obstacle : mais j'échappe rarement à quelque atteinte sensible ; & lorsque j'y pense le moins , un geste , un regard sinistre que j'apperçois , un mot envenimé que j'entends , un malveillant que je rencontre , suffit pour me

bouleverser. Tout ce que je puis faire en pareil cas, est d'oublier bien vite & de fuir. Le trouble de mon cœur disparoît avec l'objet qui l'a causé, & je rentre dans le calme aussi-tôt que je suis seul ; ou si quelque chose m'inquiète, c'est la crainte de rencontrer sur mon passage quelque nouveau sujet de douleur. C'est là ma seule peine ; mais elle suffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En sortant de chez moi, je soupire après la campagne & la solitude ; mais il faut l'aller chercher si loin, qu'avant de pouvoir respirer à mon aise, je trouve en mon chemin mille objets qui me ferment le cœur ; & la moitié de la journée se passe en angoisses, avant que j'aie atteint l'asyle que je vais chercher. Heureux du moins, quand on me laisse achever ma route ! Le moment où j'échappe au cortège des méchans, est délicieux ; & si-tôt que je me vois sous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terrestre, & je goûte un plaisir interne aussi vif que si j'étois le plus heureux des mortels.

Je me souviens parfaitement que , durant mes courtes prospérités , ces mêmes promenades solitaires qui me font aujourd'hui si délicieuses , m'étoient insipides & ennuyeuses. Quand j'étois chez quelqu'un à la campagne , le besoin de faire de l'exercice & de respirer le grand air , me faisoit souvent sortir seul ; & m'échappant comme un voleur , je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui , j'y portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le fallon ; le souvenir de la compagnie que j'y avois laissée , m'y fuivoit. Dans la solitude , les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde ternissoient à mes yeux la fraîcheur des bosquets , & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois ; une foule importune m'y fuivoit par-tout , & voiloit pour moi toute la nature. Ce n'est qu'après m'être détaché des passions sociales & de leur triste cortège , que je l'ai retrouvée avec tous ses charmes.

Convaincu de l'impossibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires, j'ai cessé tous mes efforts pour cela. Je laisse à chaque atteinte mon sang s'allumer, la colere & l'indignation s'emparer de mes sens; je cede à la nature cette premiere explosion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni suspendre. Je tâche seulement d'en arrêter les suites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans, le feu du visage, le tremblement des membres, les suffocantes palpitations, tout cela tient au seul physique, & le raisonnement n'y peut rien. Mais après avoir laissé faire au naturel sa premiere explosion, l'on peut redevenir son propre maître, en reprenant peu à peu ses sens: c'est ce que j'ai tâché de faire longtemps, sans succès, mais enfin plus heureusement; & cessant d'employer ma force en vaine résistance, j'attends le moment de vaincre en laissant agir ma raison; car elle ne me parle que quand elle peut se faire écouter. Eh, que dis-je, hélas! ma raison? J'aurois grand tort encore de lui

faire l'honneur de ce triomphe , car elle n'y a guere de part ; tout vient également d'un tempérament versatile , qu'un vent impétueux agite , mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus : c'est mon naturel ardent qui m'agite , c'est mon naturel indolent qui m'appaise. Je cede à toutes les impulsions présentes , tout choc me donne un mouvement vif & court ; si-tôt qu'il n'y a plus de choc , le mouvement cesse , rien de communiqué ne peut se prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune , toutes les machines des hommes ont peu de prise sur un homme ainsi constitué. Pour m'affecter de peines durables , il faudroit que l'impression se renouvelât à chaque instant ; car les intervalles , quelque courts qu'ils soient , suffisent pour me rendre à moi-même. Je suis ce qu'il plait aux hommes tant qu'ils peuvent agir sur mes sens : mais au premier instant de relâche , je redeviens ce que la nature a voulu ; c'est là , quoi qu'on puisse faire , mon état le plus constant , & celui par lequel , en dépit de

la destinée, je goûte un bonheur pour lequel je me sens constitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries; il me convient si bien que je ne desire autre chose que sa durée, & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes, ne me touche en aucune sorte : la crainte seule de celui qu'ils peuvent me faire encore, est capable de m'agiter; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle prise par laquelle ils puissent m'affecter d'un sentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi-même en dépit d'eux.



NEUVIEME PROMENADE.

LE bonheur est un état permanent, qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continuuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes, & nul ne peut s'affurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainsi tous nos projets de félicité pour cette vie font des chimeres. Profitons du contentement d'esprit quand il vient, gardons-nous de l'éloigner par notre faute; mais ne faisons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets là font de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point: mais j'ai souvent vu des cœurs contents; & de tous les objets qui m'ont frappé, c'est celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'est une suite naturelle du pouvoir des sensations sur mes sentimens internes. Le bonheur n'a point d'enseigne

extérieure ; pour le connoître , il faudroit lire dans le cœur de l'homme heureux : mais le contentement se lit dans les yeux , dans le maintien , dans l'accent , dans la démarche , & semble se communiquer à celui qui l'apperçoit. Est-il une jouissance plus douce que de voir un peuple entier se livrer à la joie un jour de fête , & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expansifs du plaisir qui passe rapidement , mais vivement , à travers les nuages de la vie ?

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empressement extraordinaire me montrer l'éloge de madame Geoffrin par M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire sur le ridicule néologisme de cette piece , & sur les badins jeux de mots dont il la disoit remplie. Il commença de lire , en riant toujours. Je l'écoutois d'un sérieux qui le calma ; & voyant que je ne l'imitois point , il cessa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piece rouloit sur le plaisir que prenoit madame Geoffrin

à voir les enfans & à les faire causer. L'auteur tiroit avec raison , de cette disposition , une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas là , & il accusoit décidément de mauvais naturel & de méchanceté tous ceux qui n'avoient pas le même goût , au point de dire que si l'on interrogeoit là - dessus ceux qu'on mene au gibet ou à la roue , tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai , étoit - ce là l'occasion de le dire , & falloit - il fouiller l'éloge d'une femme estimable , des images de supplices & de malfaiteurs ? Je compris aisément le motif de cette affectation vilaine ; & quand M. P. eut fini de lire , en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge , j'ajoutai que l'auteur , en l'écrivant , avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain , le temps étant assez beau , quoique froid , j'allai faire une course jusqu'à l'Ecole militaire , comptant d'y trouver des mouffes en pleine fleur ;

en allant je révois sur la visite de la veille & sur l'écrit de M. D. où je pensois bien que le placage épisodique n'avoit pas été mis sans dessein ; & la seule affectation de m'apporter cette brochure , à moi , à qui l'on cache tout , m'apprenoit assez quel en étoit l'objet. J'avois mis mes enfans aux Enfans trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir travesti en pere dénaturé ; & de là , en étendant & caressant cette idée , on avoit peu à peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans. En suivant par la pensée la chaîne de ces gradations , j'admirois avec quel art l'industrie humaine fait changer les choses du blanc au noir ; car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble ; & souvent dans la rue & aux promenades je m'arrête à regarder leur espiéglerie & leurs petits jeux , avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint M. P. une heure avant sa visite , j'avois vu celle des deux petits du Souffoi , les plus jeunes enfans de mon hôte , dont l'ainé

peut avoir sept ans. Ils étoient venus m'embrasser de si bon cœur , & je leur avois rendu si tendrement leurs caresses , que malgré la disparité des âges , ils avoient paru se plaire avec moi sincèrement ; & pour moi , j'étois transporté d'aïse de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés ; le cadet même paroïssoit venir à moi si volontiers que , plus enfant qu'eux , je me sentoïis attacher à lui déjà par préférence , & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux Enfans trouvés a facilement dégénéré , avec un peu de tournure , en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il est sûr que c'est la crainte d'une destinée pour eux mille fois pire , & presque inévitable , par toute autre voie , qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent sur ce qu'ils deviendroient , & hors d'état de les élever moi-même , il auroit fallu , dans ma situation , les laisser élever par leur mere qui les auroit gâtés , & par sa famille

qui en auroit fait des monstres. Je frémis encore d'y penser. Ce que Mahomet fit de Seïde , n'est rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard ; & les pièges qu'on m'a tendus là-dessus dans la fuite , me confirment assez que le projet en avoit été formé. A la vérité , j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces ; mais je favois que l'éducation pour eux la moins périlleuse , étoit celle des Enfans trouvés , & je les y mis. Je le ferois encore , avec bien moins de doute aussi , si la chose étoit à faire ; & je fais bien que nul pere n'est plus tendre que je l'aurois été pour eux , pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoissance du cœur humain , c'est le plaisir que j'avois à voir & observer les enfans , qui m'a valu cette connoissance. Ce même plaisir dans ma jeunesse y a mis une espece d'obstacle ; car je jouois avec les enfans si gaiement & de si bon cœur , que je ne songeois guere à les étudier. Mais quand , en vieillissant , j'ai vu que ma figure cadu-

que les inquiétoit , je me suis abstenu de les importuner : j'ai mieux aimé me priver d'un plaisir , que de troubler leur joie ; & content alors de me satisfaire en regardant leurs jeux & tous leurs petits maneges , j'ai trouvé le dédommagement de mon sacrifice , dans les lumieres que ces observations m'ont fait acquérir sur les premiers & vrais mouvemens de la nature , auxquels tous nos savans ne connoissent rien. J'ai consigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop soigneusement pour ne l'avoir pas faite avec plaisir ; & ce seroit assurément la chose du monde la plus incroyable , que l'*Héloïse* & l'*Emile* fussent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni présence d'esprit ni facilité de parler ; mais depuis mes malheurs , ma langue & ma tête se sont de plus en plus embarrassées. L'idée & le mot propre m'échappent également , & rien n'exige un meilleur discernement & un choix d'expressions plus juste , que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui aug-

mente encore en moi cet embarras , est l'attention des écoutans , les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui , ayant écrit expreffément pour les enfans , est fuppofé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême & l'inaptitude que je me fens , me trouble , me déconcerte ; & je ferois bien plus à mon aife devant un monarque d'Asie , que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux , & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaifir ; mais je n'ai plus avec eux la même familiarité ; les enfans n'aiment pas la vieillesse. L'afpect de la nature défaillante est hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre , & j'aime mieux m'abftenir de les careffer que de leur donner de la gêne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que fur les ames vraiment aimantes , est nul pour tous nos docteurs & doctreffes. Mad. Geoffrin s'embarrassoit fort peu que les enfans euffent du plaifir avec

elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi, ce plaisir est pis que nul; il est négatif quand il n'est pas partagé, & je ne suis plus dans la situation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaisir devenu plus rare n'en feroit pour moi que plus vif: je l'éprouvois bien l'autre matin par celui que je prenois à caresser les petits du Souffoi; non-seulement parce que la bonne qui les conduisoit ne m'en impositoit pas beaucoup, & que je sentoits moins le besoin de m'écouter devant elle, mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni se déplaire ni s'ennuyer avec moi.

Oh! si j'avois encore quelques momens de pures caresses qui vinssent du cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette; si je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas

ces courts mais doux épanchemens de mon cœur ! Ah ! je ne ferois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance , qui m'est désormais refusé parmi les humains. J'en puis juger sur bien peu d'exemples , mais toujours chers à mon souvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié presque , & dont l'impression qu'il a faite sur moi , peint bien toute ma misere.

Il y a deux ans , que m'étant allé promener du côté de la Nouvelle - France , je pouffai plus loin ; puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre , je traversai le village de Clignancourt. Je marchois distrait & rêvant , sans regarder autour de moi , quand tout-à-coup je me sentis faisir les genoux. Je regarde , & je vois un petit enfant de cinq ou six ans , qui ferroit mes genoux de toute sa force , en me regardant d'un air si familier & si caressant , que mes entrailles s'émurent. Je me disois : c'est ainsi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras , je le baisai plusieurs fois dans une

espece de transport , & puis je continuai mon chemin. Je sentoís en marchant , qu'il me manquoit quelque chose. Un besoin naissant me ramenoit sur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté si brusquement cet enfant ; je croyois voir dans son action , sans cause apparente , une sorte d'inspiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin , cédant à la tentation , je reviens sur mes pas ; je cours à l'enfant , je l'embrasse de nouveau , & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre , dont le marchand passoit par là par hasard , & je commençai à le faire jaser ; je lui demandai qui étoit son pere. Il me le montra , qui relíoit des tonneaux ; j'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler , quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaise mine , qui me parut être de ces mouches qu'on tient sans cesse à mes trouffes. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille , je vis les regards du tonnelier se fixer attentivement sur moi , d'un air qui n'avoit rien d'amical. Cet objet me referra le cœur à l'instant , & je quittai le

pere & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en avois mis à revenir sur mes pas , mais dans un trouble moins agréable , qui changea toutes mes dispositions. Je les ai pourtant senti renaître souvent depuis lors ; je suis repassé plusieurs fois par Clignancourt , dans l'espérance d'y revoir cet enfant : mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere ; & il ne m'est plus resté de cette rencontre , qu'un souvenir assez vif , mêlé toujours de douceur & de tristesse , comme toutes les émotions qui pénètrent encore quelquefois jusques à mon cœur.

Il y a compensation à tout : si mes plaisirs sont rares & courts , je les goûte aussi plus vivement , quand ils viennent , que s'ils m'étoient plus familiers : je les rumine , pour ainsi dire , par de fréquens souvenirs ; & quelque rares qu'ils soient , s'ils étoient purs & sans mélange , je serois plus heureux , peut-être , que dans ma prospérité. Dans l'extrême misere , on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu , en est plus affecté que ne le seroit un riche en

trouvant une bourse d'or. On riroit, si l'on voyoit dans mon ame l'impression qu'y font les moindres plaisirs de cette espece, que je puis dérober à la vigilance de mes persécuteurs. Un des plus doux s'offrit, il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais sans me sentir ravi d'aïse d'en avoir si bien profité.

Un dimanche nous étions allés, ma femme & moi ; dîner à la porte Maillot. Après le dîner, nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette. Là, nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre, en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles, conduites par une maniere de religieuse, vinrent les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux, vint à passer un oublieur avec son tambour & son tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies ; & deux ou trois d'entr'elles, qui apparemment possédoient quelques liards ; demanderent la permis-

sion de jouer. Tandis que la gouvernante hésitoit & disputoit , j'appellai l'oublieur , & je lui dis : faites tirer toutes ces demoiselles chacune à son tour , & je vous paierai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse , quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressoient avec un peu de confusion , avec l'agrément de la gouvernante , je les fis ranger toutes d'un côté , & puis passer de l'autre côté l'une après l'autre , à mesure qu'elles avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc & qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien , qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être absolument mécontente ; afin de rendre la fête encore plus gaie , je dis en secret à l'oublieur , d'user de son adresse ordinaire en sens contraire , en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourroit , & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance , il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoi-

que les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une seule fois ; car là - dessus je fus inexorable , ne voulant ni favoriser des abus , ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme insinua à celles qui avoient de bons lots , d'en faire part à leurs camarades , au moyen de quoi le partage devint presque égal , & la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour , craignant fort qu'elle ne rejetât dédaigneusement mon offre ; elle l'accepta de bonne grace , tira comme les pensionnaires , & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en fus un gré infini , & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort , & qui vaut bien , je crois , celle des simagrées. Pendant toute cette opération , il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal ; & ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause , me donnerent occasion de remarquer que , quoi qu'il n'y en eût aucune de jolie , la gentillesse de quelques-unes faisoit oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres , & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement : tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense , & que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place , à la même heure , espérant d'y rencontrer encore la petite troupe ; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à peu près de même espece , dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux temps où , fau-tilé parmi les riches & les gens de lettres , j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevrette au temps de la fête du maître de la maison ; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer , & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles ,

festins , feux d'artifice , rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le temps de prendre haleine , & l'on s'étourdissoit au lieu de s'amuser. Après le dîner , on alla prendre l'air dans l'avenue , où se tenoit une espece de foire. On dansoit : les messieurs daignent danser avec les payannes ; mais les dames garderent leur dignité. On vendoit là des pains d'épice : un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter , pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule ; & l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manans se précipiter , se battre , se renverser pour en avoir , que tout le monde voulut se donner le même plaisir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche , & filles & garçons de courir , d'entasser , & s'estropier ; cela paroissoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte , quoiqu'endans je ne m'amufasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vuider ma bourse pour faire écraser les gens , je laissai là la bonne compagnie , & je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets

m'amusa long-temps. J'apperçus entr'autres, cinq ou six Savoyards autour d'une petite fille qui avoit encore sur son éventaire une douzaine de chétives pommes, dont elle auroit bien voulu se débarrasser. Les Savoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarrasser; mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande breche aux pommes. Cet éventaire étoit pour eux le jardin des Hespérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette comédie m'amusa long-temps; j'en fis enfin le dénouement, en payant les pommes à la petite fille, & les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi; car les spectateurs même en la voyant la partagerent: & moi, qui partageois à si bon marché cette joie, j'avois de plus celle de sentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux
que

que je venois de quitter , je sentoïis avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains , & des plaisirs naturels , à ceux que fait naître l'opulence , & qui ne sont guere que des plaisirs de moquerie , & des goûts exclusifs , engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvoit-on prendre à voir des troupeaux d'hommes avilis par la misere , s'entasser , s'étouffer , s'estropier brutalement , pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice foulés aux pieds & couverts de boue ?

De mon côté , quand j'ai bien réfléchi sur l'espece de volupté que je goûtois dans ces sortes d'occasions , j'ai trouvé qu'elle consistoit moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contents. Cet aspect a pour moi , un charme qui , bien qu'il pénètre jusqu'à mon cœur , semble être uniquement de sensation. Si je ne vois la satisfaction que je cause , quand même j'en serois sûr , je n'en jouirois qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir désintéressé , qui ne dépend pas de la part que j'y puis

avoir ; car dans les fêtes du peuple , celui de voir des visages gais , m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été souvent frustrée en France , où cette nation , qui se prétend si gaie , montre peu cette gaieté dans ses jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes , pour y voir danser le menu peuple : mais ses danses étoient si maussades , son maintien si dolent , si gauche , que j'en sortois plutôt contristé que réjoui. Mais à Geneve & en Suisse , où le rire ne s'évapore pas sans cesse en folles malignités , tout respire le contentement & la gaieté dans les fêtes. La misere n'y porte point son hideux aspect. Le faste n'y montre pas non plus son insolence. Le bien-être , la fraternité , la concorde y disposent les cœurs à s'épanouir ; & souvrent , dans les transports d'une innocente joie , les inconnus s'accostent , s'embrassent & s'invitent à jouir de concert , des plaisirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes , je n'ai pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir ; en les voyant je les partage ; & parmi tant de visages

gais , je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne soit là qu'un plaisir de sensation, il a certainement une cause morale ; & la preuve en est , que ce même aspect , au lieu de me flatter , de me plaire , peut me déchirer de douleur & d'indignation , quand je fais que ces signes de plaisir & de joie sur les visages des méchans , ne sont que des marques que leur malignité est satisfaite. La joie innocente est la seule dont les signes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuse joie le navrent & l'affligent , quoiqu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces signes , sans doute , ne sauroient être exactement les mêmes , partant de principes si différens : mais enfin ce sont également des signes de joie , & leurs différences sensibles ne sont assurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me sont encore plus sensibles ; au point qu'il m'est impossible de les soutenir sans être agité moi-même d'émotions , peut-être encore

plus vives que celles qu'ils représentent. L'imagination renforçant, la sensation m'identifie avec l'être souffrant, & me donne souvent plus d'angoisse qu'il n'en sent lui-même. Un visage mécontent est encore un spectacle qu'il m'est impossible de soutenir, sur-tout si j'ai lieu de penser que ce mécontentement me regarde. Je ne saurois dire combien l'air grognard & maussade des valets qui servent en rechignant, m'a arraché d'écus dans les maisons où j'avois autrefois la sottise de me laisser entraîner, & où les domestiques m'ont toujours fait payer bien chèrement l'hospitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets sensibles, & sur-tout de ceux qui portent signe de plaisir ou de peine, de bienveillance ou d'aversion, je me laisse entraîner par ces impressions extérieures, sans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un signe, un geste, un coup-d'œil d'un inconnu suffit pour troubler mes plaisirs, ou calmer mes peines. Je ne suis à moi que quand je suis seul; hors de là, je suis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaisir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence, dans ceux à qui j'étois inconnu; mais, aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon visage au peuple, qu'à lui masquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue, sans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne; si-tôt que je vois la verdure, je commence à respirer. Faut-il s'étonner si j'aime la solitude? Je ne vois qu'animosité sur les visages des hommes, & la nature me rit toujours.

Je sens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaisir à vivre au milieu des hommes, tant que mon visage leur est inconnu; mais c'est un plaisir qu'on ne me laisse guere. J'aimois encore, il y a quelques années, à traverser les villages, & à voir au matin les laboureurs raccommoder leurs fléaux, ou les femmes sur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne fais quoi, qui touchoit mon cœur.

Je m'arrêtois quelquefois , fans y prendre garde , à regarder les petits maneges de ces bonnes gens , & je me sentoïis foupirer fans favoir pourquoi. J'ignore fi l'on m'a vu fenfible à ce petit plaisir , & fi l'on a voulu me l'ôter encore ; mais au changement que j'apperçois fur les phyfionomies à mon passage , & à l'air dont je fuis regardé , je fuis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand foin de m'ôter cet incognito. La même chofe m'eft arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établiffement m'a toujours intéreffé. Je ne vois jamais fans attendriffement & vénération , ces groupes de bons vieillards , qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

Nous avons été jadis

Jeunes , vaillans & hardis.

Une de mes promenades favorites , étoit autour de l'École militaire , & je rencontrois avec plaisir çà & là quelques Invalides qui , ayant confervé l'ancienne honnêteté militaire , me faluoient en paffant. Ce falut , que mon cœur leur rendoit

au centuple , me flattoit & augmentoit le plaisir que j'avois à les voir. Comme je ne fais rien cacher de ce qui me touche, je parlois souvent des Invalides, & de la façon dont leur aspect m'affectoit. Il n'en fallut pas davantage : au bout de quelque temps, je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puisqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de salutations. Un air repoussant, un regard farouche avoit succédé à leur première urbanité. L'ancienne franchise de leur métier ne leur laissant pas, comme aux autres, couvrir leur animosité d'un masque ricaneur & traître, ils me montrent tout ouvertement la plus violente haine ; & tel est l'excès de ma misère, que je suis forcé de distinguer dans mon estime, ceux qui me déguisent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promène avec moins de plaisir du côté des Invalides ; cependant, comme mes sentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi, je ne

vois jamais fans respect & fans intérêt, ces anciens défenseurs de leur patrie : mais il m'est bien dur de me voir si mal payé de leur part, de la justice que je leur rends. Quand par hafard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux instructions communes, ou qui, ne connoissant pas ma figure, ne me montre aucune averfion, l'honnête falutation de ce feul là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie, pour ne m'occuper que de lui ; & je m'imagine qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne fauroit pénétrer. J'eus encore ce plaifir l'année derniere, en paffant l'eau pour m'aller promener à l'isle aux Cignes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverser. Je me présentai, je dis au batelier de partir. L'eau étoit forte, & la traversée fut longue. Je n'osois presque pas adreffer la parole à l'Invalide, de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire ; mais fon air honnête me rassura. Nous caufâmes. Il me parut homme de fens & de mœurs.

Je fus surpris & charmé de son ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma surprise cessa, quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma figure & donné ses instructions. Je profitai de cet incognito, pour converser quelques momens avec un homme, & je sentis à la douceur que j'y trouvois, combien la rareté des plaisirs les plus communs est capable d'en augmenter le prix. En sortant du bateau, il préparoit ses deux pauvres liards. Je payai le passage & le priai de les resserrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point; au contraire, il parut sensible à mon attention, & sur-tout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à fortir du bateau. Qui croiroit que je fus assez enfant pour en pleurer d'aïse? Je mourois d'envie de lui mettre une piece de vingt-quatre sols dans la main, pour avoir du tabac; je n'ofai jamais. La même honte qui me retint, m'a souvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient

comblé de joie, & dont je ne me suis abstenu qu'en déplorant mon imbécillité. Cette fois, après avoir quitté mon vieux Invalide, je me consolai bientôt, en pensant que j'aurois, pour ainsi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choses honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur noblesse & fouille leur désintéressement. Il faut s'empressez de secourir ceux qui en ont besoin; mais dans le commerce ordinaire de la vie, laissons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur œuvre, sans que jamais rien de vénal & de mercantille ose approcher d'une si pure source, pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple se fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien méprisable peuple, que celui qui trafique ainsi des plus simples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe seule, où l'on vende l'hospitalité. Dans toute l'Asie, on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas si bien

toutes ses aises ; mais n'est-ce rien que de se dire , je suis homme & reçu chez des humains , c'est l'humanité pure qui me donne le couvert ? Les petites privations s'endurent sans peine , quand le cœur est mieux traité que le corps.

DIXIEME PROMENADE.

AUJOURD'HUI, jour de pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connoissance avec Mad. de Warens. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le siècle. Je n'en avois pas encore dix-sept ; & mon tempérament naissant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modeste, d'une figure assez agréable, il l'étoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit & de graces, m'inspirât avec la reconnoissance, des senti-

mens plus tendres, que je n'en distinguois pas. Mais ce qui est moins ordinaire, est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, & produisit, par un enchaînement inévitable, le destin du reste de mes jours. Mon ame, dont mes organes n'avoient point développé les plus précieuses facultés, n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit dans une sorte d'impatience, le moment qui devoit la lui donner; & ce moment, accéléré par cette rencontre, ne vint pourtant pas si-tôt; & dans la simplicité de mœurs, que l'éducation m'avoit donnée, je vis long-temps prolonger pour moi cet état délicieux, mais rapide, où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma destinée; & long-temps encore avant de la posséder, je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah! si j'avois suffi à son cœur, comme elle suffisoit au mien, quels paisibles & délicieux jours nous eussions coulés ensemble! Nous en avons passé de tels; mais

qu'ils ont été courts & rapides, & quel destin les a suivis ! Il n'y a pas de jour, où je ne me rappelle avec joie & attendrissement cet unique & court temps de ma vie, où je fus moi pleinement, sans mélange & sans obstacle, & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire, à peu près comme ce préfet du prétoire, qui, disgracié sous Vespasien, s'en alla finir paisiblement ses jours à la campagne : *j'ai passé soixante & dix ans sur la terre, & j'en ai vécu sept.* Sans ce court mais précieux espace, je serois resté peut-être incertain sur moi ; car tout le reste de ma vie, facile & sans résistance, j'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les passions d'autrui, que, presque passif dans une vie aussi orageuse, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite : tant la dure nécessité n'a cessé de s'appesantir sur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaisance & de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être ; & par l'emploi que

je fis de mes loifirs , aidé de fes leçons & de fon exemple , je fus donner à mon ame , encore fimple & neuve , la forme qui lui convenoit davantage , & qu'elle a gardée toujours. Le goût de la folitude & de la contemplation naquit dans mon cœur avec les fentimens expansifs & tendres , faits pour être fon aliment. Le tumulte & le bruit les refferrent & les étouffent ; le calme & la paix les raniment & les exaltent. J'ai befoin de me recueillir pour aimer. J'engageai Maman à vivre à la campagne. Une maifon ifolée au penchant d'un vallon fut notre afyle , & c'est là que , dans l'efpace de quatre ou cinq ans , j'ai joui d'un fiecle de vie , & d'un bonheur pur & plein , qui couvre de fon charme tout ce que mon fort préfent a d'affreux. J'avois befoin d'une amie felon mon cœur , je la poffédois. J'avois defiré la campagne ; je l'avois obtenue. Je ne pouvois fouffrir l'affujettifement , j'étois parfaitement libre , & mieux que libre ; car affujetti par mes feuls attachemens , je ne faifois que ce que je voulois faire. Tout mon temps étoit rempli

par des soins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne desirois rien que la continuation d'un état si doux ; mais la seule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas long-temps ; & cette crainte , née de la gêne de notre situation , n'étoit pas sans fondement. Dès lors , je songeai à me donner en même temps des diversions sur cette inquiétude , & des ressources pour en prévenir l'effet. Je pensai qu'une provision de talens étoit la plus sûre ressource contre la misere , & je résolus d'employer mes loisirs à me mettre en état , s'il étoit possible , de rendre un jour à la meilleure des femmes, l'assistance que j'en avois reçue.

.

Fin du Tome II.















